

*Ça s'est passé
comme ça...*

NORMAND PAQUETTE

*Au soir de ma vie,
j'ai trouvé le bonheur !*



Les Éditions
Belle Feuille

Ça s'est passé comme ça...

NORMAND PAQUETTE

C'a s'est passé comme ça...

Au soir de ma vie, j'ai trouvé le bonheur !

AUTOBIOGRAPHIE



Les Éditions
Belle Feuille

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Paquette, Normand, 1924-

Ça s'est passé comme ça...

Autobiographie

ISBN imprimé 978-2-923959-65-8

ISBN numérique pdf 978-2-923959-43-6

ISBN numérique ePub 978-2-923959-93-1

1. Paquette, Normand, 1924- . 2. Paquette, Normand, 1924-
- Famille. 3. Hommes - Québec (Province) - Biographies. I. Titre.

CT310.P36A3 2014 920.7109714 C2014-941990-2

Révision et correction : Josyane Doucet

Mise en page : Yvon Beaudin

Infographie des pages couvertures et intérieures : Yvon Beaudin

Photo de la couverture : prise par Marcel Debel à bord du bateau de croisière
CTMA sur le Golfe du Saint-Laurent

Imprimeur : Marquis

La maison d'édition remercie tous les collaborateurs à cette publication.

Les Éditions Belle Feuille

68, chemin Saint-André

Saint-Jean-sur-Richelieu, QC J2W 2H6

Téléphone : 450 348-1681

Courriel : marceldebel@videotron.ca

Web : www.livresdebel.com

Distribution:

BND Distribution

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : libraires@bayardcanada.com

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec—2014

Bibliothèque et Archives Canada—2014

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

© Les Éditions Belle Feuille 2014

Les droits d'auteur et les droits de reproduction sont gérés par Copibec

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) - 514 288-1664 - 800 717-2022

Courriel : licences@copibec.qc.ca

Imprimé au Québec

JE DÉDIE L'HISTOIRE DE MA VIE
À MES ENFANTS ET PETITS-ENFANTS
ET À TOUS CEUX QUI LES SUIVRONT
DANS LE DÉROULEMENT DE
L'ÉPOPÉE HUMAINE

**Sincère remerciement à Nicole Campbell,
ma première lectrice, pour la correction
des expressions, de la syntaxe, de la grammaire
et des tournures de phrases.**

**De tout mon cœur, je remercie M. Olivier Fillion
qui a su me transmettre sa passion
de la petite histoire des individus
et de leur famille.**

**Histoire qui s'inscrit entièrement
dans la vie d'un peuple
comme une maille
dans un tricot de laine.**

INTRODUCTION

Ce document raconte l'histoire de ma vie. Bien entendu, elle s'amalgame à celle de mes enfants, mes frères, mes sœurs et de certains membres de la famille de Lucille, mon épouse. Durant de nombreuses années, elle et moi avons partagé les bons et les moins bons moments, mais ceux-ci furent vécus de façon différente, dépendant du rôle joué par chacune des personnes dans cette grande aventure qu'est la vie.

Mon récit peut sembler quelque peu fantaisiste ou erroné dans certains détails, mais, conformément à l'avant-propos, il présente la réalité de ma vie et ma vision personnelle des expériences que j'y ai vécues. À travers mes états d'âme, je me décris tel que je me vois dans les événements, et mes réflexions intimes donnent à mes souvenirs une couleur unique, la mienne.

Cette histoire s'inscrit dans une période où le Québec baigne dans la culture judéo-chrétienne. La religion catholique domine et l'Église contrôle tout. Sous un certain rapport, la plupart des enseignements apportent du bon, par contre, d'autres contribuent à développer une culture d'hypocrisie et de contrôle. Le dimanche, les gens revêtent leurs vêtements de chrétiens pour assister à la messe et les enlèvent aussitôt revenus à leur domicile.

C'est le temps des grosses familles. Malheureusement, les femmes souffrent de la soumission qu'exige l'Église catholique envers leur époux. Elles sont obligées d'accepter les demandes sexuelles de ceux-ci. Résultat : aussitôt le petit dernier sevré, la jeune mère repart pour la famille selon l'expression populaire de l'époque. Sans tendresse ni caresses, les couples exercent leur sexualité sans éprouver d'amour. L'homme y prend son plaisir et la femme accepte, généralement par devoir. D'ailleurs, on ne fait pas l'amour, on fornicque.

C'est aussi l'époque où les mères célibataires sont traitées comme des prostituées. Les « enfants du péché » sont souvent maltraités

et affublés du nom peu flatteur, de « bâtards ». En parlant de cette époque, on répète souvent que c'était le bon vieux temps. Moi, je dis que c'était plutôt le temps de la grande noirceur et de l'ignorance.

Je place en annexe, la section sur mes origines générationnelles. Avec celles des Paquette, j'inclus les Desrochers et les Brodeur, mes ancêtres maternels. Je fais aussi référence aux Meunier qui, par Élisabeth l'épouse d'Isaac Pasquier, devient notre ascendante féminine. J'y ajoute celles de Lucille : les Langlois et les Desforges, car il m'importe de transmettre à mes enfants la généalogie de leurs deux parents.

J'ajoute à cette introduction, un texte de l'œuvre de Dostoïevsky que je me permets de modifier quelque peu, j'ai remplacé le mot « homme » par le mot « personne » afin qu'il corresponde mieux à ma propre pensée. Le voici :

*Toute personne a des souvenirs
qu'elle ne veut pas dire à tout le monde,
mais seulement à ses amis.
Elle en a d'autres qu'elle ne dirait même pas à ses amis,
mais seulement à elle-même, et ça, c'est un secret.
Il y a d'autres choses
qu'elle a même peur de se dire à elle-même,
et toute personne décente
a un certain nombre de ces choses dans sa mémoire.
Plus elle est honnête,
plus il y a de ces choses dans ses souvenirs.
Une vraie autobiographie est presque une impossibilité
La personne est presque obligée
de mentir à propos d'elle-même.*

AVANT-PROPOS

Ceci n'est pas un roman, mais l'histoire d'une vie, la mienne; telle que je l'ai perçue et vécue, sans prétention d'objectivité absolue. Si chacun des membres de la famille Paquette/Desrochers écrivait son histoire, je suis sûr qu'elle différerait énormément de la mienne. La vision des mêmes événements est perçue d'un autre point de vue, dépendamment du rang qu'il occupe dans la famille, de son sexe, de son âge, de son caractère et de ses gènes. De plus, la vie fait vivre à chacun d'eux des situations autres que les miennes, ce qui change nécessairement leur perception de notre histoire.

Leur personnalité et leur éducation apporteraient à leur récit des épisodes semblables, mais perçus différemment, même s'ils respectaient l'originalité de la trame historique familiale. Certains s'attarderaient sur l'emphase dramatique des tragédies. D'autres s'amuseraient à relater des faits cocasses et humoristiques prouvant à leurs lecteurs éventuels qu'autrefois les gens pouvaient s'amuser.

J'ose croire que ceux qui liront ces lignes sauront faire la part des choses et éviteront de juger les personnes à travers les perceptions que j'en ai eues. Même si j'essayais de décrire ma vie d'une façon parfaitement objective, je n'y parviendrais pas. Il me serait impossible de l'écrire comme si j'étais un étranger. Ce serait une longue série de faits divers et d'anecdotes décrits d'une façon insipide et monotone. Donc, je l'avoue, tout ce que je raconte dans ce document est entièrement **subjectif** et toute ressemblance avec la réalité **objective** est pure coïncidence. Mais, c'est ma vie à moi et non celle des autres.

Ce que je raconte peut avoir été perçu différemment selon les étapes de ma vie : petite enfance, adolescence et âge adulte. Les effets bénéfiques ou néfastes des événements qui m'ont marqué peuvent avoir été confirmés ou infirmés subséquemment par d'autres qui en ont changé la première impression.

CHAPITRE I

MA FAMILLE

MA MÈRE

Ma mère s'appelle Ida. Elle naît le 20 octobre 1900. Elle est la septième d'une famille de 9 enfants : quatre filles et cinq garçons. Je sais peu de choses d'elle. Je regrette de ne pas en avoir profité de son vivant, pour l'interroger sur son enfance, son adolescence, ses amours et sur toute sa vie finalement. Qui est-elle vraiment ? Comment a-t-elle rencontré son mari, etc. ?

Des quatre sœurs : Dorila, Clara, Ida et Mathilde, seule ma mère bénéficie d'une bonne instruction, c'est-à-dire, qu'elle fait une sixième année et termine ses études à l'École Normale de St-Hyacinthe. Le jour du départ, son père la conduit à la gare ferroviaire de Farnham. Il la laisse, toute seule, avec sa petite valise, sur le quai de la gare. Le moins que l'on puisse dire, c'est que celui-ci n'est pas de nature à s'inquiéter et est vraiment inconscient des dangers de laisser une jeune fille de treize ou quatorze ans prendre le train sans être accompagnée par un adulte.

Pourquoi reçoit-elle plus d'instruction que ses sœurs ? D'après tante Mathilde, maman réussit très bien à l'école et il est bien vu d'avoir un enfant instruit dans une famille. Connaissant maman, j'imagine qu'elle doit faire démonstration de son savoir chaque fois que l'occasion se présente. Il reste que je suis convaincu qu'elle était très intelligente et comme elle aimait diriger, elle devait être bonne enseignante.

Un an plus tard, elle devient « maîtresse d'école » à Sainte-Brigide. Pour autant que je sache, elle enseigne pendant trois ans. À cette époque, tous les élèves partagent la même classe, quel que soit leur degré d'instruction. Ida enseigne chaque niveau à tour de rôle, de la première à la sixième année inclusivement. Habituellement,

l'institutrice habite à l'école de façon permanente et en plus de faire le ménage, elle a la responsabilité d'entretenir le feu pendant l'hiver.

Durant cette même période, son père abandonne la terre pour s'établir à Saint-Jean. Ida termine l'année scolaire et laisse son métier d'enseignante pour suivre sa famille. Elle trouve du travail à la « Clouette-Peabody », une usine de couture qui l'embauche à titre de contremaîtresse, probablement à cause de son niveau d'instruction plus élevé que la plupart des autres employés.

Le destin : maman rencontre papa au mariage d'une cousine qui leur est commune. Ils se voient, mais ne se parlent pas. Elle m'a déjà dit qu'elle lui trouvait l'air hautain. Quelque temps plus tard, ils se rencontrent de nouveau, par pur hasard, semble-t-il, lors d'une fête champêtre appelée « festival ». Cette fois, ils se parlent et il l'accompagne chez elle. C'est le début des fréquentations qui les mènent jusqu'au mariage, le 17 octobre 1922.

Maman a une vision bizarre et dramatique du mariage. Ma sœur Réjane me raconte qu'une personne, connue de maman avant son mariage, lui rapporte qu'elle disait que son François l'aimait tellement, qu'il attendrait trois mois avant de la toucher. Quant à son François, il est probable que son amour ne va pas jusqu'à une telle abnégation. Il rêve probablement du jour où ils seront tous les deux, dans le même lit. Je pense qu'il en est ainsi pour la plupart des couples de ce temps-là. C'est la meilleure façon de se préparer des lendemains difficiles. Et ceux-ci ne manquent pas pour mes parents.

Toujours est-il que le mariage commence bien mal. Les trois mois dont ma mère se vante de pouvoir bénéficier, sont plutôt courts puisque le premier bébé lui arrive moins de dix mois plus tard. C'est un garçon. On le nomme Marcel. Le second se pointe le bout du nez après treize mois. C'est moi, Normand. Un troisième garçon se présente douze mois plus tard, on lui donne le nom de Germain. Malheureusement, il ne vit qu'un mois. Treize mois s'écoulent quand un quatrième enfant vient s'ajouter à notre petite famille. Enfin, papa accueille Réjane, la fille qu'il désire tant.

Maman a eu onze grossesses. Un seul ne survit pas. Les dix premiers lui arrivent en treize ans, la onzième se présente après 22 ans de mariage. C'est une fille qu'on prénomme Christiane. La perspective d'être enceinte presque tous les ans n'est pas ce dont rêvent les jeunes filles de ce temps-là. On peut comprendre leur désarroi après quelques années de mariage.

En relisant ce qui concerne ma mère depuis le début de mon récit, je constate son dévouement prodigieux, sa générosité et son amour partagé entre ses nombreux enfants. Je lui rends justice et la remercie de m'avoir communiqué de grandes valeurs. Certes, tous ne sont pas désirés, mais je suis convaincu qu'elle donne à chacun de nous le meilleur d'elle-même et utilise tous les moyens possibles pour subvenir à tous nos besoins.

Heureusement, papa aide beaucoup ainsi que les aînés, mais la majorité des tâches est toujours dévolue à la mère. Dans ce temps-là, il n'existe pas de lave-vaisselle ni de laveuse à linge. De plus, il faut tout repasser, des mouchoirs jusqu'aux draps de lit, sans oublier les chemises dont il faut empeser le collet et les poignets. Ma mère raccommode beaucoup, car il n'est pas question de jeter le linge usé, percé ou déchiré. Elle répare tout et fabrique du neuf avec du vieux. Les vêtements se passent du plus âgé au suivant et certains subissent des transformations pour les ajuster à notre taille.

La nourriture, pour une grosse famille, demande des heures de cuisson et, pour dessert, un gâteau accompagne souvent les repas quotidiens. Là aussi, maman fait du neuf avec du vieux. Elle récupère tous les aliments encore comestibles en utilisant les restants pour préparer de nouveaux plats. On ne manque jamais de rien. Durant la crise économique 29-39, le dessert est souvent constitué de pain et de mélasse. Nous nous en contentons en pensant à pire que nous.

Par principe de justice et de reconnaissance, j'insiste sur tout ce qu'elle a fait pour nous. Elle nous a donné la vie, nous a lavés, habillés, nourris et par son exemple elle nous a guidés sur la bonne voie tout au long de sa vie. J'aurais aimé avoir plus de ses marques

d'amour et plus de son temps, mais aujourd'hui je comprends, avec mon regard d'adulte, que son corps épuisé ne pouvait en donner plus. Les démonstrations affectives n'étaient pas de son temps.

Selon la pensée de l'époque, les parents devaient garder une certaine distance par rapport à leurs enfants, car la tendresse est un signe de faiblesse et affecte l'autorité qu'ils doivent exercer sur eux. L'absence d'affection et de câlineries enfantines marque toute une vie. Personne ne peut remplir le vide causé par ces éléments primordiaux nécessaires au développement émotionnel d'un enfant. Je ne peux reprocher à ma mère ses manques d'attentions, car, c'est ce qu'elle-même a vécu dans son temps.

Je voudrais raconter quelques anecdotes de sa vie pour éviter qu'elles ne se perdent dans la nuit des temps. Les ours font partie de ses peurs. Elle nous raconte qu'une fois, en revenant de l'école, elle rencontre un montreur d'ours. Dans ce temps-là, il y a des gens qui, ayant capturé un ourson, l'élèvent, l'entraînent et le promènent d'un village à l'autre pour le montrer et probablement faire quelques sous du même coup. Elle en éprouve une grande frayeur, qui la suit toute sa vie.

Maman aime beaucoup jouer des tours. Une fois, alors qu'elle se prépare à repasser une chemise pour son frère Alfred, elle décide non seulement d'empeser le collet, comme c'est la coutume, mais aussi la queue de ladite chemise. Mal lui en prend, car, à l'occasion d'une visite dans la famille à Saint-Jean, il part sans l'amener afin de lui remettre la monnaie de sa pièce.

Mon impression générale est qu'elle n'est pas très heureuse. Et pourtant, de ses trois sœurs, elle est la seule dont le mari ne boit pas de boissons alcooliques. Il faut croire qu'il n'y a pas seulement l'alcool qui peut gaspiller un mariage. J'aime ma mère avec ma tête, pas avec mon cœur. C'est comme si je ne lui pardonne pas, de ne pas être heureuse avec papa. Par voie de conséquence, il n'a certainement pas été heureux lui non plus. Je suis sûr qu'il fait tout

ce qu'il peut pour que ça aille bien entre eux, et elle aussi. Mais ils ont manqué leur coup.

Veuve : papa décède le 20 juillet 1964 à 65 ans. Pendant un certain temps, maman continue à opérer l'épicerie que papa avait établie pour suppléer au manque de revenus, résultant de la porphyrie, maladie génétique dont il est affligé. Toutes les semaines, je vais chez le grossiste renouveler les marchandises nécessaires à la bonne marche de ce commerce. Maman y met fin quand ma sœur Christiane se trouve du travail à Ottawa. C'est à ce moment-là qu'elle accepte d'aller demeurer chez Réjane, mon autre sœur. Elle y installe ses pénates au sous-sol et y demeure environ deux ans. Ma sœur me dit qu'elle monte rarement à l'étage probablement par peur de déranger.

Par ailleurs, cette maison est située dans un secteur relativement nouveau, loin du centre-ville. Du même coup, maman perd contact avec ses voisines. Ce qui fait qu'elle s'y ennuie beaucoup. Elle avait toujours vécu, là où il y a plein d'activité. Chez Réjane, non seulement il y a très peu de circulation, mais elle doit se lever debout pour voir dehors à cause des fenêtres du sous-sol qui lui arrive à la hauteur des épaules. Deux ans plus tard, mon frère René lui offre d'emménager dans un de ses logis qui vient de se libérer. Elle s'empresse d'accepter son offre.

Elle y demeure seule pendant quelques années. Mes sœurs s'occupent beaucoup d'elle, mes belles-sœurs aussi. Quant à moi, chaque matin, je me rends chez elle pour y prendre le déjeuner que nous faisons suivre d'une partie de scrabble. Elle trouve moyen de faire de petites « tricheries », comme de cacher une lettre dont j'ai besoin pour compléter un mot. Habituellement, elle se réveille très tôt et s'empresse de débarrer la porte pour que je puisse entrer sans frapper. Mais parfois, elle se lève trop tard et je m'inquiète devant sa porte close.

Le Manoir Soleil : vient un temps où elle se sent moins bien. Il lui arrive de faire quelques chutes, sans se blesser toutefois.

Elle commence à s'inquiéter de demeurer toute seule. Elle refuse obstinément que nous allions coucher chez elle. Nous aussi, nous sommes inquiets, jusqu'au jour où elle nous demande, à Hervé et moi, de lui trouver une place dans un foyer pour personnes âgées. Nous lui en dénichons une au Manoir Soleil, résidence située à Chambly, à vingt minutes d'auto de Saint-Jean. Elle y demeure près de deux ans.

Son décès : un samedi midi, pendant le dîner, elle perd connaissance et tombe dans un coma profond. Nous la veillons jour et nuit, à tour de rôle, pendant six jours. Christiane, qui vit à Vancouver, doit arriver le mercredi soir. Ce soir-là, je suis de garde avec ma sœur Rachel quand Christiane arrive. Maman qui est dans le coma, réagit comme si elle a connaissance de son arrivée. Au moment où Christiane lui parle pour s'annoncer, son visage devient grimaçant. Signe certain qu'elle en a conscience, en dépit de son coma. Elle s'éteint le 12 mars 1993. Le premier soir de son exposition au salon mortuaire, il y a une grosse tempête de neige. Il fait tellement mauvais qu'il n'y a aucun visiteur à part nous, ses enfants.

Le testament : Hervé et moi sommes exécuteurs testamentaires. C'est une expérience que je n'ai pas aimée. Nous sommes deux personnes complètement différentes. Le caractère contrôleur d'Hervé contraste avec le mien et m'empêche de prendre ma place. Il en fait continuellement à sa tête et moi je me plie à ses dictats. Cela me donne une autre occasion de constater qu'un tempérament comme le mien n'est pas fait pour commander. Par contre, si par nature, je n'endosse pas ce rôle, je suis totalement allergique aux dominateurs.

Le terrain du cimetière : le terrain du cimetière cause une profonde controverse dans la famille. Marcel nous présente un document, très mal fait d'ailleurs, pour nous démontrer que papa lui avait vendu la moitié du terrain familial. Il ne veut rien comprendre quand on lui dit qu'à notre avis, l'intention de papa en achetant

ce terrain était pour le dépanner, car il n'avait pas un sou quand Rita, sa première épouse, est décédée. Quant à l'argent que Cécile, sa deuxième conjointe, remettait à maman, ce n'était rien d'autre que le remboursement du coût des funérailles que papa avait payé. Je suis le seul qui a fait la paix avec lui. Je lui devais cela, car chaque fois que j'étais mal pris, il m'avait aidé.

Tout comme mes frères et sœurs, moi aussi j'espère que Marcel va finir par comprendre, que papa n'a pas réservé la moitié du terrain pour lui seul, alors qu'il a neuf autres enfants. Je ne suis pas quelqu'un qui prie. Mais souvent, je parle à ma mère décédée, pour lui demander d'arranger cela pour le mieux. Finalement, j'ai fini par en faire mon deuil. C'est peut-être cela le meilleur arrangement.

MES GRANDS-PARENTS MATERNELS

Je n'ai pas connu Octave, mon grand-père maternel. Il décède d'une pneumonie avant ma naissance. Grand-mère Malvina Lina Brodeur a eu 8 enfants : Dorila, Clara, Alfred, Henri, Aristide, Ida, Mathilde et Émile. Dans mon souvenir, c'est une petite vieille tout habillée de noir, avec des petites lunettes ovales. Elle parle peu et passe son temps à dire son chapelet. Pendant quelque temps, elle demeure à Saint-Jean, au 333, rue Laurier, près du chemin de fer. Je la vois souvent, mais elle ne manifeste jamais de marques d'affection particulières à nous, ses petits-enfants. Peut-être que c'est ma mémoire qui fait défaut, peut-être qu'effectivement elle ne sent pas le besoin de le montrer. À cette époque, les marques d'affection ne sont pas de mise.

Le lundi de chaque semaine, nous allons chez elle, chercher « La Patrie du dimanche », journal qui justement paraît le dimanche seulement. C'est pour nous les enfants. Il nous faut absolument regarder les bandes dessinées. Celles que je préfère c'est « Tarzan », « Le Fantôme », « Jacques le Matamore », « Les jumeaux du capitaine » et « Blondinette ».

Plus tard, quand ma tante Mathilde se marie avec mon oncle Fred Smith, elle va vivre avec eux à Drummondville. Quand je l'ai revue, elle était dans sa tombe.

Frères et sœurs de maman : nous les connaissons mieux que les frères et sœurs de papa parce qu'ils nous visitent plus souvent. Maman a trois sœurs : Dorila, mariée à Ernest Laroche; Clara, mariée à Frédéric Benjamin; Mathilde, mariée à Alfred Smith. Trois frères complètent la famille. Ce sont Alfred, Albert et Émile.

Tante Dorila : tante Dorila est mariée à Ernest Laroche. Ils sont, respectivement, ma marraine et mon parrain. Ils ont onze enfants : Jean-Louis, Simone, Albert, Roger, Yvonne, Octave, Thérèse, Roland, Émilienne et son frère jumeau Gérard, surnommé « Besson », et finalement, Denise.

Nous connaissons bien ces cousins-là, car tante Dorila vient souvent nous visiter avec son fils Octave. Elle l'amène en nous disant qu'il est trop tannant pour le laisser à la maison. De plus, quand nous allons chez tante Clara durant les vacances d'été, nous allons la voir, étant donné que les deux fermes sont voisines.

Je me souviens de cette fois, alors qu'elle nous visite à un moment où elle est enceinte de jumeaux. Je m'étonne de son gros ventre. Maman m'explique qu'elle se met un oreiller sur le ventre. Je ne me souviens pas avoir mis en doute cette explication. Il faut la croire, car une mère ne ment pas à ses enfants.

Une anecdote au sujet de ma marraine. À mon mariage, elle ne me donne pas de cadeau. Je ne lui en veux absolument pas. Mais chaque fois que je la vois, elle me promet de me le donner un jour. Ce jour-là est passé depuis longtemps. Je l'aurai peut-être quand je serai rendu au paradis.

Tante Clara : tante Clara est mariée à Frédéric Benjamin. Ils ont huit enfants : Alfred, Lionel, Marie-Jeanne, Gérard, André, Normand, Thérèse et Fleurette. Ils déménagent aux États-Unis au début de la guerre 39-45. Le plus vieux de leur garçon, Alfred, est dans l'armée américaine au moment du débarquement des troupes

alliées en Normandie. C'est là qu'il perd la vie dans les premiers jours du débarquement.

Tante Mathilde : ma tante *Tidée*, comme nous l'appelons familièrement, nous est plus intime parce qu'elle demeure à St-Jean et que nous la voyons plus souvent. Pour moi, c'est la plus jolie des sœurs de maman. Elle a toujours une belle façon et elle a aussi beaucoup d'humour. Elle se marie avec Alfred Smith. Après son mariage, elle déménage à Drummondville et à partir de ce moment-là, nous la voyons rarement. Ils ont quatre enfants : André, Jeannine, Jean et Mariette. Ma tante décède à l'âge de 99 ans et demi.

Oncle Alfred : mon oncle *Fred*, comme on l'appelle, est célibataire et vit à Montréal. Pendant la dernière saison où il est monté au chantier, il disparaît. Quelques jours plus tard, on le retrouve au fond d'un ruisseau, à La Sarre en Abitibi.

Oncle Émile : oncle Émile, *Ti-Mile*, comme nous l'appelons, est le plus jeune de la famille Desrochers. Il vient demeurer chez nous quand grand-mère déménage à Drummondville, avec tante *Tidée*. Il fait un peu partie de la famille. Nous le considérons comme un frère.

Oncle Émile se marie sur le tard, vers l'âge de 40 ans, avec Laurence Higgins. Ils ont deux enfants. Le premier meurt à la naissance à cause du cordon ombilical enroulé autour du cou. Ce deuil leur cause beaucoup de chagrin. Par la suite, ils adoptent un garçon, nommé Jean, qu'ils traitent comme leur propre fils. Un peu plus tard, naît une fille nommée Constance.

Oncle Émile décède en 2007. L'enterrement a lieu le 23 avril, jour de son 98^e anniversaire.

Oncle Albert : oncle Albert est marié avec Zénaïde Laroche, la sœur de mon oncle Ernest. Ils ont quatre enfants : Alice, Alcide, Jeannine et Gérard. Après avoir exercé plusieurs métiers, oncle Albert ouvre une épicerie-boucherie sur la rue Mercier tout près de la rue Saint-Charles. Après sa mort, c'est son fils Alcide qui en prend la relève.

Alcide est, dans la parenté de notre mère, le cousin que nous fréquentons le plus. Probablement parce qu'il demeure à Saint-Jean et que nous avons plus souvent l'occasion de le rencontrer. Il est plus près de Marcel que de moi. Je pense que c'est ma vocation à la prêtrise qui m'impose un genre de vie un peu plus réservé. Je devrais plutôt dire « à l'écart de la vraie vie ».

Alcide décède du cancer en juin 1997. Son épouse, Solange, le suit au printemps 1998, emportée elle aussi par un cancer. Ces deux décès m'ont profondément bouleversé. Je les ai visités vers la fin de leur vie. Ils étaient dans mon groupe d'âge.

J'ai beaucoup d'estime pour Solange. La dépendance d'Alcide pour l'alcool, lui impose des contraintes terribles. Elle me raconte que parfois, elle devait se lever pour faire un goûter quand il lui arrivait de revenir de la taverne en pleine nuit, à l'occasion accompagné d'un copain. Même si elle-même était malade, elle a eu soin d'Alcide jusqu'à la dernière minute.

MON PÈRE

Son enfance : mon père s'appelle François. Il naît le 11 octobre 1898. Il est le plus jeune de huit enfants. Longtemps, il croit s'appeler *Siméria*. D'ailleurs, quand on visite grand-père, c'est le nom que celui-ci utilise dans la conversation ou celui de « bébé » car il est le dernier-né. On dit que c'est le curé qui n'aimant pas ce nom, inscrit *François*, sur le certificat de baptême. Papa s'en aperçoit vers l'âge de dix-sept ans quand il va chercher son baptistère. Il n'a pas connu sa mère. Il a un an et demi quand elle décède en donnant naissance à un enfant qui ne lui survit pas.

Je sais peu de choses de son enfance, si ce n'est qu'il a été élevé par sa sœur Louise. J'ai compris qu'il la considérait comme une mère, car, quand elle est décédée, maman m'a dit qu'il a pleuré comme si c'était sa mère qui était morte. Mais oui, elle s'était certainement occupée de lui comme une vraie mère.

Ce que je sais de l'enfance de mon père se résume à peu de choses. On me dit que le grand-père, démoli par la mort de son épouse, devient taciturne et ne parle à personne. On me dit aussi qu'il amène son jeune fils avec lui aux champs. Quand il laboure la terre, il l'assied sur les manchons de la charrue. Ma cousine, Simone me raconte que pendant leur adolescence notre grand-père les envoie travailler, lui et son frère, Dieudonné, chez les deux autres frères plus âgés, Arsène et Elzéar qui les traitent comme des esclaves.

La vie commence : le Canada vient d'entrer dans un conflit majeur, la guerre de 1914-1918. Papa vient d'avoir dix-sept ans. Il s'installe à Saint-Jean pour y travailler. Il pensionne chez un dénommé Hemmings, un Anglais immigré d'Angleterre. Il trouve du travail dans une entreprise que nous appelons la *choppe de tuyaux*. On y fabrique des tuyaux de grès destinés aux installations d'égout.

Par la suite, papa travaille à la *Canadian Pottery*. À cette époque, l'usine se situe au coin St-Georges et Longueuil, adjacente du côté sud, au chemin de fer Canadien National. En plein milieu de la crise économique 1929-1939, les propriétaires décident de bâtir une usine, plus fonctionnelle en y appliquant une nouvelle technologie. Le nouveau site est situé aux confins ouest de la ville de ce temps-là.

La nouvelle bâtisse est complètement différente, technologie oblige. La *vaisselle* est déposée sur des chariots montés sur rails que l'on fait passer à l'intérieur d'un long tunnel chauffé à une température suffisamment haute pour faire « cuire » cette *vaisselle*. À la fin du tunnel, une section est isolée de la partie chauffée, par une porte d'acier pour favoriser un refroidissement contrôlé et éviter ainsi la baisse trop rapide de la température qui pourrait causer des dommages à la *vaisselle*.

Dans l'ancienne usine, la *vaisselle* est empilée dans un grand four conique de quelque vingt pieds de diamètre à sa base. Il est surmonté d'une énorme cheminée conique, elle aussi, dont la base repose sur le haut du four. On appelle *vaisselle* les cuvettes et les

réservoirs d'eau pour les toilettes et les urinoirs, fabriqués avec de la terre glaise chauffée à une température suffisamment chaude pour qu'elle s'agglomère.

Après la poterie, il travaille à la Walden. Puis, quand l'usine brûle, il se trouve du travail à la compagnie Singer, usine où l'on fabrique des moulins à coudre. Finalement, il cesse de travailler en usine parce qu'il a trop mal aux bras. Je pense que ce devait être une attaque de porphyrie, maladie génétique qui traîne dans la famille Paquette.

Amour et mariage : je ne sais rien de leurs fréquentations et de leur mariage. Je sais seulement qu'il est conscient que sa jeune épouse est plus instruite que lui. Cela l'amène à poser des actions pour apprendre. Tous les soirs, il lit à haute voix le feuilleton de La Presse. J'entends encore sa voix, mais je ne sais comment la décrire. Cependant, je me rappelle sa façon bien particulière de prononcer certains mots. Le mot « est » entre autres, qu'il prononce « à ». Il est élu président du syndicat à la Walden, une usine où il travaille. Le soir, il apporte à la maison des documents sur les lois du travail, les lit à haute voix pour bien les connaître.

À la maison, papa s'occupe de nous quand son travail le lui permet. Quand maman est malade, c'est lui qui fait les repas. Papa est un homme à tout faire, il est cordonnier, barbier, menuisier, électricien, cuisinier et un tas d'autres métiers qui ne me viennent pas à l'esprit pour le moment.

Le déménagement : arrêter de travailler signifie une perte importante de revenus et implique souvent des changements majeurs dans la vie d'une famille. C'est en 1949 que mes parents déménagent au coin Saint-Georges et Laurier, dans une maison que papa avait acquise quelques années auparavant. Il y ouvre une petite épicerie dont le revenu compense adéquatement la perte de son salaire à l'usine. Maman trouve très pénible de laisser la rue Cousins et leur déménagement amène plusieurs conflits. Malgré cela, grâce à son

caractère affable, elle s'adapte à son nouvel environnement et s'y fait de bonnes amies.

La porphyrie : papa est affecté d'une maladie d'origine génétique appelée « porphyrie ». Elle se manifeste sous plusieurs formes et peut attaquer les muscles, les organes génitaux chez certaines femmes ou le cerveau dans d'autres cas (ex : un des rois d'Angleterre, qui souffrait de cette maladie, se promenait nu, dans son château). D'autres présentent une intolérance au soleil (ex : *La légende des loups-garous*).

Malheureusement, trois des enfants héritent des gènes paternels. Chez Réjane et Christiane, la maladie atteint les ovaires, tandis qu'Yvan subit un genre de paralysie qui l'affecte de la taille jusqu'au bout des jambes. Quelques-uns parmi leurs enfants et leurs petits-enfants en souffrent. La famille Lucille-Normand est préservée de cette tare familiale. Ne possédant aucune connaissance sur la porphyrie, le médecin prescrit à mon père des médicaments contre-indiqués. Non seulement ils ne soulagent pas les douleurs, mais les empirent. Épuisé de ces longues années de souffrances, il est terrassé par un infarctus et succombe le 20 juillet 1964, à l'âge de soixante-cinq ans et neuf mois.

Ses colères, ma terreur : mon père, je ne lui connais que deux défauts : la colère et la jalousie. Le comportement sociable de maman le dérange et déclenche souvent sa jalousie. Elle a une belle façon avec tout le monde. Ce n'est pas du flirt, c'est sa façon d'être, mais pour un mari jaloux, les deux se confondent. Ses colères me font très peur. Le mot « peur » est un euphémisme. C'est viscéral. C'est une terreur qui m'habite depuis toujours.

Ce que je raconte dans mon récit, dérange certains membres de ma famille. Ils prétendent que je salis la mémoire de notre père. Je pense au contraire, que la vérité ne diffame personne. Après tout, c'est ma vie à moi et non la leur. Je pense que, généralement tous les comportements s'expliquent, bons ou mauvais. Les êtres humains sont créés, physiquement et psychologiquement, de la chair de leurs

parents, de tout le bagage culturel de leurs ancêtres et de l'impact des événements qui ont marqué leur vie.

J'imagine un enfant d'un an et demi qui perd sa mère; psychologiquement, toute sa vie il vivra son absence. La femme qu'il épousera peut jouer le rôle de substitut et la peur de la perdre alimente sa possessivité. À mon sens, ce transfert pourrait expliquer sa jalousie.

Heureusement, nos acquis ancestraux comportent, non seulement des tares, mais aussi des talents et de grandes richesses culturelles dont nous avons hérités. Évidemment, les qualités reçues en héritage physique et psychologique ne demandent qu'à s'épanouir. Il nous importe, comme personne, de les développer et d'en faire profiter la société.

GRANDS-PARENTS PATERNELS

Grand-papa s'appelle Alfred et naît le 5 mai 1861 à L'Ange-Gardien. Il se marie le 5 mai 1885, avec Frégilda Paquet, une cousine germaine. Je ne l'ai pas connue puisqu'elle décède le 12 avril 1900. Papa a un an et demi. Je sais qu'elle est morte en couche, comme on dit dans ce temps-là. Le médecin, qui doit s'occuper d'elle, est saoul dans un hôtel de Farnham. Le grand-père se remarie le 7 septembre 1914 avec Arsélia Gingras, veuve de Cléophas Vadnais. Sa sœur Rose, qui est célibataire, demeure avec eux. J'ai toujours connu grand-père sous l'apparence d'un vieillard, car il tremble beaucoup de sa main droite. Sans doute, souffre-t-il de Parkinson. Il décède le 19 janvier 1942.

Je connais très peu mes grands-parents paternels. Ils demeurent à L'Ange-Gardien, près de Farnham. Tout jeunes, nous les visitons une ou deux fois par année, à l'automne et au printemps. À cette époque, papa possède une auto. Je pense qu'il y va, entre autres, pour payer les intérêts sur l'hypothèque que grand-père détient sur notre maison. Nous cessons d'y aller quand la crise économique 29-

39 éclate. C'est alors que papa remise l'auto pour ne plus jamais la reprendre.

En 1937, papa décide d'acheter un appareil radio, pour, disait-il, nous intéresser Marcel et moi et ainsi nous ôter l'envie de faire des escapades quand nous serons adolescents. C'est un meuble magnifique pourvu d'un œil magique pour indiquer sur le cadran l'endroit où le poste est le mieux centré. Il coûte 125 dollars, ce qui représente beaucoup d'argent pour l'époque. Il l'achète chez un marchand qui vend aussi des autos. Il négocie pour que la remise de l'auto serve de paiement partiel. Je me souviens l'avoir vue partir, traînée par une remorqueuse, les quatre pneus dégonflés. Ce fut la seule auto que mon père a possédée.

Frères et sœurs de papa : papa a quatre frères et trois sœurs : Oncle Arsène, fils aîné, marié à Rose-Alma Barsalou; Reynald, époux de Rose-Alma Paquette, on me dit qu'il n'y a aucun lien de parenté; Elzéar, marié à une dame Saint-Pierre; Dieudonné, marié à Yvonne Potvin. **Tante Marie-Louise Anna :** Marie-Louise Anna est celle qui élève papa après le décès de sa mère. Elle épouse Joseph Brien. Après leur mariage, ils nous visitent souvent, c'est pourquoi nous les connaissons un peu mieux que certains autres. Je me souviens surtout de Dinora et de Françoise. Tante Marie Louise Anna décède le 3 novembre 1933; **Tante Rose-Armande :** Rose-Armande est mariée à Osias Paquette, un cousin. Nous les connaissons à peine, car ils déménagent aux États-Unis. Une fois j'ai rencontré leur fille Rose-Ange, quand la famille nous a visités. Je me souviens aussi d'avoir entendu parler d'Origène, le plus vieux des garçons, qui décède à 15 ans d'une maladie que le médecin ne connaît pas. Je pense que c'était probablement la porphyrie. **Tante Marie-Rose :** Marie-Rose est mariée à Richard Paquette, le frère de la femme de mon oncle Reynald. L'aînée de leurs enfants s'appelle Yvonne.

Oncle Dieudonné : Dieudonné est menuisier de son métier. C'est l'oncle que nous connaissons le mieux puisqu'il habite à trois

maisons de la nôtre. Il est marié à Yvonne Potvin. Contrairement à chez nous, les filles sont plus nombreuses que les garçons. Après Simone, l'aînée, suivent : Gabrielle, Armande, Raymond, Denise, Fernand, Gisèle, Aline, Thérèse et André. Pendant l'été, nous nous réunissons tous chez cet oncle pour participer aux tournois de croquet, jeu qu'il a fabriqué lui-même pour rassembler les deux familles.

Dans cette famille, c'est un ménage à trois. Façon de parler, pour dire qu'une des sœurs de ma tante Yvonne demeure avec eux. Je soupçonne qu'elle doit avoir son mot à dire assez souvent. Nous l'appelons *tante Léonie*, puisque nous la considérons comme un membre de notre famille. Maman nous répète souvent que « les enfants chez mon oncle sont moins tannants que nous ». Ça se comprend, nous étions six garçons.

Proximité oblige, nous fraternisons beaucoup avec les cousins et cousines. Les plus âgées de nos cousines servent souvent de gardiennes quand nos deux parents doivent s'absenter. Pour ma part, je préfère fréquenter mes cousines plutôt que mes cousins.

LA FAMILLE FRANÇOIS PAQUETTE/IDA DESROCHERS

Ida et François se marient le 17 octobre 1922 à l'église Saint-Jean l'Évangéliste. Aussitôt après leur mariage, ils s'installent pour quelques mois, chez mon oncle Dieudonné sur la rue Bouthillier, en attendant de se trouver un logement. Ils louent un logis dans la maison située juste à côté. Je pense que c'est là que Marcel et moi sommes nés. Par la suite, papa achète une maison à deux logis sur la rue Cousins. C'est là que j'y passe mon enfance; nous y demeurons pendant une vingtaine d'années.

Dans notre famille, nous sommes des catholiques pratiquants. Dans l'optique du temps, nous pouvons difficilement être autre chose. Nos parents s'assurent que nous soyons fidèles aux enseignements de l'église. Jamais un seul mot contre les prêtres. Je n'ai jamais

entendu mon père blasphémer. On ne manque jamais la messe. Nous suivons religieusement les cérémonies des fêtes religieuses, comme la période pascalle, le mois de Marie et les retraites paroissiales.

Je suis le deuxième de dix enfants. Nous sommes six frères et quatre sœurs. Dans l'ordre, Marcel, né le 19 août 1923; Normand, né le 16 septembre 1924; Germain, né le 8 septembre 1925, décédé à l'âge d'un mois; Réjane, née le 8 octobre 1926; Hervé, né le 7 juillet 1928; Laurier, né le 22 septembre 1929; Rachel, née le 16 juin 1930; Yvan, né le 31 décembre 1932; Monique, née le 19 avril 1934; René, né le 2 septembre 1935 et Christiane, née le 31 octobre 1943.

Marcel: Marcel, premier-né, est le mal-aimé de la famille. Il arrive trop tôt, 10 mois après le mariage de nos parents, soit le 19 août 1923. Ne se sentant pas aimé, il doit compenser à sa façon. Quand il est jeune, il est le *rough and tough* de la famille. Il est très fort et n'a peur de rien. Tout le contraire de moi qui est timide et peureux. Nous l'appelons le « moulin à battre ». Dans nos chicanes d'enfants, il a toujours le dessus sur nous, d'autant plus, que moi, je suis relativement petit.

Voici une anecdote pour illustrer jusqu'à quel point il n'est pas peureux. Un soir, alors qu'il est sorti, Hervé et moi décidons de lui faire peur. Nous nous mettons chacun un drap blanc sur la tête. Au moment où il ouvre la porte pour entrer, nous nous présentons face à lui, comme si nous étions des fantômes. Mal nous en prend, car il nous saute dessus à coups de poing. Et voilà pour la peur.

C'est le premier qui ose *sacrer*. Il dit *maudit*. Dans notre jeune temps, c'est considéré comme un *sacre*. Les mots : *Christ*, *Calice*, *Calvaire* et *Tabernacle* (dites : *Tabarnak*) sont des blasphèmes, que même lui ne se permet pas. Les temps ont bien changé. Adulte, Marcel est devenu un homme bon, doux, avec un très bon jugement. Il fait carrière comme policier et devient lieutenant.

Marcel ne réussit pas bien à l'école. Je ne comprends pas pourquoi. Je suis sûr qu'il avait tout le talent qu'il faut pour bien réussir. Quelque part, il y a sûrement quelque chose qui l'a bloqué.

Après la quatrième année, qu'il reprend trois fois, il laisse l'école pour aller travailler en usine. Par contre, il a beaucoup de talent pour la mécanique. Il avait démonté le moteur de son auto et l'avait remonté sans manuel d'instruction. Moi, qui ai suivi un cours de mécanique, je n'aurais pas osé entreprendre cela, même avec le manuel d'instruction à ma disposition.

J'ai beaucoup d'estime pour lui. Il me rend de très grands services. Chaque fois que je fais appel à lui, il me donne toute l'aide qu'il peut. Entre autres choses, il prépare une place dans sa grange pour mon fils, quand celui-ci décide d'élever des lapins. Quand le sous-sol de notre maison est inondé, il en sort le tapis tout imbibé d'eau et donc très lourd. Quand Lucille endommage notre vieille Ford rouge, c'est lui qui la répare. Quand madame Desforges revient de l'hôpital lors de sa dernière maladie, c'est lui qui la monte dans ses bras, au logement qu'elle habite au deuxième étage d'une maison du 227, rue Laurier.

On est en 1944, en Europe, la guerre fait rage et comme on manque de soldats, le gouvernement décrète la conscription. Marcel est conscrit comme soldat dans l'infanterie. Il est à peine marié qu'il apprend qu'il va être envoyé en Europe. Il prend alors la décision de s'enfuir. Je suis convaincu qu'il a bien fait. J'ai lu quelque part que la guerre, *ce sont deux personnes qui ne se connaissent pas, mais qui se battent pour défendre les intérêts de deux personnes, qui elles, se connaissent, mais qui ne se battent pas.*

Marcel me raconte qu'il sauta en bas du train, au moment où le convoi ralentissait en passant sur la Rive-Sud de Montréal. J'ignore ce qu'il fit après, mais je crois qu'il se réfugia en Abitibi. À la fin de la guerre, le gouvernement déclare une amnistie à ceux qui se rapportent. Marcel se rend. Il est libéré après avoir purgé un mois de prison militaire.

Marcel se marie le 25 novembre 1944, avec Rita Légaré, une fille de Montréal. Ils ont deux filles, Francine et Manon. Malheureusement, Rita ne voit pas grandir ses enfants. Elle décède en mars 1953, d'une

embolie au cerveau, suite à l'extraction de dents, intervention pour laquelle elle a été endormie. Marcel vient vivre à la maison familiale avec ses deux enfants. C'est une période très difficile pour Marcel et le reste de la famille. Même si maman fait son gros possible, c'est l'incompréhension totale. Je pense que Marcel n'aime pas la façon dont elle s'occupe de ses enfants.

Marcel se remarie quelques mois plus tard, plus précisément le 28 novembre 1953, avec Cécile Nepveu. Ils ont une fille qu'ils nomment Sylvie.

Marcel décède le 11 décembre 1999. Deux ans auparavant, il avait subi un infarctus et son cœur était resté très affaibli. La journée de son décès, il y a une des premières tempêtes de l'hiver et les routes sont glissantes. Il est environ 9h20 quand il revient de sa petite ferme de Saint-Blaise. Sa camionnette dérape et se retrouve dans le fossé. Je suppose qu'il a dû faire de grands efforts pour s'en extirper. Une auto qui passe s'arrête. Marcel aurait demandé au conducteur de téléphoner sur son cellulaire, pour du secours.

À l'arrivée de la dépanneuse, il s'assoit à l'intérieur du camion en attendant que les opérations de dépannage soient terminées. Quand le préposé entre dans la cabine du camion, il le trouve sans connaissance. Il essaie de le réanimer, mais sans succès. C'est alors qu'il appelle une ambulance. Les ambulanciers utilisent les techniques de réanimation et à trois reprises il semble reprendre vie, mais retombe aussitôt dans l'inconscience. Malheureusement, à son arrivée à l'hôpital, le médecin de l'urgence constate son décès.

Sa mort m'a beaucoup touché. Nous étions les plus près dans la famille, tant par le rang que nous détenions respectivement, que par l'amitié qui nous unissait. Il était l'aîné, je le suivais de treize mois. De plus, il m'avait rendu de très grands services à des moments difficiles de ma vie. Cela, je n'ai jamais pu ni voulu l'oublier.

Normand : c'est moi, l'auteur de ce récit. Je nais 13 mois après Marcel. Non seulement le rêve de maman ne s'est pas réalisé, mais

mon arrivée confirme, si c'était nécessaire, que les femmes de cette époque pouvaient difficilement planifier le nombre de leurs enfants.

Germain : Germain me suit, un an moins huit jours plus tard. Il vit seulement un mois. J'ai ma théorie sur les bébés qui meurent avant leur premier anniversaire. Je l'expose avec beaucoup de réserve. Je ne veux blesser personne qui aurait pu perdre un jeune enfant. Mais les enfants qui ne sont pas capables de comprendre, ressentent leur environnement à travers leurs perceptions. C'est leur réalité. Une situation ou un événement totalement anodin peut leur sembler menaçant. Ils réagissent en conséquence.

Cette précision étant donnée, j'explique sa mort comme suit. Il ne se sent pas le bienvenu dans notre famille. J'imagine le désappointement de papa qui désire une fille, alors qu'un troisième garçon voit le jour. Quant à maman, elle m'a déjà dit en réponse à mes questions : « Tu sais, quand tu en as deux aux couches et qu'il en arrive un troisième, ça fait beaucoup d'ouvrage. » Je pense qu'elle n'y tient pas plus qu'il ne faut, mais je suis convaincu qu'elle ne désirait pas sa mort. Elle éprouva sûrement beaucoup de peine.

Pour sûr, je ne m'en souviens pas, mais ce petit frère a certainement joué un rôle important dans ma vie. Pour un enfant d'un an, comme c'était mon cas, un jeune bébé qui naît, est un événement important et encore plus quand il meurt. Je sais qu'il a toujours été présent dans mon esprit, comme un genre d'obsession. Je suis même convaincu que j'ai pleuré sa mort à un moment donné. Je revenais de travailler en auto et j'écoutais la radio. Or, voici que l'animateur parle de l'importance pour un jeune enfant, d'avoir un petit animal dans la maison, aussi bien quand il arrive que quand il part. En entendant ces mots, j'ai spontanément éclaté en sanglots. La pensée de ce petit frère qui naît et qui meurt s'est imposée à mon esprit comme un éclair. J'en tire la conclusion que comme enfant, j'ai dû être très affecté par cet événement.

Réjane : le quatrième enfant naît, treize mois après Germain. C'est une fille. Enfin ! J'imagine l'heureux événement dans la maison,

surtout pour mon père. Je ne me souviens pas des changements que son arrivée apporte dans la vie de la famille. Tout ce que je sais, c'est que les relations entre Marcel et Réjane ont toujours été tendues. Je pense que Marcel, qui est plutôt agressif, est puni plus souvent qu'à son tour, à cause d'elle. Elle a dû avoir plus que sa part de gâteries étant donné que papa la désirait tellement.

Réjane est très brillante à l'école. Malheureusement, on la retire après la sixième année pour aider maman aux travaux de la maison. Réjane gardera toujours une profonde amertume, suite à l'arrêt prématuré de ses études. Après un an ou deux, on l'envoie travailler à l'usine de corsets Grenier. Peut-être que l'aide dont la famille a besoin est plus financière qu'autre chose. C'est la coutume dans ce temps-là. On pense que c'est plus important de faire instruire les garçons puisque le rôle des filles consiste à devenir mères de famille. Ce qui veut dire qu'elles n'ont pas besoin d'instruction pour s'occuper des enfants. Tandis que l'homme doit aller travailler en usine où ailleurs pour gagner le pain. Et pourtant, l'ignorance n'est pas le meilleur outil pour élever des enfants.

Quand Réjane devient jeune femme, maman commence à s'inquiéter du risque que courent les jeunes filles de devenir enceintes. Je pense que c'est devenu une obsession quand elle commence à fréquenter, celui qui allait devenir son mari. Maman a la phrase typique des mères de cette époque : « Arrive-nous pas avec un paquet ! » On aura compris que le *paquet*, c'est un bébé. Quelle époque !

Nous sommes en 1943, en pleine guerre, Jean s'enrôle dans l'aviation militaire canadienne et il est transféré en Europe, ce qui met un arrêt temporaire à leurs fréquentations, mais non à leurs amours. Ils se marient à son retour, le 9 août 1946. Trois enfants naissent de leur union : Michèle, Jean-Richard et Catherine.

Hervé : Hervé arrive au cinquième rang dans la famille. Maman a un peu de répit après la naissance de Réjane. En effet Hervé naît le 7 juillet 1928, environ dix-neuf mois après cette dernière. Maman

m'a dit que c'est avec lui que papa a le plus joué. Pourquoi lui ? Je ne sais pas. Il est costaud. Peut-être qu'il a un tempérament que papa aime. Peut-être qu'il est satisfait d'avoir eu sa fille. Je pense que cette sensation de contentement lui donne le goût de se laisser aller à jouer avec un de ses garçons. Je ne sais vraiment pas. Peut-être que s'il avait joué avec moi de la même façon, je n'aurais pas eu peur de lui. J'éprouve encore beaucoup d'émotions quand je médite sur ces quelques lignes.

Même, s'il a quatre ans de moins que moi, quand il a sept ou huit ans nous devenons des copains. Il a un physique imposant pour son âge tandis que moi je suis relativement petit. À douze ans, il est déjà de ma grandeur et presque de ma force, alors que moi, j'en ai seize. Nous luttons ensemble et je mets beaucoup d'ardeur pour gagner, car je me sens humilié de perdre aux mains d'un plus jeune que moi.

À l'adolescence, lui et moi passons des heures à nous dire des « contes » comme nous disons. L'histoire de Robinson Crusoé nous fascine et nos histoires tournent autour de ce thème. Nous nous imaginons sur une île déserte et nous inventons toutes sortes de moyens pour survivre.

Hervé épouse Yvette Tanguay le neuf août 1949. Ils ont sept enfants : Robert, Céline, Lucie, Carole, Louis, Anne et Jean-François.

Laurier : Laurier naît le 22 septembre 1929. Physiquement, nous nous ressemblons beaucoup lui et moi. Par contre, dans notre façon de penser, il y a un monde de différences. Moi, je suis à gauche, socialement et politiquement. Lui, c'est tout le contraire. Autant je suis à gauche, autant il est à droite. Autant je suis souverainiste, autant il est fédéraliste. C'est très difficile de parler de ces choses avec lui. C'est comme si nous parlons deux langues différentes.

Enfants, Hervé et moi en faisons notre souffre-douleur. C'est d'autant plus facile qu'il est le plus jeune, comme moi, il n'est pas costaud et, élément non négligeable, nous sommes deux. Aujourd'hui, je le regrette. Je ne me souviens pas que nos parents nous aient déjà punis pour cela. Quelle influence cela a-t-il pu avoir

sur son tempérament actuel ? Je ne sais pas, mais ce n'était sûrement pas le moyen de lui apprendre les valeurs de la solidarité fraternelle.

Adolescent, Laurier travaille dans le bureau d'une compagnie appelée *Franco Canadian Dyer*. C'est un travail de routine très peu valorisant. En plus, le superviseur abuse de ses employés. Pendant cette période, je suis militaire et Laurier envie mon sort. Il désire s'enrôler, mais ce n'est pas du goût de maman. Elle m'écrit pour me demander de le dissuader de s'enrégimenter pendant que lui, veut que je la convainque de le laisser rejoindre les forces armées.

Personnellement, je penche du côté de Laurier. Finalement, il finit par entrer dans les forces armées. Il fait 25 ans dans cette carrière. Il est maintenant retraité et vit à Saint-Jean. Le seul aspect négatif de ce métier, c'est qu'il s'est laissé angliciser, lui, sa femme et ses enfants. Cela m'attriste beaucoup. Il me semble qu'il n'a aucune vision québécoise positive des relations Québec-Canada. Pour autant que je sache, il ne lit que la Gazette. D'ailleurs, tous les membres de sa famille utilisent la langue anglaise dans leurs communications familiales.

Laurier épouse Cécile Marcoux le 7 juillet 1951. Ils ont cinq enfants : Laurier junior, Michel, Marie, Dominique et Hélène. Ils ont tous marié des anglophones. Pas que j'haïsse les Anglo, mais c'est une autre famille perdue pour le Québec français.

Rachel : Rachel est la septième de la famille. Elle naît le 16 juin 1931. Le 11 juillet 1953, elle convole en justes noces avec Réal Blais. Ils ont trois enfants : Johanne, Guylaine et Yvon.

Comme elle est loin de moi dans la hiérarchie familiale, c'est à partir d'elle que je sens diminuer mon sentiment de solidarité familiale. De plus c'est une fille, les jeux et les comportements sont différents, que ce soit à cause de l'âge ou du sexe.

Certains pourraient interpréter cela comme une forme de sexisme. Moi je ne pense pas. Les garçons sont des mâles et les filles sont des femelles. Et, hier, aujourd'hui et pour toujours, les hormones relatives à chaque sexe les feront se comporter différemment. La

culture de chaque groupe humain ne fait que civiliser un peu les relations entre les deux sexes.

Yvan : Yvan naît un 31 décembre 1932. Il épouse Françoise Morin le 13 juin 1959. Ils ont trois enfants : Pierre, Marie-Claude, et Martine.

Il est maintenant veuf, Françoise étant décédée d'un cancer le 23 juin 1993. J'ai toujours eu une bonne relation avec lui. Nous sommes sur la même longueur d'onde sur à peu près tous les sujets.

Enfant, je le prends sous ma protection, car maman le punit trop souvent à mon sens, surtout parce qu'il tarde à devenir propre. Ce comportement me bouleverse, surtout que la punition c'est la fessée. Encore aujourd'hui, j'ai mal en dedans, seulement à penser aux punitions qu'elle lui infligeait. Heureusement, le caractère d'Yvan ne semble pas perturbé par ces punitions injustifiées et cruelles, car aujourd'hui, c'est un homme joyeux et un blagueur hors pair.

Monique : C'est le 19 avril 1934 que Monique se présente la binette dans notre famille. Elle épouse Pierre Larocque le 23 juillet 1956. Ils ont sept enfants : Bertrand, Christian, Diane, Brigitte, Dominique, Stéphane et Pascale. Il y a quelques années, elle et son mari déménagent à Sherbrooke.

J'ai toujours eu un faible pour elle. J'aime sa bonne humeur et sa façon d'exprimer sa vision de la vie. Pendant une partie de sa vie, elle pratique très rigoureusement la religion catholique et proclame une foi que je ne partage pas du tout. Aujourd'hui, elle a changé du tout au tout. Sa nouvelle façon de voir la spiritualité, m'intéresse énormément. Entre autres, elle croit à une vie après la mort terrestre ainsi qu'à la réincarnation. Sa nouvelle vision me rejoint dans mon adhésion au spiritisme. J'aimerais partager avec elle ce que le spiritisme enseigne sur la vie. À mon sens c'est beaucoup plus rassurant de croire que le Créateur est non seulement juste et bon, mais aussi qu'il veut sauver toutes ses créatures, sans exception. Sa doctrine se résume à pratiquer la bonté, la générosité, la fraternité,

la solidarité et le partage avec la communauté humaine de tous les talents que nous avons reçus en héritage, et ce, gratuitement.

René : René naît le 2 septembre 1935. Il épouse Ghislaine Leblanc le 8 octobre 1962. Ils ont 3 enfants : les jumeaux Bruno et Benoît et un troisième garçon, Martin. J'ai peu connu René. Il a huit ans quand je pars de la maison. Il ne réussit pas très bien à l'école. Par contre, il est bon en dessin. Il a un compagnon de classe qui lui, réussit bien en tout excepté dans cette matière. Chacun fait les devoirs de l'autre et réussit dans ce qu'il excelle. À l'image de la parabole de l'Évangile, quand l'aveugle porte le paralytique sur ses épaules, celui-ci le guide.

Il commence sa vie de travailleur en distribuant le pain pour monsieur J. A. Leblanc, qui, par la suite, devient son beau-père. Quelques années plus tard, il travaille pour M. Fortin, comme livreur de bière dans les épiceries et les clubs. Finalement, il fait carrière dans les forces policières de Saint-Jean.

Christiane : Christiane est une échappée. Elle naît le 31 octobre 1943, huit ans après René. À ce moment-là, je venais de m'enrôler dans l'aviation militaire canadienne. La fin de semaine de sa naissance coïncide avec mon premier congé comme militaire. Je ne l'ai pas vraiment côtoyée. C'est presque une étrangère pour moi. Il faut que je fasse un effort mental pour réaliser qu'elle est ma sœur. Elle fait carrière comme infirmière.

Le 18 mai 1968, elle épouse Patrick Cully, un gars d'Ottawa. Ils ont deux enfants : Patrick et Marie-Hélène. Patrick est membre de la gendarmerie royale canadienne. C'est un anglophone qui ne veut pas apprendre le français. Il est finalement muté en Colombie-Britannique. Avec Laurier, c'est une autre perte pour le Québec français.

Pauline : il manquerait quelque chose à ce portrait de famille si j'omettais de parler de Pauline la sœur aînée de Lucille. Elles ne sont que deux filles. Comme elle n'a pas d'enfant, notre famille est très importante dans sa vie et il en est de même pour nous.

Quand il est temps pour Pauline de commencer l'école, Lucille ne veut pas rester toute seule à la maison et tient absolument à suivre sa sœur. La religieuse conseille à madame Desforges de la laisser avec sa sœur, en lui disant qu'elle se tannerait rapidement et qu'elle pourrait la garder à la maison à ce moment-là. Mais Lucille ne se tanne pas. Bien au contraire, elle aime mieux l'école que sa grande sœur. C'est ainsi qu'elle commence sa scolarité avant son temps.

Comme Lucille, Pauline travaille dans une banque. Mais à part ce trait commun, elles sont complètement différentes l'une de l'autre.

Pauline vit avec ses parents et les accompagne dans leur dernière maladie jusqu'à leur décès.

LA FAMILLE DE LUCILLE

Le père de Lucille s'appelle Arthur Desforges. Il naît le 28 janvier 1890. Sa lignée ancestrale est détaillée à l'annexe 5. Le 29 septembre 1923, il épouse Irène Langlois. (Voir lignée ancestrale à l'annexe 6). Ils ont deux filles : Pauline née le 4 décembre 1925 et Lucille née le 28 mars 1927.

M. Desforges est militaire à deux périodes de sa vie. Vers l'âge de 16 ans, il tombe en admiration avec le régiment Royal Canadian Dragoons, qu'il voit parader avec leurs chevaux dans les rues de la ville de Saint-Jean. C'est alors qu'il s' enrôle une première fois.

Lors de la déclaration de la guerre en 1914, le 25 août de cette même année, il s' enrôle de nouveau dans l'armée canadienne, à l'insu de ses parents qui sont déménagés aux États-Unis afin de travailler dans les manufactures de textile. Il est incorporé membre des *Princess Patricia*, le premier régiment à traverser en Europe au début de la guerre. Il en revient en 1918, sur le dernier bateau qui rapatrie les soldats canadiens d'Europe.

Je n'ai connu aucun de ses frères et sœurs. Tout au plus, nous savons qu'il a un frère qui a fait faux bond à sa famille quand il

apprend que sa femme lui est infidèle. Il n'a laissé aucune trace derrière lui. Ses enfants ont tenté en vain de le retracer.

La mère de Lucille, Irène : elle naît à L'Acadie le 9 juin 1896. On la reconnaît pour sa douceur, son dévouement et sa soumission. Elle fait la connaissance de ma mère alors qu'elles travaillent toutes les deux à la même usine avant leur mariage.

Frères et sœurs de madame Desforges : **Honorius**, né à L'Acadie le 4 mars 1890. **Purissima**, née le 17 décembre 1899. Elle contracte mariage avec Gaston Roy. Ils ont quatre garçons : Fernand, Raymond, Réjean, André et trois filles : Réjane, Lise et Hélène. **Aurèle** : né à L'Acadie le 6 juin 1903. Il épouse Lucienne Berger. Ils n'ont pas d'enfants à eux. Ils adoptent une fille qu'ils nomment Yolande. **Antonio** : naît à L'Acadie le 7 mai 1905. Il marie Juliette Quintin. Ils ont 2 filles et un garçon. Les filles se nomment Estelle et Ghislaine. Le garçon se nomme Claude. **Conrad** : né à Saint-Jean le 6 avril 1908. Il marie Simone Salois. Ils ont trois enfants : deux filles Huguette et Lucie et un garçon nommé Denis. **Fortunate** : née à Saint-Jean le 17 juillet 1910. Elle épouse Sylva Guilbeault, un veuf qui a déjà deux garçons, Gaétan et Alain; éventuellement ils adoptent une fille nommée Louise. **Elphège** : né à Saint-Jean le 13 octobre 1911. Il épouse Rolande Landry. Ils ont trois filles : Henriette, Ruth et Réjane.

CARACTÉRISTIQUES DE NOTRE FAMILLE

Mon père vient de L'Ange-Gardien, petit village situé au nord de Farnham. Ma mère est née à Sainte-Brigide, village situé à l'ouest de Farnham. Ils viennent tous les deux travailler à Saint-Jean et s'y établissent de façon permanente. C'est dans cette ville que nous sommes tous nés et que nous sommes allés à l'école. Dans ce temps-là, les gens naissent, vont à l'école, travaillent, se marient et meurent souvent, là où ils sont nés. Il y a quand même des exceptions à faire sur ce point quant à mon père et à ma mère. En effet, ils ont laissé

leur village et sont venus demeurer à Saint-Jean où ils se sont mariés, y ont eu leurs enfants et y sont décédés.

Quant à leurs enfants : Marcel, Hervé, Yvan, Rachel et René, ils sont demeurés à Saint-Jean pratiquement toute leur vie. Il y a Monique, qui, à 65 ans déménage à Sherbrooke pour se rapprocher de deux de ses filles, et Christiane qui a suivi son mari en Colombie-Britannique et qui y restera probablement jusqu'à sa mort. Et, enfin, Réjane, Laurier et moi que le service militaire a éloignés de Saint-Jean, mais qui reviennent s'y installer à la fin de leur service.

Pour moi, et pour mes autres frères et sœurs, je présume, Saint-Jean est l'endroit où nous avons nos racines. Les racines, c'est important surtout celles des parents immédiats. C'est la raison des annexes, à la fin de ce document, qui donnent la lignée paternelle de ceux qui nous ont précédés. Cependant, je rêve qu'un jour j'aurai le temps et l'énergie de faire ma généalogie selon la lignée maternelle, car je crois que c'est la seule qui soit sûre. Il reste qu'il y aura toujours une certaine incertitude dans le cas d'un enfant adopté, par exemple.

Chez nous, nous n'entendons pas maman chanter. Peut-être n'est-elle pas assez heureuse, pour s'exprimer à travers la chanson ? Dans cette ambiance familiale, c'est difficile de transmettre l'amour de la musique et de développer les talents musicaux qui en découlent. De plus, j'ai 13 ans quand nous avons notre premier radio. Ça explique que les seules chansons dont je me souviens, sont : *Ô Canada*, *Frère Jacques*, *Au clair de la lune*, *Il était un petit navire* et c'est à peu près tout.

Dans notre famille, tout le monde parle fort, excepté maman. C'est un prérequis pour se faire entendre. La voix la plus forte, c'est papa qui l'a. Oh, que cette voix me fait peur ! C'est surtout à table qu'elle se manifeste. Quand nous, les enfants, sentons qu'il est de mauvaise humeur, nous disons qu'il *file rasoir* et nous gardons un silence plein de crainte et de rires étouffés.

Le chapelet en famille : à cette époque, la religion fait partie de nos vies. Il est entendu qu'il n'est pas question de manquer la messe du dimanche. Même que, durant le carême, on y va sur semaine. À la radio, le cardinal Léger récite le chapelet tous les soirs et la population est invitée à cette longue prière. Je suis sûr que la majorité des familles québécoises se joignent aussi à lui dans l'intimité de leur foyer. Pour ma part, quand par hasard, j'arrive chez les parents de Lucille au moment du chapelet, je trouve toute la famille agenouillée et je me dois d'en faire autant.

La vie en famille : étant donné que nous sommes une famille nombreuse, nous jouons beaucoup ensemble. Bien entendu, ça veut aussi dire beaucoup de petites chicanes. Ça éprouve la patience de maman. Elle dit que nous sommes tannants. Moi, je pense que non, nous sommes tout simplement des enfants en santé, un peu grouillants peut-être. Mais enfin, un enfant il faut que ça bouge.

Dans une famille, les aînés accomplissent certaines tâches afin d'alléger celles des parents. Je pense que c'est très normal qu'ils apportent leur contribution. Entre autres, nous faisons la vaisselle, nous lavons le plancher. Parlons-en du plancher, il n'y a pas de prélat et les nœuds ressortent comme des bosses, parce qu'elles s'usent moins vite que le bois mou dont elles font partie.

En hiver, nous fendons du bois de chauffage et le rentrons. Quand le charbon remplace le bois, dans les périodes de grand froid, nous sassons la cendre qui en résulte pour récupérer les petits morceaux de charbon à moitié brûlés. Le soir venu, ils servent à recouvrir le feu de charbon pour l'amortir afin qu'il dure toute la nuit.

De plus, il faut pelleter la neige sur le trottoir, la galerie et les marches. Il faut aussi préparer la cour pour la patinoire. Après avoir tassé la neige sur le contour d'une surface délimitée, nous formons des bordures avec de la neige. Une fois cet espace rectangulaire fermé, nous arrosons le tout pour que ça gèle durant la nuit. Le lendemain nous faisons un premier arrosage pour faire un fond.

Chaque soir, nous ajoutons une autre couche, parfois deux quand c'est très froid, jusqu'à ce que la surface soit bien unie et durcie.

Jouer au hockey nous donne l'occasion de recycler les vieux balais en *gourets*, le gardien de but se sert d'une pelle, le dessous tourné vers l'avant. Nous avons une vraie rondelle. Il est déjà arrivé que la rondelle se retrouve sur la table de cuisine suite à un puissant lancer qui traverse les deux vitres, celle de la fenêtre double et celle de la fenêtre intérieure.

CHAPITRE II

MON ARRIVÉE ET MA PETITE ENFANCE

MA NAISSANCE

À ma naissance, j'arrive dans une famille ouvrière, ni pauvre ni riche. La religion catholique domine l'environnement social et politique et favorise l'accroissement des familles nombreuses. L'accès à une éducation avancée est réservé aux élites de la société. Cette politique favorise les garçons destinés à la prêtrise et ceux dont les parents œuvrent à l'intérieur de professions dites libérales. Autrement dit : que les ouvriers restent ouvriers et que les élites demeurent les élites. Quel bon moyen d'assurer la supériorité et l'importance du statut social ! On maintient ainsi l'étanchéité des différentes classes de la population. Quand j'observe les sociétés actuelles dans tous les pays, j'en conclus que le monde fait fausse route. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, l'humanité n'a jamais été aussi mal gouvernée.

Je nais à domicile sur la rue Bouthillier. À cette époque, les naissances se passent à la maison. C'est probablement à cause de cela qu'on invente l'histoire des « sauvages » qui viennent apporter les bébés. Car il faut tenir les enfants dans l'ignorance. Quel drame, s'ils apprenaient comment naissent les bébés ! Sainte ignorance, sauvez-nous ! Je me souviens de ma marraine qui vient nous visiter alors qu'elle est enceinte de jumeaux. Maman explique son gros ventre en nous disant qu'elle met un oreiller sous sa robe. Il faut la croire, une mère ne trompe pas ses enfants.

Je sais peu de choses sur mon arrivée. Tout au plus, je sais que c'est le 16 septembre 1924. Le nom du médecin ? Je ne sais pas. Maman me dit que je suis un gros bébé de 10 livres. Je suis le deuxième garçon, arrivé à peine 13 mois après le premier. Je crois que tout contribue à

faire de mon arrivée un événement pas vraiment heureux, car papa désire une fille.

À mon baptême, on m'appelle Normand. Pourquoi ? Je l'ignore. Il y a déjà un cousin, né deux mois plus tôt, qui porte ce nom. C'est un nom que j'aime bien. Ça veut dire *Homme du Nord*. Dans mon intérieur, c'est associé au sens de « viril ».

En tout, maman a eu onze grossesses. Les trois premiers sont des garçons. Seul, le troisième ne survit pas. Par la suite, c'est en alternance : fille, garçon, garçon, fille, garçon, fille, garçon, fille.

Moi, enfant : je suis un solitaire. Je ne me souviens pas que Marcel soit un bon compagnon de jeu pour moi. Je l'ai toujours considéré comme rude et fort. Tout le contraire de moi, qui suis relativement petit. D'où le sens de virilité qui me plaît. C'est le souvenir qui m'en reste.

Malgré tout, j'ai des talents d'espiègle et je suis fouineur, car tout m'intéresse. Cependant, j'apprends vite qu'un enfant espiègle, dans le langage de ma mère, est un enfant *tannant*. J'entends encore maman me dire « Attends que ton père arrive. » Mais, comme il m'inspire une peur bleue, j'évite de mettre ce talent en évidence, pour ne pas attirer l'attention sur moi.

Ma place dans la famille : quelle est la meilleure place dans une famille ? C'est une très bonne question. Être enfant unique, être le premier ou le dernier dans une famille de deux, ou être le premier ou le dernier dans une famille de trois enfants ou plus ? Il y a des avantages à être l'unique, c'est sûr. Mais moi, ayant connu autre chose je ne voudrais pas être *l'unique*. Le premier sert à faire l'apprentissage des parents, avec toutes les erreurs propres à une première. Généralement, ils ont tendance à être plus sévères, parfois trop. Est-ce que c'est mieux ? Je ne sais pas.

Être le dernier ? C'est risquer d'être gâté. Bon ou pas bon ? C'est profiter de l'expérience des parents. C'est jouir des libertés que les plus vieux arrachent aux parents au cours des années. Finalement, être garçon ou fille ? Quels avantages y a-t-il à être l'un ou l'autre ?

Qui peut répondre ? Il y a tellement de façons de vivre sa féminité ou sa masculinité.

Quant à moi, être le deuxième garçon, veut dire : être le fils d'un père qui désire une fille. De plus, je soupçonne que ma mère aurait préféré que j'attende quelques mois de plus avant de me pointer la binette. Quelle différence cela aurait fait ? Je ne sais pas. Marcel, qui me précède de treize mois, est d'un caractère rude. Je ne me souviens pas avoir joué avec lui. De plus, celui qui me suit douze mois plus tard, ne vit qu'un mois. Cet événement m'a certainement été bénéfique étant donné que la maman a plus de temps et d'énergie à donner aux deux qui sont déjà là. En considérant le rang que moi j'occupe, qui peut dire quel est le meilleur rang ?

Être les deux premiers d'une famille nombreuse implique de contribuer à certaines tâches ménagères appropriées selon l'âge. C'est ainsi que, Marcel et moi, devons faire la vaisselle durant les vacances d'été, laver le plancher de bois le vendredi soir, rentrer le bois de chauffage, balayer le plancher, etc.

La première maison (l'originale) : il m'est difficile de décrire cette première maison. D'autant plus qu'elle fut agrandie, car un nouveau bébé s'ajoute presque chaque année. Ces transformations embrouillent mes souvenirs.

La maison originale que notre famille habite, se situe dans un quartier ouvrier de Saint-Jean, plus précisément au 225 de la rue Cousins. J'ai environ trois ans quand la famille y emménage. C'est une maison à deux logements jumeaux. La toiture en pignon est recouverte de bardeaux de cèdre et dotée de deux cheminées en brique, une à chaque extrémité de la crête du toit.

À l'avant et à l'arrière, une galerie s'étend sur toute la largeur et dessert les deux logis. Le revêtement extérieur consiste en déclinis de bois peints, de couleur gris sale, ou plutôt, je crois que c'est le manque de peinture qui la fait paraître ainsi. Dans les deux logements, les chambres sont en haut ainsi que la toilette.

Chacun des deux logis a une porte et une fenêtre à l'avant ainsi qu'à l'arrière et une dans chaque chambre à l'étage. Les fenêtres intérieures sont à battants, ouvrant vers l'intérieur et protégées à l'extérieur par des persiennes vertes pour l'été. Pour l'hiver, une fenêtre à carreaux remplace les persiennes. Les portes avant sont doubles, celles de l'extérieur ont un panneau amovible, avec un moustiquaire pour l'été et un panneau vitré pour l'hiver.

Les portes arrière sont semblables à celles d'en avant, avec cette différence qu'au lieu d'une poignée ronde, elles ont une clenche. Celles de l'extérieur sont d'une seule pièce pour l'hiver. L'été, elles sont remplacées complètement par des portes-moustiquaires, munies d'un ressort pour assurer qu'elles se referment d'elles-mêmes. Précaution essentielle, car, c'est bien connu, les enfants oublient souvent de la refermer. Il y a aussi un petit loquet à ressort qui sert à la maintenir fermée.

Elle est bâtie tout près du trottoir. Entre chaque maison, il y a un passage pour séparer des maisons voisines. La cour arrière est délimitée par une clôture de bois. Une remise à trois sections sert aux deux logis. La seule verdure qu'on y trouve se limite à quelques arbres et un peu d'herbe le long des clôtures. Le jardin est complètement au fond du terrain.

Les membres de la famille utilisent habituellement l'entrée arrière qui donne sur la cuisine. Le plafond consiste en plusieurs solives qui supportent le plancher du deuxième étage. Les murs sont formés de planches verticales « emboufetées » d'environ trois pieds et demi de haut. La partie supérieure du mur est constituée d'un genre de crépi appliqué sur lattes de bois.

L'autre logement est habité par des locataires du nom de Lefebvre. Ils ont un grand fils appelé Philias. Il a un cheval et un tombereau. C'est son outil de travail, comme quelqu'un qui, aujourd'hui, aurait un camion.

Dans la maison originale, il y a deux chambres en haut ainsi que la salle de toilette. Comme le toit est en pignon, le plafond de la

chambre est en pente à cause de la couverture. Par conséquent, la tête du lit ne va pas jusqu'au mur. Entre le lit et le mur, il y a un espace plein de traîneries. Il n'y a pas de bain. Je n'ai aucune idée comment on se lave. Je me souviens que le tuyau du poêle passe dans la chambre du fond. Cela a l'avantage de la réchauffer en hiver.

La maison agrandie : ce qui mêle mes souvenirs, c'est que le locataire a déménagé et que papa a défait le mur de division, pour ne faire qu'un seul logement. Cette transformation s'impose quand un nouveau bébé s'ajoute presque chaque année.

Dans la maison agrandie, il y a quatre chambres en haut. Celle du côté sud-est sert à Réjane et à Rachel. Celle du sud-ouest comprend deux lits, un lit double dans lequel Marcel, Hervé et Laurier couchent et un lit simple, pour Yvan et moi. Quant à nos parents, pendant un certain temps ils occupent celle du nord-ouest. Plus tard, ils prennent celle d'en bas, à gauche de la porte d'entrée, face au salon.

Parmi les changements dont je me souviens, avant l'agrandissement l'évier de la cuisine et les deux escaliers pour aller en haut et à la cave, étaient situés contre le mur sud. Après, les deux escaliers du côté sud furent éliminés au profit de ceux du côté nord. Papa profite de ces changements pour faire une salle de bain de ce côté-là. Il y met un bain et fait de la place pour une machine à laver électrique. L'évier de la cuisine est installé contre le mur de cette nouvelle salle de bain, permettant ainsi d'utiliser la même plomberie pour l'arrivée de l'eau fraîche et l'évacuation des eaux usées pour les deux pièces, soit la salle de bain et la cuisine.

Dans cette pièce, le plancher est fait de bois mou, probablement du pin blanc. Ceux qui l'habitaient y avaient laissé leurs traces. En effet, les nœuds n'ayant pas été usés, à cause de leur nature plus dure, ressortent comme des bosses. Plus tard, il est recouvert d'un préart, ce qui améliore son apparence et facilite son entretien.

Avant l'installation du préart, je me souviens que toutes les semaines, Marcel et moi avons la tâche de laver ce même plancher. Nous nous installons côte à côte pour avoir chacun notre travée.

Nous la prenons la plus grande possible, pour finir au plus vite. Nous traînons un seau d'eau chaude entre nous deux et utilisons une brosse ainsi que du savon en barre de marque *Barsalou*. Quand une travée est finie, le bois encore humide est d'une belle couleur blonde. Je trouve cela tellement beau. Malheureusement, en séchant, le blond tourne au gris. C'est moins beau.

CHAPITRE III

ÊTRE UN ENFANT

(de zéro à 6 ans)

MON ENFANCE

Aujourd'hui, quand je me replonge dans l'univers où vit le petit gars que je suis à l'époque, je vois l'image d'un enfant seul, triste, timide et sans joie. Seul, car il souffre de ne pas se sentir aimé. Isolé, dans sa crainte d'un père qui pourtant n'est pas une brute, malgré ses colères passagères. Même si cette page de ma vie est tournée, les écrits n'y sont pas effacés pour autant. Pourquoi j'en ai toujours eu peur ? Je ne sais vraiment pas. Je ressens encore les séquelles de ces traumatismes. J'entends encore sa voix terrifiante, je revois ses yeux mauvais et ses mains menaçantes quand il est en colère. Et pourtant, j'aurais tant voulu l'aimer pour ce qu'il était : un homme bon, dévoué pour sa famille, travaillant et honnête, *drette comme une barre*, comme disent les Québécois. Malheureusement, mes yeux d'enfant ne peuvent apprécier ses grandes qualités.

Et pourtant, je ne suis pas seul. Marcel mon frère aîné, me précède de 11 mois, ma sœur cadette me suit de deux ans, deux autres frères plus jeunes de quatre et de cinq ans respectivement occupent mon univers familial. Malgré leur présence, je me sens seul. La force et la rudesse de Marcel nous opposent l'un et l'autre. Ma sœur elle, est comme une personne à part, qui ne partage ni mes jeux ni mon isolement. Mes deux frères, Hervé et Laurier, ne sont pas des compagnons de jeu significatifs, à cause de la différence d'âge entre eux et moi. Ils sont avant tout mes petits frères que je dois surveiller et amuser.

Quant à ma mère, elle n'est pas un refuge contre les colères de mon père. Au contraire, elle nous dit souvent : « Attendez que votre père arrive. » Cela m'angoisse. Je me souviens de cette fois où, avec

un sourire elle tient la porte de la maison fermée, pour m'empêcher d'entrer alors que je fuis mon père qui tient un petit fouet pour me punir de quelque chose. Je me suis senti trahi.

Je suis triste de voir ma mère qui pleure souvent et qui de toute évidence n'est pas heureuse. La vie entre elle et papa ne doit pas être rose. Je me souviens, une seule fois, les avoir vus dans les bras l'un de l'autre. Par contre, j'entends souvent leurs chicanes, le matin à l'heure du déjeuner, à un moment où nous ne sommes pas encore levés. Il n'y a pas que les murs qui ont des oreilles, les planchers aussi, car c'est de là que me parviennent leurs éclats de voix. Je ne me rappelle pas les avoir entendus rire.

Pour ma mère comme pour la plupart des femmes de ce temps-là, s'occuper d'une famille veut dire beaucoup d'ouvrage. Nous sommes plusieurs enfants et même si papa lui aide autant que son travail le lui permet, maman se fatigue beaucoup à la tâche. C'est une époque où, il y a peu de commodités pour faciliter le travail ménager. J'aurais tant voulu l'aider, mais je me sentais tellement impuissant.

Malgré tout, je suis sûr que j'ai eu de bons moments, mais ils n'occupent pas beaucoup de place dans mes souvenirs. Une des activités qui m'aide à combler mon sentiment de solitude, est l'observation d'une colonie de fourmis qui a élu domicile à la base du poteau de la corde à linge. Ces petites fourmis jaunes me fascinent. Je passe des heures à les observer. Certaines sortent des grains de sable du nid pendant que d'autres s'affairent à y entrer des insectes morts.

Peurs etangoisses : des peurs ! Oui, j'en ai. À part la peur de mon père et de tous ceux que je perçois comme menaçants, j'ai peur des araignées, des chiens et du tonnerre. Mais, cette frayeur ne me traumatise pas. Elle n'est pas installée dans mes tripes. Par contre, elles m'angoissent et m'insécurisent beaucoup quand elles se produisent.

Les araignées : je ne sais pas à quand remonte ma phobie des araignées. J'en ai encore peur, mais aujourd'hui je me raisonne. Je ne les tue pas quand j'ai le temps de réfléchir, sauf quand elles me prennent par surprise et qu'elles sont noires et rapides. Je suis conscient qu'elles sont très utiles. Si ce n'étaient d'elles, nous serions envahis par des hordes d'insectes.

Les chiens : il n'y a pas si longtemps, la plupart des chiens se promenaient encore en liberté et la loi n'obligeait pas de les tenir en laisse. J'ignore d'où me vient cette appréhension envers eux, mais je me souviens d'un évènement qui peut en être l'origine. Quand j'étais jeune, en face de chez nous, il y a un petit chien qui passe son temps à japper après tous les passants. Une fois que je me trouve sur le trottoir, il se met à courir dans ma direction tout en jappant comme un perdu. Je monte sur la galerie chez nous. Là, je me pense en sécurité. Rien n'y fait, il me suit comme s'il était chez lui. Je saute par dessus la rampe et reprends le trottoir en courant. Il me rejoint en un rien de temps. Je tombe sur le trottoir en plein ventre. C'est à ce moment-là que le voisin rappelle son chien.

La maladie : la peur de la maladie m'angoisse et la pauvreté amplifie mes craintes. Nous ne sommes pas riches et j'imagine la tragédie pour la famille si mon père tombait malade. Heureusement, sa santé a été relativement bonne jusqu'à l'âge de 55 ans alors que la porphyrie le force à cesser de travailler.

La toiture qui coule : c'est une toiture en bardeaux de cèdre, toute vermoulue tellement elle est vieille. Quand il pleut, il faut mettre des seaux, là où l'eau dégoûte. Le problème a été réglé le jour où papa l'a recouverte de feuilles de tôle.

LES JOURS DIFFICILES

L'enfance n'est jamais dorée. La plupart des problèmes psychologiques que vivent les hommes, ont leur source à cette période de la vie. J'exclus dans cette affirmation, les enfants

maltraités, négligés ou abandonnés. Les premières années de sa vie, l'enfant est sans défense et dépend totalement de ses parents ou d'adultes qui peuvent être appelés à les remplacer, pour diverses raisons. Par exemple, le seul fait de ne pas être allaité ou caressé par la mère est, à mon avis, source de la privation importante d'un besoin fondamental de tout être humain. De plus, des mots comme ***Non ! Touche pas ! Attends que ton père arrive !*** résonnent encore dans ma tête.

Encore que les parents ont le devoir ***d'élever*** cet enfant. Que veut dire élever un enfant ? Rares sont les parents qui en comprennent le sens correctement. Ils s'attellent à la tâche difficile de le styler pour qu'il se conforme le plus exactement possible au consensus social courant. Inconsciemment, ils bloquent le potentiel intellectuel et créatif profondément ancré dans l'intérieur de l'enfant. Ils ignorent qu'en chacun d'eux existent un être unique avec des idées différentes et des visions autres que celles qui leur sont imposées. Finalement, arrivé à l'âge adulte, l'individu est pratiquement vidé de sa personnalité réelle et de ses véritables réalisations. À mon avis, cela explique le comportement aberrant de certaines personnes.

Pour ma part, je me contenterai de mentionner, sans les commenter, puisque je le fais ailleurs dans mon histoire, des situations qui ont été pour moi, sources de problèmes plus ou moins importants selon les circonstances. Voici : mon père veut une fille, et m'inspire de la terreur. Je me limite à ces deux exemples. Cela a eu un impact important durant ma vie d'adulte. Quel genre d'impact ? Pas facile à décrire ni à cerner. Mais je l'assure sans savoir exactement quoi.

CHAPITRE IV

AU FIL DES JOURS DE MON ENFANCE

L'ÉCOLE

Je me souviens d'avoir eu hâte d'aller à l'école. Par contre, je n'ai aucun souvenir du premier jour de mon entrée. Il y a deux écoles, une pour les garçons et une pour les filles. Celle des garçons comprend deux bâtisses : une petite, pour les plus jeunes de la première à la troisième année et une grande, pour les plus âgés, de la quatrième à la neuvième année inclusivement. C'est à ce niveau-là que se terminent les études pour le monde ordinaire. On y réfère comme étant la petite et la grande académie.

À ma première année d'école, j'ai comme enseignante mademoiselle Barrière. C'est une grande femme, mince et sèche comme un cure-dent. Dans mon souvenir d'enfant, c'est une personne qui ne sait que crier. Il n'y a pas un seul grain de douceur en elle. J'en ai très peur. Pour moi, enfant, ces cris sont menaçants.

Je me souviens d'un copain de classe, qui tous les jours reçoit la règle. Je le vois encore, suspendu par le poignet, à la main de l'enseignante, qui lui frappe les doigts avec sa règle, pendant que lui se débat comme un diable dans l'eau bénite. Quel beau départ pour un petit gars habité par la peur !

De plus, les enseignants sont dirigés par un homme que nous appelons le *père Beaulieu*. Lui aussi m'inspire de la terreur. Comme mon père, il a la voix forte, les yeux mauvais. Il a toujours l'air en colère. De plus, les élèves qui ont le malheur de lui être référés reçoivent la *strappe*. Je sais aujourd'hui, que ce n'est pas cet objet qui me fait peur, mais bien plutôt sa colère qui me fait revivre celle de mon père. Mais je suis d'une docilité exemplaire, je n'ai jamais reçu cette punition corporelle. Malgré tout, je suis venu bien près de la

recevoir deux ou trois fois, car les enseignants nous envoient chez le principal pour des riens.

Cette première année sert à apprendre les lettres et les chiffres, et quand elle se termine, nous pouvons lire quelques mots, ainsi que résoudre des additions et des soustractions simples.

Je me souviens, entre autres, que je suis fasciné par le mot *caricature*. Dans notre livre de classe, il est écrit en dessous du dessin d'une tête d'homme. Ce mot m'impressionne tellement que je reviens de l'école en répétant, sans arrêt, d'une voix forte : *caricature, caricature, caricature*. Aujourd'hui, je pense que ceux qui m'entendaient en me regardant passer, devaient trouver mon allure très amusante. J'ai très bien réussi ma première année.

Quant aux filles, elles vont à l'école Notre-Dame du Sacré-Cœur située du côté ouest de la rue Laurier, entre la rue Saint-Jacques et la rue Saint-Charles. Dans ce temps-là, il n'est pas question que les garçons et les filles aillent à la même école. Ceci, pour la ville de Saint-Jean. Je pense que dans les campagnes les filles et les garçons partagent la même école.

Un premier échec : au tout début de la quatrième année, je fais face à un premier échec. Le principal se présente dans la classe, me nomme et me descend en troisième année. Je n'y comprends rien, car l'année précédente, j'ai tenu le haut de la classe toute l'année. J'ai tellement honte que je n'ose pas en souffler un seul mot à mes parents. J'imagine que c'est mon frère Marcel qui leur a dit. Mon père décide d'en parler au principal de l'école. Pour un homme qui a peu d'instruction, cela a dû lui demander beaucoup de courage. Le dimanche suivant, il l'attend après la messe. Je ne sais cependant pas ce qu'il lui a dit.

Toujours est-il que le lundi matin, le principal arrive dans ma nouvelle classe de troisième, et demande « Qui est Normand Paquette ? » Il me fait lever debout, et demande à l'enseignante si je suis meilleur que les autres. Elle répond qu'elle n'a pas eu assez de temps pour m'évaluer. C'est alors qu'il me fait épeler le mot

Christophe. Ce qui devait arriver arriva. J'ai omis la lettre *h* dans la première syllabe du mot, et pourtant, je savais comment l'épeler. Il m'a quand même ramené en quatrième année, que j'ai très bien réussie d'ailleurs.

Je me suis longtemps demandé quel événement avait amené le principal à me descendre de classe. Au cours des années, j'en suis venu à penser que peut-être, j'avais raté un examen quelconque. Lequel et pourquoi ? Je pense que j'ai trouvé la réponse dans un rêve ainsi que par intuition et déduction. Mon intuition me dit que c'était un examen d'arithmétique. Ma déduction me dit que si j'étais là, avec mon corps, mon esprit devait être totalement absent, de sorte que je n'ai fait qu'une infime partie de cet examen. D'ailleurs, dans un rêve que j'ai fait, il y a quelques années, je me suis vu, justement, dans un examen d'arithmétique, complètement dans la lune. Quand le professeur a ramassé les feuilles, je n'avais complété que le premier problème. Et voilà, je pense vraiment que c'est ce qui m'est arrivé.

Pourquoi ? C'est une question qui m'a longtemps tracassé. Encore aujourd'hui, quand cet événement me revient à la mémoire je ne peux qu'imaginer que quelque chose de très traumatisant a dû se passer dans ma vie, cet été-là pour que cet échec se produise. Par ailleurs, je me demande encore, sur quelle sorte de jugement un directeur d'école peut-il se baser pour ne pas avoir tenu compte du résultat de mon année précédente.

Le «p'tit» Foucault : en quatrième année, pour la première fois, j'ai un homme comme professeur. Il a l'air sévère, mais il ne m'impressionne pas, car il parle calmement. De plus, il est haut comme trois pommes. Je crois que c'est un ancien religieux.

Je me souviens d'un incident alors qu'il me retient après la fin de la classe. Je n'ai pas répondu correctement à une question du petit catéchisme, document que nous devons réciter mot à mot. Je m'applique donc avec attention à le relire pour vraiment m'assurer de connaître les réponses parfaitement.

Quand je me sens prêt, je lève la main pour en finir au plus vite. Je commence donc la récitation et voilà que j'oublie le mot « et ». Il me retourne à ma place afin que je l'apprenne de nouveau. Je suis en colère, au point où je décide de partir. Au lieu de retourner à ma place, je mets mon manteau, prends mon sac d'école et me dirige vers la sortie. Mais voilà, qu'il me barre le chemin en se plaçant, les bras croisés, entre la porte et moi. Inutile de dire que c'est lui qui a gagné cet affrontement.

Monsieur Charrette : En cinquième année, me voilà avec monsieur Charrette. C'est un homme imposant, mais qui me semble bon. Mais, comme chacun de nous, il n'est pas parfait. J'en fais personnellement l'expérience à trois occasions.

Une première fois, je viens d'apprendre à faire claquer mon majeur contre la base de mon pouce. Quand nous sommes en rang pour sortir de la classe, je pratique ce claquement machinalement, sans aucune intention malfaisante. C'est quelque chose qui doit l'agacer énormément, car il cherche celui qui fait ce bruit. Quand il s'aperçoit que c'est moi, il m'accroche par le bras, me couche à plat ventre sur ses genoux et me donne la fessée. Je ne comprends pas encore pourquoi il ne s'est pas contenté de m'avertir.

Une deuxième fois, nous sommes debout autour de la classe, et il nous fait épeler des mots, chacun à notre tour. Je suis parmi les premiers. Il me fait une remarque humiliante à propos des bottillons de neige que je porte et que, moi-même, je n'aime pas. Me voilà buté et quand arrive mon tour, je refuse de répondre, et cela à chaque question. Rendu à la fin de la lignée, il se lève et se place derrière moi avec son bâton indicateur, prêt à me frapper si je continue dans mon entêtement. Après une courte hésitation, apeuré par la menace, je mets fin à mon manège.

Une troisième fois, je ne me souviens plus ce que j'avais fait, mais il me dit d'aller chez le principal. C'est ma terreur. N'importe quoi, mais pas le principal. Je laisse ma place, je me mets à genoux sur la tribune du professeur et je lui demande pardon. Quelle humiliation

devant mes compagnons de classe; mais je le répète, n'importe quoi, mais pas le principal. À défaut du principal, encore une fois, il me couche sur ses genoux et me donne la fessée.

Je me suis souvent demandé pourquoi la fessée ? Il ne l'a jamais donnée à aucun autre élève. Est-ce que par hasard, il aurait été un pédophile tenté par les fesses d'un jeune ?

L'OTJ : l'été, il y a l'Œuvre des Terrains de Jeux (OTJ), organisée par les paroisses. Les premières baignades se font dans la rue. Les pompiers dressent un barrage au bout de la rue et nous arrosent. C'est suffisant pour nous rafraîchir. Par la suite, les autorités construisent un genre de grande cage formée de pièces de bois ajourées à laquelle sont fixés des barils de métal pour la faire flotter dans la rivière. C'est là-dedans que l'on se baigne et que j'apprends à nager.

Les enterrements : dans mon jeune temps, les morts sont exposés dans la maison familiale durant trois jours et trois nuits. La présence d'un mort est signalée par un crêpe noir accroché près de la porte avant. La parenté vient *veiller au corps*, comme on disait. C'est une véritable réunion de famille. Nous les jeunes, on se raconte des histoires de fantômes, de morts qui se réveillent, de personnes que l'on pensait mortes et qui sont enterrées vivantes. On raconte même que certains morts se réveillent soudainement (quels chanceux !) et sèment la terreur chez les personnes présentes. Toutes sortes d'histoires à faire dresser les cheveux sur la tête.

Les adultes eux, ont beaucoup de plaisir. Les hommes prennent un petit coup et se racontent des histoires drôles et souvent assez salées. Quant aux femmes, toujours plus sages et respectueuses, elles se contentent de jaser et de préparer quelques mets pour manger. Souvent, les voisins apportent des gâteaux, des rôtis de viande ou des pâtés. Toutes les demi-heures, on récite le chapelet.

Nous, les jeunes, avons une coutume. Quand nous revenons de l'école et qu'il y a un mort exposé le long de notre route, nous arrêtons le voir même si nous ne connaissons personne dans cette maison.

Les mouches : ce récit serait incomplet si je ne parlais pas des mouches. Ceux qui n'ont pas connu cette période, ne peuvent pas s'imaginer ce que c'est que d'avoir des mouches. De nos jours, quand on en voit une, c'est le branle-bas de combat. Il n'y a de cesse qu'elle ne soit tuée. Dans ce temps-là, une seule mouche, ce n'était rien, on ne la voyait même pas.

La quantité de mouches s'explique facilement. Il y avait très peu de véhicules motorisés à cette époque. Le laitier, le boulanger ainsi que le marchand de glace, distribuent leurs produits avec une voiture à traction animale. Par ailleurs, tout à chacun a, soit des poules, soit des lapins. Chez mon oncle Dieudonné, ils ont une vache. Même que notre locataire, Philias, a un cheval. De plus, nous sommes plusieurs enfants et comme tous savent, les enfants ouvrent les portes souvent et ne se pressent pas pour les refermer. Enfin, il y a de nombreuses raisons qui expliquent la présence de ces bestioles indésirables.

Quand même, les gens ont des moyens pour combattre cette infestation d'insectes. Ma mère a une stratégie à quatre volets. En premier lieu, il s'agit de s'assurer que la porte-moustiquaire demeure ouverte le moins longtemps possible. D'où cette courte phrase qui résonne encore à mes oreilles : *Les mouches ! Fermez la porte !* Durant l'été, c'est pour empêcher les mouches d'entrer. Durant l'hiver, c'est la contre-porte qu'il faut s'empresse de fermer pour empêcher le froid d'entrer.

Le deuxième volet consiste à pendre des collants à mouches un peu partout dans la maison. Il y en a au moins une dizaine dans la cuisine. Un collant à mouches, c'est fait d'une capsule cylindrique d'environ deux centimètres de long par un centimètre de diamètre, d'où on extrait un ruban enduit de colle. Il s'étire sous forme de spirale, jusqu'au plafond, auquel il est fixé par une punaise. Je soupçonne que cette colle doit être à base de miel, car les mouches semblent pressées d'y adhérer.

Le troisième volet se déploie immédiatement après le dîner. Un de nous est posté près de la porte d'entrée, pendant que les autres sont disposés en éventail dans le fond de la cuisine. À un signal donné, nous commençons à battre l'air avec des serviettes tout en nous dirigeant vers la porte que le responsable ouvre juste au bon moment et des centaines de mouches sont évacuées.

C'est entendu qu'elles ne sont pas toutes sorties. Mais il reste une dernière stratégie. Avant de sortir pour aller jouer dehors, il faut que les plus vieux d'entre nous, en tuent un certain nombre à l'aide d'un tue-mouches.

Les calendriers : avant l'arrivée des grands supermarchés, il y avait de nombreuses petites épiceries. Dans le quadrilatère, où se situe notre maison, il y en a deux, qui vendent aussi de la viande. Chacune de ces épiceries distribue des calendriers chaque nouvelle année. Nous cherchons à en avoir le plus possible, comme s'il y avait un concours. Les murs en sont couverts. En général, ce sont des représentations d'images saintes ou des paysages. Il n'est pas question de *pin-up* dans ce temps-là.

La vie à la maison : la vraie vie dans notre famille se passe dans la cuisine, autour de la table. L'été, la galerie d'en arrière et la cour nous servent de terrain de jeux, car il nous est défendu d'aller dans la rue ou chez les voisins. Nous avons un carré de sable, une voiturette et des balançoires. Le carré de sable est utilisé surtout par nous, les garçons. On y fait des chemins pour nos camions jouets et des constructions avec du sable humide. Nous n'avons pas beaucoup de jouets, de sorte qu'il nous faut être très inventifs pour compenser. C'est ainsi qu'on se sert de bardeaux et de vieux rouleaux de fil à coudre pour fabriquer des camions jouets.

Certains détails me viennent à l'esprit. Je me souviens, entre autres, que toutes les tasses ont perdu leur anse, séquelles de leur utilisation par une joyeuse marmaille. À chaque bout de la table, sous le panneau principal, il y a une planche qui unit les deux pattes. C'est tout ce qu'il nous faut pour y cacher les croûtes de pain que

nous n'aimons pas manger. À table, chacun a sa place, toujours la même. Le papier de toilette est de fabrication domestique. Il consiste de papier journal découpé en carré et accroché à un clou, près de la toilette. Une façon de recycler avant le temps.

Ouverture au monde : j'ai treize ans, quand papa achète notre premier appareil radio de marque Marconi. Il a neuf lampes avec un œil magique pour indiquer que nous sommes branchés très exactement sur le poste que nous sélectionnons. Il coûte très cher, soit 125 dollars. Nous sommes en 1937, en plein milieu de la crise économique qui affecte le monde entier. L'auto, qui n'était pas sortie de la remise depuis longtemps, sert à payer les premiers 25 dollars. Papa espère que cette nouvelle acquisition retiendra à la maison ses garçons qui commencent à grandir.

Mon père désire ce qu'il y a de mieux en fait de radio. Celui qu'il choisit a trois bandes : une ordinaire, pour écouter les postes locaux, une autre à ondes courtes, pour les postes lointains et une troisième, pour la police. Je me demande encore à quoi cette dernière bande peut bien servir. Je ne me souviens pas que papa l'ait jamais utilisée. Il nous faut installer une antenne extérieure qui consiste en un fil de cuivre qui part de la maison et qui va jusqu'au poteau de la corde à linge. Dans ce temps-là, la radio représente l'ouverture sur le monde. Il inaugure les changements mondiaux et le passage irréversible de la marche du temps. Inconsciemment, nous sommes témoins de l'arrivée d'une ère nouvelle.

CHAPITRE V

AU FIL DES JOURS DE MON ADOLESCENCE

MON ADOLESCENCE

L'adolescence n'est pas une partie heureuse de ma vie. À cette époque, le curé de la paroisse visitait chaque maison pour collecter la dîme et bénir les paroissiens. Ce jour-là, c'est l'abbé Raymond qui passe chez nous. Je suis curieux d'assister à la rencontre de ma mère avec ce monsieur à grande robe noire. Voici que l'abbé me prend sur ses genoux et dit à ma mère : « Est-ce qu'on va en faire un prêtre de ce petit gars-là ? »

Je ne sais plus quelle a été la réaction de ma mère, mais j'ai senti que cette perspective lui plaisait énormément et c'est là que la graine, semée au hasard par ce cher abbé, a germé en moi. Enfant, l'idée ne me déplait pas, mais à mesure que je prends de l'âge, elle me tente de moins en moins.

Rendu à la septième année, je suppose que c'est ma mère qui a eu l'idée de s'adresser à l'œuvre des vocations pour m'envoyer au collège. À ce moment-là, je commence à me sentir mal. Et un jour, je me retrouve au collège. Nous ne sommes pas riches, mon père fait des sacrifices pour payer une partie de mes études, l'œuvre des vocations paie pour le reste. Les liens qui me retiennent prisonnier deviennent de plus en plus solides.

J'ai longuement réfléchi sur cette incapacité à me libérer. La raison qui explique l'intensité de ces liens est que je suis docile à mort. Docile dans le sens de soumis. Peut-on avoir un meilleur prêtre que quelqu'un disposé à l'obéissance. Il suit aveuglément tous les enseignements de l'église, même ceux qui ne tiennent pas debout. De plus, il les enseigne avec rigueur, sincérité et conviction. Pire,

s'il possède un tempérament comme le mien qui n'ose pas résister à l'appel de la vocation.

Ensuite, je suis un bon petit gars. Je ne fume pas, je ne sacre pas, je ne vole pas, je ne me batte pas, je ne mens pas, j'évite les gros péchés. D'autant plus que j'ai une honte terrible quand il me faut accuser ce que je pense être de vrais péchés lors de la confession. Je suis imprégné par l'image que je suis bon. Cette image me colle à la peau.

Aujourd'hui encore, ce souvenir réveille en moi, beaucoup de colère; je m'en veux de m'être laissé manipuler. Cette image de perfection que je me suis imposée m'a empêché de vivre ma vraie vie, pendant les années les plus cruciales de mon adolescence. J'ai appris, plus tard, suite à une thérapie, que les liens psychologiques sont plus solides que n'importe quel autre.

L'adolescence, c'est la période de la vie où les individus se familiarisent avec l'autre sexe. Moi, je n'ai pas connu cela. Et pourtant c'est fondamental. Les penseurs de cette église, les *théologiens*, semblent ignorer totalement la psychologie humaine. Pour faire un choix grave, il est important de connaître ce que tu laisses et de choisir par quoi tu vas le remplacer.

Pendant les années que durent mes études, je rêve de m'évader de cette prison sans barreau. Il m'arrive même de penser à me couper des doigts avec la hache, car je me dis que quelqu'un à qui il manque des doigts ne peut pas devenir prêtre, car il ne peut pas dire la messe. Mais je n'ai jamais eu le courage de le faire. Ce n'est pas croyable que quelqu'un puisse marcher de reculons pendant tant d'années.

ACTIVITÉS D'ÉTÉ

Une des tâches que nous devons faire l'été consiste à balayer la cour pour éliminer les petites roches qui nous font mal aux pieds, car l'été nous sommes toujours pieds nus. Bien entendu, il n'est pas question de gazon. Il pousse un peu d'herbe le long des clôtures et

en avant entre le trottoir et la galerie. Mais, c'est tout. Ce n'est pas à la mode, dans ce temps-là d'avoir du gazon. À gauche, dans la cour, il y a deux érables Giguère, un à droite et l'autre à gauche. Il y a aussi une grande remise divisée en trois sections.

Entre notre maison et le fond du terrain, il y a environ 130 pieds. Une première section, d'environ 30 pieds est la place de la maison, une deuxième section nous sert de terrain de jeux, la troisième section, comprend la remise et un certain espace qui nous permet d'agrandir notre terrain de jeux. Enfin, une dernière section est occupée par le jardin. Notre domaine, si je peux le nommer ainsi, compte quatre sections.

Le jardin : papa fait un jardin tous les étés. Tout d'abord, en permanence, nous avons de la rhubarbe et un plan de groseilles. En plus, il transplante des plants de tomates qu'il achète au marché. Ensuite, il sème des radis, des petites fèves, des concombres et des carottes. Notre tâche à nous les garçons, c'est d'arracher les mauvaises herbes, ce que nous faisons plus ou moins bien. Rendus à la fin de l'été, nous avons perdu le combat, les mauvaises herbes ont pris le dessus. Mais nous profitons quand même de la récolte.

Les jeux : je ne me souviens pas beaucoup à quels jeux nous jouons. Je me rappelle qu'il y a des balançoires et un carré de sable. La brunante venue, nous jouons aussi à la cachette.

Les incontournables : pérorer sur l'été, c'est ne pas oublier deux personnages pittoresques qui parcourent les rues de la ville : Bourada et Mayi Robert. Ils ont une façon bien typique de gagner leur vie :

Bourada est un marchand ambulant, originaire du Moyen-Orient. Il est soit Syrien, soit Arménien. Il parcourt les rues de la ville avec une petite voiture tirée par un poney. Il vend des pommes, des oranges et des bananes. Il arrive que maman en achète.

Les bananes : cela me rappelle une anecdote : maman nous donne, à Marcel et à moi, chacun une banane. Aussitôt fini, j'en demande une deuxième. Maman refuse. Pour démontrer que

j'ai encore faim, je m'apprête à manger la pelure de ma première banane. Ce n'est pas bon, mais je crois que c'est une bonne stratégie. Erreur ! Ça ne marche pas. J'ai dû m'écoeurer royalement, car pendant plusieurs années, je n'ai pas pu manger de bananes. Encore aujourd'hui, quand il m'arrive d'en manger, il faut qu'elles soient très mûres, et croyez-moi, ce n'est pas un régal.

Mayi Robert est un autre personnage original de notre enfance. C'est un infirme. Il boîte fortement et a une petite main. C'est lui qui annonce les encans et il y en a beaucoup dans ce temps-là. Le travail de l'annonceur consiste à passer dans les rues de la ville en faisant sonner une grosse cloche pour alerter les gens. Je l'entends encore avec sa grosse voix qui crie le nom et l'adresse ainsi que le moment de l'encan. Quand il fait son annonce, la vie s'arrête afin que tout le monde entende bien son message.

ACTIVITÉS D'AUTOMNE

Chaque automne, papa achète du bois et du charbon. Le bois est cordé dans la *shed*, terme anglais couramment utilisé au lieu de remise. C'est à Marcel et à moi, les deux plus âgés, que revient la tâche de rentrer le bois nécessaire pour chauffer une journée entière. Le charbon est entreposé dans la cave, dans un carré aménagé près d'un soupirail, ouverture utilisée par le livreur du combustible.

C'est aussi le temps de ramasser les feuilles et de les faire brûler. Nous en faisons de gros tas dans la rue près du trottoir. Pour nous les enfants, c'est fascinant de voir brûler les feuilles et surtout de sentir la bonne odeur qu'elles dégagent. Tous les résidents de la rue font la même chose. Il faut dire qu'à cette époque, les rues sont en ciment et non en asphalte.

L'automne, on enlève les moustiquaires et les persiennes pour les remplacer par des fenêtres doubles. On fait la même opération pour les portes-moustiquaires.

L'HIVER

Pour nous les enfants, l'hiver est bienvenu. Il ouvre la porte à plusieurs activités : patinoire, glissade, forts de neige, batailles de balles de neige, lavages à la neige, mais aussi pelletage. À cette époque, les charrues à neige sont traînées par des chevaux. On tasse la neige de chaque côté de la rue, le long des trottoirs qui sont déneigés par les résidents. Les lendemains des chutes de neige, nous sortons les pelles pour nettoyer les galeries avant et arrière, les marches, le trottoir et la patinoire.

La neige est accumulée au fond de la cour et sert à faire une glissade, la plus haute possible. Quand il fait très froid, nous devons l'arroser, ainsi que la patinoire, car leurs côtés sont formés de neige détrempée. Le froid fait le reste.

Dans le jour, nous chauffons avec du bois franc, de l'érable préférablement. Le soir venu, papa prépare un feu de charbon. C'est tout un art d'allumer ce feu. Il faut couvrir les braises du feu de bois avec du charbon frais, garder la clef du tuyau grande ouverte en attendant que le charbon soit complètement embrasé afin que les gaz toxiques puissent s'échapper. Ensuite, il faut recouvrir le charbon embrasé avec des « sassures » de cendres de charbon pour amortir le feu afin qu'il dure toute la nuit.

Les sassures : ce qui s'appelle *sassures* est le résultat d'une opération qui découle du chauffage au charbon. À l'intérieur du poêle, celui-ci repose sur trois ou quatre cylindres de fonte équipés de dents qui s'entrecroisent. Il faut faire tourner ces rouleaux avec une manivelle afin que les cendres descendent dans un contenant métallique situé immédiatement en dessous. L'espace entre eux est conçu pour que le charbon soit retenu et que seuls les résidus de la combustion puissent passer. Il va sans dire qu'il y tombe aussi des particules partiellement brûlées. Le tout est tamisé et les petits morceaux sont récupérés.

La maison et l'hiver : l'hiver, quand il vente et qu'il fait très froid, la maison craque. J'ai peur qu'elle s'écrase et qu'elle nous tombe sur

la tête. Le craquement vient surtout des clous qui cassent. Nous n'avons pas le chauffage central comme ça existe aujourd'hui. Chez nous, c'est le poêle au milieu de la cuisine. Nous avons trop chaud près du poêle et trop froid quand on s'approche des portes et des fenêtres. Nous n'avons pas de thermomètre. Nous avons une idée de la température en regardant le gond au bas de la porte arrière. Plus c'est froid dehors, plus le gond est blanc de frimas. Dans les chambres du haut, il y a de la glace sur la surface intérieure des fenêtres. Plus il fait froid, plus la glace est épaisse.

L'hiver commence pour de vrai à la Sainte-Catherine, le 25 novembre. C'est l'occasion pour maman de faire de la tire avec de la mélasse. Maman fait bouillir la mélasse, pour la faire épaissir. Nous nous graissons les mains avec du beurre afin que la tire ne nous colle pas aux doigts et nous sortons dehors pour l'étirer au froid. Nous en faisons un genre de cordon d'environ un pouce de diamètre que l'on coupe en bout d'environ un pouce de long.

Noël : l'hiver nous amène aussi la fête de Noël. Chez nous, comme nous ne sommes pas riches, il y a peu de cadeaux, surtout durant la crise économique qui sévit de 1929 à 1939. Je ne me souviens pas avoir déjà eu un bas de Noël. Il est arrivé que nous n'ayons que des bananes et des oranges. Nous ne faisons pas d'arbre de Noël, mais rien ne nous empêche de croire à Santa Claus. C'est ainsi que nous, les enfants, nommons le Père Noël dans ce temps-là.

La messe de minuit : je me souviens d'être allé à la messe de minuit avec mon père. À cette époque, il faut payer pour avoir un banc où s'asseoir. Comme nous ne sommes pas riches, papa n'a pas d'argent pour s'en payer un, nous restons dans l'allée, agenouillés près d'une colonne. Le curé, nous ayant aperçus, nous place dans un banc inoccupé.

Les jeux d'hiver : l'hiver nous faisons une patinoire. Il s'agit d'arroser la cour arrière les soirs de grand froid. Ça donne une belle surface glacée sur laquelle patiner, si on a des patins et jouer au hockey avec des manches à balai et un morceau de glace ou une

pomme de route (crottin de cheval gelé). Un peu plus tard nous avons eu une vraie rondelle. Nous nous faisons aussi une glissade en mettant la neige en tas, en y aménageant une pente et en l'arrosant. Nous faisons aussi des forts en blocs de neige. Tout est bon pour glisser : des morceaux de carton, des petits traîneaux à deux lisses et un *bobsleigh* qui est une réplique des traîneaux à quatre patins à traction animale que papa nous a fabriqués avec l'aide de mon oncle Dieudonné.

La fin de l'hiver : c'est aussi le temps, où commence le carême. Je ne me souviens pas si on se prive beaucoup, mais pour une raison que j'ignore, le mot « Carême » provoque en moi un certain malaise. C'est une période de sacrifice. Car il faut en faire. Ça veut dire : souffrir, se priver. Mais se priver de quoi ? Nous ne pouvons pas nous priver de bonbons, car nous n'en avons pas. Autrement dit, il faut se priver de choses plaisantes, comme du dessert par exemple. Nous allons à la messe le matin. Pour ma part, je m'inflige des souffrances en me pinçant assez pour que ça fasse mal. Quelle stupidité ! Aujourd'hui, ça s'appelle du masochisme.

Le carême finit par finir et c'est la semaine sainte avec les cérémonies à l'église. Le jeudi saint, c'est le lavement des pieds, le long Évangile de la Passion, chanté par la chorale accompagnée de l'orgue. Ça fait grandiose. Le Vendredi saint, l'église est toute drapée de noir. C'est une façon de manifester le deuil en mémoire de la mort de Jésus. Cette journée-là, il y a aussi la visite des églises pour gagner des indulgences, surtout de midi à trois heures.

Finalement, le jour de Pâques arrive et les cloches, revenues de Rome, comme dit la légende, sonnent à toute volée. Pour moi, c'est comme fêter le printemps. Finis les sacrifices ! Finies les pénitences !

Le printemps : le printemps, c'est la fonte des neiges. La patinoire et la glissade s'en vont en eau. Nous cassons la glace dans la rue en face de la maison comme pour hâter la fin de l'hiver.

LA RUE COUSINS

Raconter ma vie, sans rien dire de la rue Cousins, serait en ignorer une partie importante. C'est là que je grandis et que je fais mes premières expériences de socialisation. Quand nous emménageons dans la maison que papa y a achetée, j'ai environ deux ou trois ans. Je me souviens que la rue est en terre et que les trottoirs sont faits de madriers.

C'est une rue pleine de vie. À cette époque, presque toutes les familles ont de nombreux enfants et la rue Cousins ne fait pas exception. Il y a les Bourassa, les Trahan, les L'Heureux, les Finlay, les Rancourt, les Desgagné, les Hemmings, les Duchesneau, le père Ferland, la famille de mon oncle Dieudonné, la nôtre, et quelques autres dont j'oublie les noms.

À ceux-là, s'ajoutent quelques enfants des rues voisines qui se joignent à nous pour jouer. Ça fait beaucoup d'enfants. Les Bourassa à eux seuls comptent douze garçons et deux filles. C'est une famille de casse-cou. Il y en a toujours un qui a un membre dans le plâtre.

Entre la maison des Trahan et celle des Bourassa, il y a un terrain vacant qui nous sert de terrain de jeux. L'hiver on y aménage une patinoire et l'été, ça devient un terrain de balle.

Les soirées d'été sont longues et chaudes. Les plus hardis parmi nous s'amuse à jouer des tours aux petits vieux des alentours.

Nos voisins : comme voisins, nous avons une dame Rancourt. Chaque année, elle organise des pèlerinages pour la fête de Sainte-Anne. Je me souviens qu'il y a beaucoup de monde chez elle à ces occasions-là. Son père demeure chez elle. Il passe des journées entières assis dans une balançoire, installée entre le trottoir et la maison. Il se balance tout en fumant sa pipe. Je suppose qu'elle s'éteint souvent, car le sol des alentours est couvert de bouts d'allumettes. Ça semble banal de mentionner ce fait, mais c'est une image qui me vient à l'esprit quand je pense à la rue Cousins.

Presque en face de notre maison, se trouve une maison neuve, la seule en briques dans les environs. Elle a deux logements. C'est là,

que d'un côté demeure la famille Hemmings. Le père est un immigré venu d'Angleterre. Il est marié à une Canadienne-française du nom de Lavoie. L'autre logement est occupé par sa sœur qui est mariée à un dénommé Bailey. La famille Hemmings-Lavoie adopte la culture française et la religion catholique. À l'autre bout de la rue, monsieur Hemmings a un frère qui est marié à une anglophone, et pour autant que je sache, les cousins ne peuvent pas communiquer entre eux à cause de la langue. C'est ce qui s'appelle *les deux solitudes*.

Menus travaux : comme nous formons une grosse famille, Marcel et moi, les deux plus vieux, avons la tâche d'accomplir de menus travaux. Entre autres, nous lavons la vaisselle, ainsi que le plancher, nous fendons le bois de chauffage et le rentrons. L'hiver, nous pelletons le trottoir. Dans ce temps-là, cette tâche revenait aux résidents.

Notre maison : notre famille habite une maison de bois, avec toit en pignon. Papa l'achète grâce à son père qui lui prête l'argent nécessaire. Chaque année, à la Toussaint (le 1^{er} novembre), comme c'est la coutume, papa se rend chez son père, pour payer les intérêts.

Au moment de l'achat, il y a deux logis. Au bout de quelques années, la famille ayant grossi, papa récupère le logis du locataire. Il en fait un seul logement afin de nous loger tous, confortablement. Je ne me souviens pas en quelle année, mais ce devait être avant 1937, qui est pour moi, une année référence parce que c'est l'année où papa achète un appareil radio.

LE COLLÈGE

En principe, le collège, c'est le moyen dont le clergé catholique se sert pour sortir les enfants de leur milieu pour les enfermer dans une espèce de clan privilégié. Une façon peut-être de les protéger d'une société présumée perverse. On aime nous répéter que nous sommes appelés à devenir l'élite. Les élèves, pour la plupart, se destinent soit au grand séminaire, pour devenir prêtre, ou aux professions

dites libérales comme le barreau, le notariat ou la médecine. Il y a deux sortes d'élèves : les pensionnaires et les semi-pensionnaires. Ceux-ci qui, comme c'est mon cas, couchent au collège, mais ont la chance de prendre leurs repas dans leur famille et les autres qui sont là 24 heures par jour.

Aujourd'hui, quand j'y pense, j'ai l'impression d'avoir manqué un grand bout de ma vie. Quant à ma vie au collège, elle n'est pas plus emballante qu'il ne faut. Je n'ai aucune aptitude pour les sports. Je suis nul. Le seul dans lequel j'excelle, c'est la natation. C'est un sport que je peux pratiquer seul, sans véritable compétition. D'abord, ça ne se passe pas au collège, car il n'y a pas de piscine. Je le pratique durant les vacances d'été.

Dire sport ou natation, c'est beaucoup dire, le vrai mot pour ce que nous faisons, c'est baignade. Là-dedans, j'excelle. J'ai appris à nager seul. Le plus grand plaisir que j'en tire c'est de jouer à la *tag*. Celui qui a la *tag*, poursuit un des baigneurs et doit lui toucher avec sa main pour lui passer la *tag*. Celui qui est poursuivi, plonge sous l'eau et se faufile entre les autres baigneurs pour éviter d'être touché.

Quant aux études, c'est plus ou moins bon. J'ai la tête ailleurs. Je devrais plutôt dire que je suis habité d'un malaise profond. Je ne suis pas bien sur cette route-là. Mais, je continue dans une espèce d'entêtement inexplicable et indéfinissable. Il y a quelque chose en moi qui m'empêche de lâcher. Quand j'entreprends quelque chose, il faut toujours que j'aille jusqu'au bout, envers et contre tous. Ça, ça s'appelle *marcher avec sa tête*. C'est-à-dire, ignorer la petite voix intérieure qui aurait peut-être pu m'indiquer, si j'avais su l'écouter, que je me trompais de chemin.

Le feu du collège : le 19 octobre 1939, nous les pensionnaires, sommes réveillés en pleine nuit par un feu qui fait rage dans une remise qui est adjacente au chemin de fer, juste au sud du collège. Le vent qui souffle très fort, vient justement de ce côté-là et pousse les flammes dans notre direction. Je m'approche et je touche à la vitre. Elle est très chaude. Les autorités nous font évacuer. Quelques

minutes plus tard, le feu s'y propage. C'en est fait pour le collège. Nous bénéficions de quelques semaines de congé et reprenons les classes dans des locaux de fortune. Deux ans plus tard, nous emménageons dans une bâtisse toute neuve.

MES IDOLES

Je ne me souviens pas avoir eu, parmi les personnes qui m'entouraient, une seule, qui dans mon esprit, se présente à moi comme un modèle à suivre. Mes modèles à moi vivent dans les bandes dessinées. Ils se nomment : Tarzan, Jacques le matamore, Le Fantôme, etc. Pour le moment, j'oublie le nom des autres. Mon favori, c'est Tarzan. Pourquoi ? Parce qu'il est fort, et n'a peur de personne ni de rien. Que j'aurais donc voulu être comme lui. Parce que moi, je suis peureux. Pas lâche, peureux, juste peureux. Chez moi, la peur, c'est viscéral. Certaines personnes, par leur comportement agressif, ont le pouvoir de déclencher en moi quelque chose de terriblement menaçant qui me prend aux tripes et sur lequel je n'ai aucun contrôle.

Et pourtant, comme je ne veux pas avoir l'air peureux, je fais le brave. Je refuse de me sauver. Il faut dire que ma peur me fait éviter les situations dangereuses et les personnes que je considère comme menaçantes.

Je me suis quand même sauvé une fois. Dans notre rue, il arrive une chicane entre deux groupes de jeunes. Or une fois, au moment où je reviens de l'école, je me retrouve soudainement entouré de la *gang* adverse. Je n'ai pas vraiment peur. Mais je ne peux rien contre plusieurs. Cette fois-là, je prends mes jambes à mon cou et me sauve.

Le festival d'été : l'été il y a un festival qui se tient à la place du marché. Il faut avoir un certain âge pour obtenir la permission d'y aller. J'imagine que ce devait être 15 ans. Je me souviens que pour nous autres c'est une occasion de voir du monde. Il y a naturellement les filles qui font comme nous autres, c'est-à-dire qu'elles se promènent en faisant le tour des kiosques. Nous ne leur

parlons pas. Nous sommes trop jeunes ou trop niaiseux peut-être. La vérité, je pense, c'est que nous sommes conditionnés à ne pas fraterniser avec le sexe opposé. On ne sait jamais, on aurait peut-être fait des péchés. Quand j'y pense aujourd'hui, je sens une colère qui monte en moi.

Se faire avoir : à part nous promener, nous avons accès à des jeux de hasard, entre autres, des jeux de roulettes. C'est cinq sous la palette et « tout le monde gagne », dit le monsieur. Je ne sais pas comment ça se fait, mais j'ai justement cinq sous dans ma poche. Toujours est-il, que je m'achète une palette. J'ai bien hâte de voir ce que je vais gagner. La roulette tourne et s'arrête. Le monsieur donne des cadeaux à certaines personnes. Bientôt, tous sont partis. Il ne reste que moi. « Qu'est-ce que tu attends ? » me dit le monsieur. « Vous avez dit que tout le monde gagne » que je lui réponds. « J'attends mon cadeau. » À ce moment-là, j'ai réalisé que je m'étais fait avoir. Ce ne sera pas la dernière fois comme je l'apprendrai plus tard.

Prendre des risques : c'est le propre de l'adolescence de prendre des risques sans en mesurer l'importance. Ça presse de risquer, car je ne suis pas encore adulte, je n'ai que 19 ans. C'est une façon de parler, bien sûr. Ça explique ma bêtise. Là où nous nous baignons, la rivière est très large, mais le courant est relativement faible. De l'autre côté, j'ai une cousine qui a un chalet. Je décide de traverser à la nage. J'amène avec moi mes deux frères de 4 et 5 ans plus jeunes. Il n'y a personne en chaloupe qui nous accompagne. « Pas nécessaire que je me dis. » Nous savons tous les trois nager. Et nous voilà en route, si cette expression convient pour la rivière. Rendu à mi-chemin, je réalise que l'autre côté est encore loin. Je regarde en arrière, c'est aussi loin de retourner. Je me sens responsable de mes deux jeunes frères. C'est seulement à ce moment que je comprends l'énormité du risque. Nous n'avons pas d'autre choix que de continuer. Heureusement, nous arrivons à bon port tout

heureux de notre exploit. Je ne le referais pas. Je pense que nous étions accompagnés par nos anges gardiens.

Entre deux âges : arrive cette période de la vie où l'on n'est ni adolescent ni adulte. Trop vieux pour l'un et trop jeune pour l'autre. C'est aussi le moment des choix. Période difficile, s'il en est une. Quand je regarde cette partie de ma vie, je constate que j'ai posé des gestes qui n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre. Ce sont des actions qui ne s'expliquent pas si je suis adulte et pas davantage si je suis dans l'adolescence.

C'est une époque où tout est péché. L'Église contrôle tout. On nous tient par la peur. Ceux qui n'ont pas peur sont sujets à un genre de réprobation publique. C'est difficile à comprendre en ce début du deuxième millénaire. Pourtant, c'est encore la même chose que nous vivons depuis les événements du 11 septembre 2001. Sous la présidence du président Bush, on nous tient par la peur du terrorisme, la peur du virus *H1N1*. On nous inventera encore d'autres dangers. Soyons-en sûrs. C'est une formule qui a fait ses preuves.

Quant à mes peurs, elles sont déjà toutes installées. Les loisirs des jeunes de cette époque sont tabous pour moi. Je suis une personne très correcte : pas de boisson alcoolique, pas de cigarette, pas de danse, je n'ai pas de copine. Dans mon intérieur, je ne me sens pas bien. Nous sommes en période de guerre. Je m' enrôle dans les forces armées pour échapper à toutes ces contraintes. Mais elles me suivent. Elles s'attachent à moi, comme la misère sur le dos des pauvres.

En m' enrôlant, je rêve de changer de lunettes. Je change de monture, mais les verres sont encore teintés de la même couleur. Ça m'empêche de voir ces contraintes que j'espère fuir. Je me sens libéré, mais je ne le suis pas. Les libertés que les jeunes militaires se permettent ne sont pas pour moi. À ma libération des forces armées, je me retrouve face aux mêmes démons que je pensais avoir abandonnés le long de mon chemin.

Je suis habité par un malaise, qui ne se dit pas. Mais, dans mon âme et conscience, je ne me sens pas le droit de dévier de ce que je pense être ma route. L'adolescent en moi, est prisonnier de cette vocation, qu'on dit être un appel de Dieu, et l'adulte en moi, n'est pas assez fort pour reconnaître que c'est peut-être un canular.

CHAPITRE VI

L'AMITIÉ

RÉFLEXIONS

C'est quoi l'amitié ? Le dictionnaire la définit comme étant « un attachement mutuel entre deux personnes ». Je crois que ça change avec l'âge. C'est quoi avoir un ami à six ans, à cinquante ans, ou à quatre-vingts ans ? Est-ce que c'est la même chose pour un homme ou pour une femme ? Je me pose la question. Je pense que les femmes se font plus facilement des amies. Il ne m'appartient pas de parler pour elles. Quant à moi, je ne sais vraiment pas quoi y répondre. Je me contenterai de philosopher sur ce sujet. L'amitié, ça couvre une multitude de situations. Il y a des amitiés qui sont basées sur des affinités de caractères, le voisinage, les compagnons de travail, les hasards de la vie, certaines circonstances et une multitude de facteurs difficiles à identifier.

Est-ce qu'il y a possibilité d'amitié entre les enfants d'une même famille ? Je pense que oui. Il arrive qu'il y ait une disparité de caractère tellement grande, qu'elle amène nécessairement une certaine inimitié. Son contraire, l'amitié, est également vrai lorsqu'il y a de grandes affinités entre deux des enfants. Personnellement, je me suis découvert une grande communion de pensées avec une de mes sœurs que j'ai peu connue puisqu'elle avait neuf ans au moment de mon départ de la maison. Il y a aussi un frère plus jeune de huit ans, que j'ai pris sous mon aile. Nous partagions le même lit. Je le sécurisais quand il avait peur et plus tard, j'essayais de le protéger quand maman le punissait, trop souvent à mon goût et pour des raisons que je jugeais non valables.

Je ne me souviens pas avoir eu d'ami jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. À la petite école, je suis un solitaire. Il y a toutefois, quelques noms qui me viennent à l'esprit, mais ce sont des élèves

qui demeurent le long de mon chemin. Il y en a pourtant un, qui est à l'origine d'un évènement que je ne peux oublier. Si, dans ce temps-là, on m'avait demandé : « Est-ce que c'est ton ami ? » J'aurais répondu « Sûrement. »

Une anecdote en passant. Au retour de l'école, cet ami et moi, marchons ensemble jusque chez lui. Ça me rallonge un peu, mais pour un petit gars, un détour, ça peut ressembler à un raccourci. Une fois rendu là, je continue mon chemin en passant par le fond de sa cour et celle du voisin jusqu'à la rue suivante.

Voici qu'un jour, il me suggère d'aller avec lui derrière la remise pour faire pipi. Aucune objection de ma part. Quoi de plus naturel pour des petits garçons que de faire pipi dehors. Aussitôt fini, l'ami me propose de nous amuser avec notre pénis. Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé. Tout ce dont je me rappelle, c'est que j'ai déguerpi en vitesse. Mes parents m'avaient prévenu contre ce genre de jeu en me menaçant de me couper le pénis. C'est donc dire que j'ai une peur féroce de cette proposition et de ces suites possibles. Dans ma candeur d'enfant, je pensais que c'était ce qui était arrivé à ma petite sœur.

L'abandon : une autre amitié dont je me souviens se présente quand je fréquente le collège. Là, j'ai deux amis, je devrais plutôt dire que j'ai un ami, qui lui a un ami. Ça fait comme deux, mais il n'y en a qu'un seul que je considère vraiment comme tel. J'ai l'habitude de les rencontrer chaque jour, après le dîner, chez celui que je considère comme le plus ami des deux. Ensemble, nous nous rendons au collège à bicyclette, jusqu'à ce jour où ils me font faux bond. Ça me prend trois jours pour comprendre. Dire que j'ai eu mal, c'est peu dire. Aujourd'hui, quand par hasard j'y pense, c'est encore douloureux. Cela a été comme une peine d'amour. Je me suis senti trahi, rejeté, abandonné. Longtemps, je me suis demandé si je les avais offensés de quelque manière que ce soit. Je me le demande encore. Celui que je considérais comme mon meilleur ami est

maintenant décédé. Je n'ai jamais osé clarifier cet événement avec lui, peut-être par peur de réveiller ma douleur.

Autres amis : j'ai aussi eu deux autres amis, durant mes années de collège. Je pense que c'est plutôt eux qui sont amis avec moi. Ils aiment venir chez moi. Il faut dire que j'ai une sœur qui est très jolie. Ils aiment bien jaser avec elle. Il reste que, ce sont quand même de bons amis. Aujourd'hui, ils sont tous deux prêtres. La vie nous a séparés, sans souffrance, juste comme ça, sans faire de bruit.

La différence d'âge ne semble pas être un facteur très important. Alors que j'en ai quatre-vingts, j'ai un ami de quarante ans et un de cinquante ans. Je peux compter sur eux, quand j'ai besoin. Ce sont les circonstances de la vie qui nous unissent.

Pour le plus jeune des deux, la vie a voulu que je le connaisse suite à une relation amoureuse de ma plus jeune fille avec lui, relation, qui n'a pas duré. Le hasard a voulu, cependant, qu'il ait, quant au jour et au mois, la même date de naissance que moi. De plus nous avons des traits de caractère qui se ressemblent.

Quant à l'autre de cinquante ans, je me suis fait ami avec lui, alors que nous avons milité ensemble dans la fondation d'une coopérative de consommation.

CHAPITRE VII

DÉPART DE LA MAISON

PARTIR

Je me souviens de la date comme si c'était hier. Pour des raisons que j'ai expliquées précédemment, je dois reprendre mon année de rhétorique au collège. J'en suis bien malheureux. Heureusement, mon anniversaire de naissance est en septembre. J'allais avoir 19 ans. C'est l'âge auquel les garçons reçoivent leur lettre d'appel pour l'armée.

C'est pour moi une occasion rêvée pour échapper à mon destin. D'autant plus que je rêve de devenir pilote d'avion. Je me souviens d'avoir demandé à ma mère, pas à mon père, à savoir ce qu'elle dirait si je m'enrôlais. Elle me répond que je suis assez vieux pour décider par moi-même. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si elle avait répondu négativement. Je soupçonne que je serais demeuré dans ma prison. Mon père n'a pas dit un seul mot. Je n'ai jamais osé lui demander s'il était d'accord. J'avais peut-être peur de savoir ce qu'il en pensait.

Le lendemain matin, le 19 septembre 1943, je me rends à Montréal, au coin de la rue Bishop et Sainte-Catherine, pour m'enrôler dans l'aviation militaire canadienne. Le 24, je me rapporte au camp de Lachine pour commencer une nouvelle vie.

C'est une expérience que j'ai trouvée très exaltante. Pour moi, partir de la maison, c'est le départ vers la liberté et l'aventure. Il n'y a aucun patriotisme là-dedans. C'est aussi une fuite. J'aime cette nouvelle vie, pleine d'imprévus. Par contre, ce n'est pas long que j'apprends que je ne suis qu'un numéro. Le mien, c'est *R277 021*. Chaque fois que j'ai à me nommer, il me faut donner mon numéro matricule suivi de mon nom. Tout se fait en anglais, toujours sur un ton de commandement qui ne souffre pas de réplique.

Durant la première semaine, ce sont toutes les formalités qui entourent l'entrée dans les forces armées. Ça comprend : la *haircut parade*, la *clothing parade*, la *needle parade* et de nombreuses autres activités. Nous sommes toujours en parade, en rang de trois. « Gauche, droite, right, left. » « Swing those arms. » J'entends encore la voix du sergent qui semble content de se faire entendre. Quel pouvoir il a ! Oui, il a du pouvoir et il en est conscient.

Tant que nous n'avons pas notre uniforme, nous sommes continuellement l'objet des quolibets de la part de ceux qui ont eu le leur les jours précédents : « Get some time in », « I got more time in the shithouse than you have in the service », « Watch the square needle in the left nut » et j'en passe.

Et voilà qu'après quelques jours c'est à notre tour d'avoir l'uniforme. La première chose à faire, c'est de prendre un rasoir pour tondre le genre de duvet qui est la caractéristique d'un tissu neuf. Il ne faut pas avoir l'air trop nouveau si on veut répéter aux nouvelles recrues les quolibets qui nous ont accueillis à notre arrivée. C'est effectivement ce que nous faisons. Et quel cœur nous y mettons !

Le salut militaire : ce qui m'horripile le plus dans la discipline militaire, c'est le salut aux officiers. Je me sens humilié d'avoir à saluer une personne du seul fait que c'est un officier. Je pense que c'est une façon pour les autorités militaires de faire sentir aux subalternes qu'ils sont inférieurs et que les officiers leur sont supérieurs en tous points. Ce qui implique qu'ils doivent être obéis, quelles que soient la justesse et la pertinence des ordres donnés.

L'obéissance : obéissance, conditionnement ou lavage de cerveau, je crois que ce sont les trois à la fois. Dans le comportement militaire, tout y concourt : le salut aux officiers, la *drill*¹, l'obéissance aveugle sans questionnement. Ça aussi, c'est une partie de la vie militaire que je n'ai pas aimée. Aussi paradoxal que cela puisse

1 *Drill* : cet exercice consiste à répéter certains commandements d'une façon répétitive de sorte que ça devient un automatisme qui s'enclenche aussitôt qu'un ordre est donné.

paraître, même si je suis une personne qui peut sembler soumise, au fond de moi-même, je suis un rebelle. La soumission n'est qu'un mécanisme de survie. Souvent, je m'en veux d'avoir obéi aveuglément et spontanément à des ordres ou à des exigences arbitraires et stupides.

Mon premier pépin : c'est à la *haircut parade* que je vis mon premier pépin. Tous y passent. On n'y choisit pas sa coupe. Il n'y en a qu'une seule, très court. Il y a des types qui arrivent avec les cheveux longs à la mode des zout-suit² et qui sont sortis en pleurant de chez le barbier. Ce n'est pas mon cas. Mais le barbier trouve le moyen de m'avoir quand même. « Tu as beaucoup de pellicules » qu'il me dit, « Il va falloir que je fasse un rapport, à moins que je te donne un traitement anti-pellicules. » Et va pour le traitement anti-pellicules. Je sors de là avec quelques dollars en moins, une coupe de cheveux et un lavage de tête. Fallait-il que je sois niaiseux pour ne pas avoir rouspété.

Mon deuxième pépin : c'est à la *clothing parade* que j'ai mon deuxième pépin. Là où nous nous présentons pour recevoir notre uniforme et toutes les autres pièces de l'accoutrement militaire. Il y a une liste de chaque pièce de matériel que nous devons recevoir, mais cette liste est affichée au dos d'une porte, mais comme on la maintient ouverte cette liste ne nous est pas visible. Quelle astuce ! Quelques jours plus tard, il y a une inspection de tout ce que nous avons reçu comme matériel. Le sergent n'a rien remarqué d'anormal dans mon équipement. Ce n'est que quelques mois plus tard sur une autre base que l'on s'aperçoit, lors d'une inspection de routine, qu'il me manque une paire de pardessus. Ce qui se passe, c'est que les personnes assignées à la distribution de l'accoutrement des recrues, revendent ce matériel en ville et la recrue en est quitte pour devoir acheter ce qui lui manque.

2 Les « zout-suit » sont des jeunes qui portent des habits trop grands ornés de chaînes et qui ont les cheveux très longs.

Premier congé : durant les trois premières semaines, nous sommes confinés au camp. Ensuite, nous avons droit à notre premier congé. J'en profite pour aller chez moi. Je suis tout fier d'y arriver en uniforme. Je pense que ma mère s'est sentie soulagée de me voir heureux dans ma nouvelle vie. On m'a dit qu'elle avait beaucoup pleuré après mon départ. Le hasard a fait que durant cette fin de semaine une petite fille nous est née. C'est le dernier enfant de la famille. Elle arrive 9 ans après René qui jusque-là détenait le rôle de dernier-né. Elle est baptisée du nom de Christiane.

Ma première affectation : à mon retour au camp, je suis transféré à Toronto à l'école d'anglais. Ce camp est situé sur les terrains de l'exposition nationale de Toronto. Il est immense. Huit mille militaires y sont cantonnés. Moi, mon *bunk*³, est situé dans le *bullpen* (enclos des bovins) dont le nom venait de l'utilisation que l'on en faisait durant les expositions agricoles pendant les années d'avant-guerre. Il y a trois mille hommes qui couchent là. Il y a un grand nombre de toilettes, sans aucune porte, seulement une cloison pour les séparer. Aucune place pour la gêne.

Pas facile d'apprendre l'anglais même si nous sommes à Toronto, car nous formons un groupe de 900 Canadiens-français, de sorte que nous parlons toujours le français entre nous, en dehors des heures de classe.

Ma deuxième affectation : ma deuxième affectation est à Victoriaville. Je ne sais pas encore l'anglais et me voilà dans une ville francophone dans un cours ayant le plus haut taux de francophones, quelque chose comme 27 sur un total de 33. Là, je commence à faire un certain progrès, car les cours se donnent exclusivement en anglais. Le cours fini, je suis sélectionné pour devenir pilote. Mais, il y a trop de pilotes en Europe, de sorte qu'il n'y pas de presse pour entraîner d'autres. En attente d'un cours, on nous transfère, en *useful duties* (tâches utiles) à la base de Summerside, sur l'Île-du-

3 *Bunk* c'est ainsi que l'on appelle les lits à deux étages où l'on couche.

Prince-Édouard. Nous y passons un été complet à faire différents travaux. Quel été merveilleux, chaud, et ensoleillé !

Juste derrière la base, il y a une plage magnifique dont nous profitons à plein. Mais, toute bonne chose a une fin. Au début de septembre, je suis affecté sur une petite base à Oshawa pour un cours de pilotage. J'ai échoué à ce cours et on me sélectionne pour un cours de mitrailleur qui se donne à Mont-Joli. Même si je suis désappointé, je fais quand même partie du personnel navigant. Il y a un certain prestige à ce rôle-là. C'est un moindre mal. Je réussis très bien ce cours-là et j'ai la chance d'avoir ma commission d'officier. Ça aussi, ça donne du prestige.

MA VIE COMME MILITAIRE DURANT LA GUERRE

Hospitalisation : pendant que je suis à Mont-Joli, je dois être hospitalisé pour un problème de santé que les médecins appellent *carbuncle*, mot que le dictionnaire définit comme étant une douloureuse inflammation locale de la peau et des tissus sous-jacents. Et douloureux c'était, je vous en passe un papier. Je m'étais réveillé une nuit avec une douleur insupportable à la lèvre supérieure, juste en dessous du nez. J'avais hâte au matin pour aller à la clinique médicale.

En me levant, je me regarde dans le miroir pour voir ce qui me cause cette douleur. Ce n'est pas beau à voir. J'ai la lèvre supérieure enflée jusqu'à la hauteur du nez. Il faut que j'attende l'heure de la clinique médicale à huit heures. Je me rends quand même avant l'heure, vers sept heures, si je me souviens bien. Aussitôt que le médecin me voit, il m'hospitalise. Je suis peut-être plus malade que je pense, car les autorités médicales font venir de la pénicilline par avion. Apparemment, je suis trop malade pour être transporté à Montréal. De plus, ils envoient à mes parents, un télégramme tout en anglais. Ma maladie est peut-être trop grave pour être décrite en français. Quel beau pays nous avons !

Il y a une garde-malade à mon chevet 24 heures par jour. Je fais 105 °F de fièvre. Malgré tout, je ne me sens pas malade du tout. Je n'ai pas le droit de me lever. Je triche quand même un peu, car, quand je suis couché, je suis incapable d'uriner. Je me lève donc du côté du lit opposé à celui où se tient l'infirmière et je fais ce que j'ai à faire. Quant à la garde, elle me regarde sans dire un mot. Elle doit comprendre pourquoi je dois me lever.

Toujours est-il, qu'un bon dimanche matin, j'aperçois mon père et ma sœur Réjane qui entrent dans la chambre. Dire que je suis surpris, c'est peu dire, car, comme j'ai expliqué plus haut je ne me sens pas malade du tout et je ne sais pas qu'on avait averti mes parents. En les voyant entrer, je leur demande qu'est-ce qui se passe. C'est alors que j'apprends que je suis supposé être très malade. Si je me souviens bien, j'ai été hospitalisé une dizaine de jours. Étant donné que j'avais manqué deux semaines de cours, j'ai été muté au cours suivant qui s'est avéré être le dernier.

Ma guerre à moi, c'est une guerre de salon. Je passe dix-huit mois à prendre divers cours de sorte que, quand arrive le temps pour moi d'aller outre-mer, il n'y a plus besoin de personnel navigant en Europe. La guerre approche de son échéance, tout ce dont on a besoin, ce sont des fantassins et moi je fais partie de l'aviation. On nous assigne à une réserve spéciale pour éventuellement aller combattre contre le Japon, si jamais le besoin se fait sentir. Finalement, c'est la bombe atomique qui met fin à cette guerre.

L'APRÈS-GUERRE

La fin de la guerre me ramène aux angoisses de ma vocation à la prêtrise. Qu'est-ce que je fais maintenant ? Je rêvais d'être libéré complètement. C'était mal me connaître. Quand j'ai quelque chose dans la tête, j'ai tendance à aller jusqu'au bout. Est-ce un défaut ? Est-ce une qualité ? Je pense que c'est une qualité, mais cette fois-là, elle me joue un bien vilain tour. « L'appel de la vocation » est toujours

là, dans ma tête. Impossible de m'en défaire. Mon escapade comme militaire ne m'a pas libéré. Je suis encore prisonnier. Je ne suis pas vraiment libre. Quel dilemme ! Quelle détresse ! Quel déchirement ! Dans mon for intérieur, je sais qu'il faut que j'obéisse à cette obsession qui m'habite. Je n'ai personne à qui en parler. Impossible de m'en défaire. Je sais aujourd'hui que si j'avais osé en parler à ma mère, elle m'aurait sûrement dit de ne pas y aller, si ça ne me tentait pas. Mais je ne pense pas que ça m'aurait aidé. Je serais demeuré avec un doute. Est-ce qu'on peut refuser une vocation parce que ça ne nous tente pas ?

Dans la conception que je me fais de la religion dans ce temps-là, ça me dit qu'il me faut aller de l'avant, quel qu'en soit le coût. C'est ça que j'appelle être prisonnier, prisonnier de son esprit. Je ne peux imaginer rien de pire. J'ai donc entrepris les démarches pour entrer chez les Oblats sans en parler à personne. C'est ma mère qui m'en a parlé. Elle avait remarqué que je recevais des lettres avec l'entête des Oblats. Je lui ai avoué, presque honteux, que, oui, je faisais des démarches pour entrer chez les Oblats. Je me sentais comme un condamné à mort qui se dirige vers l'échafaud, sans révolte, car il sait fort bien que personne ne peut le sauver.

Durant cette période où j'étais militaire, je n'étais qu'un évadé en sursis. On m'avait repris. J'ai porté la soutane. Je sens de la honte en écrivant cela. C'est au point que j'ai détruit toutes les photos de cette période de ma vie. Oui, c'est vraiment le sentiment que je ressens en ce moment présent. Vous qui me lisez, vous ne pouvez pas imaginer cela, j'en suis sûr, à moins que vous ayez déjà été conduit en prison, et encore, la prison, on peut espérer en sortir un jour, moi, je pensais que j'entrairais là pour toujours. Je me sentais condamné à perpétuité.

Heureusement pour moi, je n'y suis resté que neuf mois. Or, il arriva qu'une bonne journée, je n'en pouvais plus. J'avais peur de me réveiller la nuit et d'aller me jeter du haut du quatrième étage dans le puits de l'escalier. C'est peut-être une façon qu'a la vie de nous montrer qu'elle peut être plus forte que la religion, plus forte que

nos peurs. Je suis allé voir celui qui s'appelait « père-maître », pour lui faire part de ma détresse.

En entrant dans son bureau, j'éclate en sanglots. Il a bien vu que ce n'était pas ma place. Il n'a fait aucun effort pour me retenir. Je ne me souviens pas d'avoir téléphoné chez moi, pour les informer de ce qui se passait. J'ai dû le faire. Je me souviens d'être revenu chez moi à pied depuis Richelieu jusqu'à Saint-Jean. Si je me souviens bien, ça ne m'avait pas fatigué, je me sentais tellement léger, j'avais l'impression de flotter.

RETOUR À LA VIE MILITAIRE

Que faire une fois libéré de cette vocation qui m'avait tant traumatisé. Je n'y avais vraiment jamais pensé. J'aurais pu aller à l'université. Il existait un plan gouvernemental pour les vétérans qui voulaient retourner aux études, mais chez nous qui étions de milieu modeste, pas vraiment pauvre, mais pas riche, l'idée d'aller à l'université n'était pas quelque chose qui faisait partie de notre culture. À vrai dire, c'était pour les autres. D'autant plus que je n'avais aucune idée, quelles études entreprendre. La pensée qui m'habitait c'était le retour à la vie militaire. Et c'est ce que je fais. Je choisis de devenir mécanicien de moteurs d'avion.

En rétrospective, je réalise que j'avais toujours été fasciné par les avions. Plus jeune, j'avais entre autres fantasmes celui de construire des modèles d'avions miniatures. À défaut de pain on mange de la galette.

Mais c'est quand même un métier que j'ai bien aimé. Les réserves que j'ai sont à un autre niveau, je dirais qu'elles sont d'ordre existentiel. C'est à partir de ce métier-là que j'ai fini ma carrière comme spécialiste en gestion de la qualité. Là-dedans non plus je n'ai pas excellé comme j'aurais aimé pour les mêmes raisons d'ordre existentielles, auxquelles j'ai fait allusion précédemment.

CHAPITRE VIII

ROMANCE, AMOUR ET MARIAGE

Rencontre : je viens de retourner dans l'aviation militaire. Je suis affecté au camp Borden et je n'ai pas de blonde. À l'occasion d'une visite chez mes parents, je parle avec ma sœur Réjane et lui fais part qu'à l'occasion je rencontre une jeune fille que je trouve très belle. Je la décris si bien que ma sœur la reconnaît. Elle me dit qu'elles se sont connues à l'école et qu'elle va trouver le moyen de me la présenter. J'acquiesce sans y mettre plus d'espoir qu'il ne faut et je retourne au camp.

Quelques semaines plus tard à l'occasion de Noël, ma sœur me demande si je suis toujours d'accord pour rencontrer cette belle jeune fille. Toujours est-il qu'elle s'arrange pour l'inviter au réveillon de Noël. M. et Mme Desforges, ses parents, soucieux de préserver la vertu de leur fille exigent qu'elle soit accompagnée de sa sœur Pauline. Ce qui fut fait. C'est le début d'une fréquentation à distance qui dure deux ans et demi et qui mène au mariage.

Les fréquentations : les fréquentations de ce temps-là sont bien différentes de celles d'aujourd'hui. Il n'est pas question de se voir tous les jours, d'autant plus que la base militaire à laquelle je suis affecté est située à quelques 400 cents milles de Saint-Jean. Heureusement, l'année suivante, je suis muté à Dorval et les visites se font sur une base hebdomadaire. Malgré cela, les visites sont ce que j'appelle rationnées, autrement dit, ça implique beaucoup de retenue.

À cette époque, les parents exercent une surveillance de tous les instants. La grande peur, c'est que la fille devienne enceinte. C'est pour une famille, la honte totale. L'histoire des jeunes filles qui se retrouvent dans cette situation est on ne peut plus tragique. On n'en finirait plus de raconter tous les sévices autant physiques que psychologiques auxquels elles étaient soumises.

Et l'enfant n'y échappe pas. Il est souvent malmené. C'est l'enfant du péché. C'est un bâtard. Quand on le peut, on cache la fille. Si elle demeure chez elle, on ne la laisse pas sortir de peur que les voisins s'en aperçoivent. Le plus souvent, on l'envoie dans une maison spécialisée ou chez une parente éloignée pour y vivre sa grossesse et pour accoucher. Cette façon de traiter ces jeunes filles et leur enfant est une page des plus honteuses de notre histoire. La plupart du temps on force les jeunes mères à donner leur enfant. Quelle horreur ! Quelle hypocrisie d'une société dite chrétienne ! Et, les gens se permettent de dire « dans le bon vieux temps ».

La demande en mariage : la coutume, dans ce temps-là, veut que le prétendant fasse une demande formelle au père de sa dulcinée pour lui demander la main de sa fille. Ce que je fais avec une certaine gêne, il va sans dire. Bien sûr, ce n'est qu'une formalité, mais je trouve cela très embarrassant. Mais ce qui devait être fait est fait. Et nous voilà fiancés. Il va sans dire que cette nouvelle situation ne change rien à notre intimité. Ce qui est défendu avant est toujours défendu. La nouvelle réalité c'est qu'il y a un engagement entre nous deux.

Le coffre de cèdre : dans ce temps-là, il y a une coutume selon laquelle le futur époux donne un coffre de cèdre, comme cadeau de fiançailles, à celle qui deviendra son épouse. C'est pour y mettre son trousseau. Je fais des arrangements pour que le coffre soit livré chez elle. Ça devait être une surprise. Je suis tellement content de mon cadeau que dès que je la rencontre, je lui demande qu'est-ce qu'elle pense de son coffre de cèdre. Or, le coffre ne lui a pas encore été livré. Et voilà pour la surprise.

Le mariage : ma fiancée fixe le jour du mariage au 2 juillet 1949. Lucille porte une robe bleue. Un beau bleu comme j'aime. Moi, je suis en uniforme militaire. Je me trouve beau là-dedans. La veille, la maison chez les Desforges est pleine de monde. La parenté des *États* est arrivée. Durant la soirée, Lucille et moi décidons d'aller prendre une marche, histoire d'être un peu seuls, d'autant plus qu'il fait très chaud avec tout ce monde dans la maison. Or, nous avons appris

récemment que monsieur Desforbes avait demandé à Pauline, la sœur de Lucille, de nous suivre. Je me demande bien pourquoi.

Nous allons à l'hôtel Chartier, à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson pour notre voyage de noces. C'est ma sœur qui me l'avait recommandé. Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux. Mais c'est convenable.

La vie commence : nous vivons encore les inconvénients de l'après-guerre : rareté de logement et d'articles ménagers. Je profite de mes jours de congé pour magasiner. Quant au logement, je n'en trouve pas. Finalement, quelqu'un me recommande, dans la ville de Dorval, une maison qui est habitée par un couple accommodant. Je fais les démarches nécessaires. Et ça fonctionne. Nous serons en pension. Nous habiterons le haut excepté pour la chambre des propriétaires. Cette situation serait impensable aujourd'hui.

Les propriétaires s'appellent Hectorine et Rodolphe. Lucille les baptise *Torinne* et *Dodolphe*. Ils ont une jeune fille, qui trouve le moyen de monter dans certains moments où nous nous caressons. Lucille ne se sent pas bien dans cet endroit. Nous y demeurons un an.

La guerre de Corée : par la suite, la guerre de Corée est venue tout changer. Notre escadrille a été envoyée sur la côte du Pacifique pour participer au transport de troupe et d'armement. Cet évènement a tout changé dans notre nouvelle vie. J'en ferai la description plus loin dans mon histoire.

Notre couple : la vie pour nous n'est pas facile. Nous venons de planètes différentes. Lucille, une famille de deux filles, élevées avec instructions *de ne pas faire de bruit parce que le père est malade*. De mon côté, dix enfants : soit six garçons et quatre filles. Beaucoup d'activité, beaucoup de bruit. Pour être entendu, il faut parler fort, parfois crier. Les garçons se chicanent, les filles se plaignent. À l'occasion, le père rugit. Quel contraste ! Pas facile. Nous transportons avec nous nos habitudes et nos préjugés. Mars et Vénus ne s'entendent pas malgré la bonne volonté de chacun. Mésentente, à savoir comment élever les enfants. Lucille est plus

« paternelle » que moi qui suis plus maternel qu'elle. Comment concilier tout cela ?

Lucille supporte difficilement les éloignements qu'impose la vie militaire. Ça m'empêche d'être bien quand c'est le temps de partir au loin. Je me sens coupable. Pourtant, au fond de moi-même ces déplacements font partie de l'aventure dont je rêvais au moment de m'enrôler. Au moment d'un départ, je suis déchiré entre le goût de partir et le désarroi de Lucille. Toujours est-il que je me décide à laisser cette carrière pour retourner à la vie civile.

La cassure : au-delà de cinquante ans avant de réaliser que c'est une vie impossible. La fin de l'année 2000 est vraiment, pour Lucille et moi, le changement majeur dans notre vie commune. C'est la brisure. Pour sûr, il y a un évènement déclencheur. Moi, je sais que ce qui s'est passé a ses racines dans mon enfance. Je ne suis pas prêt à le décrire. Il est enfermé dans le plus profond de mon être et il continue à me hanter. Il est là comme un fantôme qui se montre à moi à chacun de mes gestes. Je suis habitué à sa présence. Je n'en ai pas peur, mais il me contrôle totalement. J'en ai honte, comme si j'avais commis un crime. C'est pour cela que je ne me sens pas capable de le dévoiler dans cette histoire de ma vie.

Je pense que Lucille aussi a un fantôme dans sa vie. C'est qui son fantôme, je l'ignore. Peut-être que nos deux fantômes ont fait cause commune contre nous.

Pourtant, j'aurais tant voulu que ça fonctionne. Dès le début de notre mariage, ce qui devait se révéler comme un écueil majeur s'est présenté entre nous deux. Malheureusement, je n'ai pas su le voir, et durant toutes ces années que nous avons vécues ensemble, je n'ai cessé de croire qu'un jour, mon fantôme disparaîtrait. J'aurais dû savoir qu'un fantôme, c'est une entité qui a la vie dure parce qu'il est dans sa nature de s'esquiver au moment où on croit le tenir.

Je continue de m'inquiéter pour elle et j'ose croire que c'est la même chose de son côté. Je pense que nous nous aimons. Par contre, nous savons que reprendre la vie commune est hors de question.

CHAPITRE IX

VIE DE FAMILLE

Point de vue : je ne peux pas dire que je partage avec une grande conviction le concept de la *famille, cellule inébranlable et essentielle à la société humaine*. Oui, c'est entendu, la famille sert de nid dans lequel les sociétés se forment. Mais, je constate que la plupart des personnes que je rencontre ont été blessées psychologiquement par des parents qui veulent les élever selon leur vision à eux. Mon opinion est qu'ils préparent leurs enfants à se comporter de façon à être acceptés dans le milieu où ils sont appelés à vivre. Cela aux dépens de ce qu'ils sont réellement. Il s'ensuit que la plupart doivent refouler ce qu'ils sont vraiment pour se conformer à cette attitude.

Autrement dit, force m'est de constater, que l'atmosphère familiale sert d'éteignoir à certains enfants qui, pour toutes sortes de raisons, ont, soit l'obéissance trop facile, soit un besoin trop grand de se faire aimer, soit terrorisés par des parents trop sévères, enfin pour toutes autres raisons propres à ceux qui les vivent. J'en veux comme preuve, les nombreuses soi-disant vocations religieuses que jeunes garçons et jeunes filles ont cru avoir suite aux pressions plus ou moins subtiles exercées par les prêtres et les parents.

Et les filles, retirées de l'école pour aider la mère à élever sa nombreuse famille. Les garçons, eux aussi retirés de l'école soit pour aider à la ferme si la famille vit à la campagne, ou soit pour travailler en usine si la famille vit en ville. Pire, dans de nombreuses familles, l'instruction n'est pas vue comme très importante, surtout pour les filles.

De plus, la famille elle-même comme entité est sujette aux pressions sociales de la société dans laquelle elle évolue. Toutefois, malgré les récriminations que je maintiens sur les travers de la

société judéo-chrétienne, je ne voudrais certainement pas vivre dans la culture musulmane ni hébraïque.

Mais il doit y avoir moyen de développer une société dans laquelle on incorpore le meilleur de toutes les sociétés qui peuplent la terre. Pour les enfants, ça voudrait dire les amener à se développer, selon ce qu'ils sont vraiment.

Dans mon analyse de la famille québécoise, je me dois de tenir compte de la société dans laquelle elle baigne durant les années du vingtième siècle. Aujourd'hui, c'est changé, mais je ne crois pas que la famille moderne soit beaucoup mieux préparée pour favoriser l'épanouissement intellectuel et spirituel des enfants.

Il y a des dictats parentaux qui sont arbitraires et imposés seulement et purement au nom de l'autorité absolue des parents. Y a-t-il une alternative ? Je pense que oui. Mais il n'est pas évident que ce soit beaucoup mieux. En effet, ceux qui inventeraient ce système ont été formés dans le contexte de l'unité familiale traditionnelle. Le modèle actuel de la famille reconstituée a d'énormes carences et des limites évidentes.

J'ai quand même sur ce sujet un phantasme qui date de mes jeunes années. Mon idée, c'est une société formée de groupes communautaires, dans lesquels les enfants seraient élevés, non seulement par les parents, mais aussi dans un genre de garderie publique, tout en gardant un lien intime avec les parents.

MA FAMILLE

Ma famille est dysfonctionnelle comme la plupart des familles. Lucille et moi sommes très souvent en désaccord pour ne pas dire en chicane. Et ça affecte les enfants. Je ne suis pas sûr que ma manière soit meilleure que la sienne. Je ne suis pas bien là-dedans. J'étais peut-être trop permissif et Lucille pas assez. Pas surprenant que ça finisse par une séparation, même après 51 ans de vie commune.

Il y a eu durant cette période, de nombreux événements qui sont inhérents à la vie d'une famille.

NOS ENFANTS

Nous avons quatre enfants. Par ordre d'âge ce sont : Lorraine, Jocelyne, François et Michèle. En fait, Lorraine n'est pas tout à fait la première. Nous avons perdu le premier enfant, Lucille ayant fait une fausse couche dans des circonstances assez dramatiques. C'est arrivé à l'occasion de la guerre de Corée. Notre escadrille est envoyée aux États-Unis pour participer à un pont aérien destiné à apporter du matériel de guerre aux combattants en Corée. Lucille est enceinte à ce moment-là. Je ne sais pas si c'est le choc de mon départ ou autre chose, mais toujours est-il, qu'elle perd l'enfant le soir même. Je l'apprends une semaine plus tard.

Ce fut très traumatisant pour elle, plus que pour moi, puisqu'il n'est pas encore dans ma vie cet enfant-là, il est à venir. C'est d'autant plus dur pour elle que le curé refuse qu'il soit enterré dans le terrain familial, étant donné qu'il n'est pas baptisé. Lucille ne l'a jamais pardonné à l'Église. Elle n'a jamais su où il a été enterré. À cette occasion, j'ai obtenu la permission de venir passer deux semaines avec elle.

Récemment, j'ai rencontré la personne qui était venue, chez monsieur Desforges, chercher cet enfant mort-né. Il m'a confirmé qu'effectivement, il était venu le chercher en pleine nuit et qu'il avait été mis dans un petit cercueil et déposé en dehors de la partie bénie du cimetière, dans une fosse où il y avait déjà une autre petite tombe.

En cette année 2001, Lucille fait poser une plaque en sa mémoire sur le terrain des Desforges. En ce printemps, je me suis décidé à aller au cimetière pour voir ce que Lucille avait fait préparer. J'ai pleuré. Car maintenant je pleure cet enfant que je n'ai pas connu et que je n'avais pas pleuré jusqu'à ce que je lise le début de ce texte à l'atelier de « *J'écris ma vie* », en 1998.

LORRAINE, NOTRE AÎNÉE

Quelque temps après mon retour, Lucille devient enceinte de nouveau. Dans ce temps-là, il n'est pas question d'échographie, ni pour connaître le sexe de l'enfant, ni pour savoir s'il a tous ses membres. C'est seulement à la naissance que nous prenons connaissance de ce que la vie nous donne. Bien sûr, nous nous permettons de rêver soit à un garçon soit à une fille, selon l'humeur du jour, selon que c'est le premier enfant ou le deuxième. Quant à moi, je ne me souviens plus si je désire un garçon ou une fille. C'est une fille et nous sommes bien contents.

Lucille n'a pas nourri nos enfants. À cette époque, ce n'est pas la mode. Il y a un genre de conspiration généralisée contre l'allaitement maternel. Tout le monde est contre, depuis le médecin, jusqu'à la mère de la nouvelle maman, en passant par l'infirmière, le personnel de l'hôpital et les voisines. Je dois avouer cependant qu'il y a un certain avantage pour la mère, c'est que le père, au moyen d'un biberon, peut prendre la relève surtout pour le boire de la nuit. C'est ce que je fais avec grand plaisir d'ailleurs.

Pour moi, me lever la nuit a toujours été facile. Je pouvais me lever une fois, deux fois, trois fois et le matin, j'étais aussi frais et dispos que si j'avais dormi toute la nuit. Il faut dire que je suis le deuxième d'une famille de dix enfants et j'aime les enfants. Les plus vieux doivent aider la mère, en ayant soin des plus jeunes. C'est ainsi que je deviens un papa « maternel » et que j'établis la tradition que généralement c'est moi qui me lève.

Mais, que voilà un long détour pour parler de notre aînée. Lorraine nous est née le 27 octobre 1951. Elle est une très bonne enfant. Comme tous nos autres enfants d'ailleurs. S'il y a un reproche à faire, c'est à nous qu'il faudrait le faire. Nous avons été trop sévères pour elle. Et surtout, selon les spécialistes du temps, il ne faut pas trop prendre les enfants. Ça les gâte. Malheureusement, on ne peut refaire le passé. Ce souvenir est une souffrance pour moi,

et je suis sûr que ce l'est pour Lucille aussi. C'est peut-être le prix que Lorraine a à payer pour être l'aînée.

Lorraine est une enfant docile. Elle semble faite pour apprendre. Avant même d'aller à l'école, elle sait déjà reconnaître plusieurs chiffres et peut lire plusieurs lettres de l'alphabet. Quand elle regarde des livres pour enfants, elle nous demande de lui dire le chiffre qui indique la page. Inutile de dire que ses résultats scolaires sont excellents. Elle se classe presque toujours première. À la maison, elle passe beaucoup de temps dans sa chambre. Elle « catine ». Son passe-temps favori consiste à faire du linge pour sa poupée. Elle joue très peu avec les autres enfants, car elle n'est pas habile dans les jeux. En conséquence, personne ne veut jouer avec elle. Peut-être qu'elle a de qui retenir, car moi aussi je suis nul dans les jeux. Toute jeune, elle rêve de devenir enseignante et c'est ce qu'elle devient.

Lorraine, son départ : avec son diplôme d'enseignante, elle se met à chercher un emploi. Il n'y a pas de poste disponible à Saint-Jean. Finalement, elle en dénêche un à Maniwaki. Ce n'est pas à la porte puisque c'est à quatre heures d'auto de chez nous. Je n'ai jamais vérifié auprès de Lorraine pour savoir ce qu'elle pense à ce moment-là de mon attitude par rapport à la recherche de travail loin de chez elle. S'est-elle sentie abandonnée de ses parents ? Se sent-elle libérée des contraintes familiales ? Je ne sais pas. Je me propose de vérifier avec elle un de ces jours. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a beaucoup plus de liberté que chez elle et c'est tant mieux. L'exercice de la liberté est exigeant et dangereux, mais combien plus formateur que le carcan de la rigueur autoritaire.

C'est un peu de ma faute, au fond, je ne le dis peut-être pas tout haut, mais je pense qu'il faut absolument qu'elle se trouve du travail, même si c'est loin de sa famille.

Malheureusement, pour moi et mes enfants, je n'ai pas eu la chance de me sentir libre, conséquemment, je n'ai pas su préparer mes enfants à vivre leur liberté. Il a fallu qu'ils apprennent par eux-mêmes. Je suis sûr qu'ils ont appris, à la dure, mais ils ont

appris. Cette liberté a fait que Lorraine est devenue enceinte et, le 15 décembre 1973, nous sommes devenus grands-parents d'une belle fille que Lorraine appelle Gabrielle.

Lorraine doit venir à Saint-Jean pour la naissance de son enfant, laquelle naissance est prévue pour les environs de Noël. Il est entendu que Jocelyne et moi irons la chercher le 15 décembre, pour l'amener chez nous. Nous devons partir vers quatre du matin afin de faire l'aller-retour dans la même journée. Ghislain, son compagnon, nous appelle à deux heures du matin, pour nous informer que Lorraine est entrée à l'hôpital pour l'accouchement. Le voyage est donc remis à une date ultérieure.

Malheureusement, les parents de Ghislain ne sont pas au courant que leur fils vit avec Lorraine, encore moins qu'il est devenu papa. Il laisse Lorraine seule à Maniwaki et va chez lui à Saint-Malachie pour fêter la Noël dans sa famille. Heureusement, l'hôpital accepte de garder l'enfant jusqu'à ce que nous allions la chercher.

Cette fois-ci, c'est Lucille et moi qui sommes allés. J'ai mis des journaux et du tapis sur le plancher de l'auto pour que Lorraine ait chaud aux pieds. La journée où nous partons, il neige. Nous couchons chez Lorraine et le lendemain, nous allons prendre Gabrielle à l'hôpital et prenons le chemin du retour. C'est froid et ensoleillé. La route est belle. Tout se passe bien.

Lucille et moi, nous entendons pour garder Gabrielle pendant quelque temps. Nous la gardons pendant environ trois mois. La nuit, c'est moi qui me lève pour le boire, exactement comme je faisais pour nos propres enfants.

Or, un jour, Ghislain propose à Lorraine de venir chercher sa fille. Quand ils repartent, les larmes me coulent des yeux même si je trouve normal que ça se passe comme cela.

Lorraine vit treize ans avec Ghislain le père de Gabrielle. C'est une union très difficile et Lorraine décide, un jour, de partir. Elle en a assez. Elle laisse à Ghislain la maison qu'elle avait, dans un premier temps, achetée seule. Dans un deuxième temps, il s'était associé à

elle pour la possession de la maison. Lors de la séparation, Ghislain n'a pas tenu compte de l'augmentation de la valeur marchande pour remettre sa part à Lorraine. De plus, il n'a aucunement participé aux dépenses relatives au fait d'élever un enfant telles que : bouffe, vêtements et études. Depuis, Lorraine a refait sa vie avec Alain qui lui fait un très bon compagnon.

JOCELYNE

Jocelyne est notre deuxième enfant. Elle naît le 23 août 1953 vers 6 heures du matin. Lucille passe la nuit à l'hôpital. Je reste avec elle. J'avais quand même dormi un peu sur une chaise. Pour un deuxième enfant, je rêvais que nous aurions un garçon. C'est une fille. Je ne me souviens pas d'avoir été désappointé. Cependant, je pense quand même que ce désir non exprimé des parents a une influence sur l'enfant à naître. En effet, il existe une théorie qui veut que le deuxième enfant, quand il est du même sexe que le premier, sente ce désir que certains parents ont, d'avoir un enfant de sexe différent du premier et pourrait adopter un comportement qui cherche à satisfaire ce désir non exprimé des parents. Ça s'appelle le *complexe du deuxième*. Ma théorie semble avoir été validée en moi-même, chez Lucille et chez Jocelyne et chez d'autres personnes que je connais.

En effet, quand je m'observe, j'ai l'impression de ne pas avoir l'air homme. Quand j'étais enfant, si par hasard je me blessais, j'espérais que ça laisse une cicatrice parce que ça avait l'air ti-gars. Toute ma vie j'ai tout fait pour avoir l'air homme. Je marchais d'une façon martiale. J'aimais me lever à bonne heure parce que ça avait l'air viril. Je suis encore comme cela. Dans mon comportement avec nos enfants, j'ai été plus maternel que Lucille. Il en a été de même dans tous mes comportements avec les personnes que j'ai côtoyées dans toutes les activités de ma vie.

Pour ce qui est de Lucille, elle aussi est une deuxième de même sexe que son aînée. À mon avis, avec les enfants, elle était plus paternelle que moi.

Quant à Jocelyne, enfant, elle avait un tempérament *tom boy*. Elle grimpeait aux arbres, et faisait toutes sortes d'activités généralement réservées aux garçons. Encore aujourd'hui, elle vit seule et sait très bien se passer d'hommes pour la plupart des besognes requises quand on est propriétaire d'une maison. Elle m'a elle-même confié un jour que, quand elle était plus jeune, elle aurait aimé être un garçon.

Enfant, Jocelyne est d'un tempérament complètement différent de Lorraine. Elle est plus affectueuse. Elle aime, plus que Lorraine, se faire câliner.

Quant à nous, nous essayons d'être le plus à l'écoute possible pour éviter que Lorraine ne se sente négligée, mais, un jour, je me suis aperçu que je n'avais pas réussi complètement. Les deux sont assises à leur table d'enfant pour manger. Moi, j'arrive de travailler. J'embrasse tout le monde et tout en embrassant Jocelyne, je lui dis : « A qui le petit bébé à papa ? » Lorraine ne perd pas un instant et me dit : « C'est moi le petit bébé à papa. » Suite à cet événement, Lucille et moi avons décidé d'être encore plus attentifs à notre relation avec nos deux enfants.

Contrairement à Lorraine, Jocelyne met beaucoup de temps à partir de la maison. Je me souviens que je lui poussais dans le dos le plus subtilement possible, en disant qu'il fallait que les enfants partent de la maison vers l'âge de 20 ans, pour faire leur propre vie. Jocelyne ne semble pas sensible à ce genre d'allusion. Toujours est-il, que c'est elle qui part le plus tard. Elle a 27 ans quand elle nous quitte pour se marier.

Peu de temps après, Jean-Pierre, son mari, est transféré à Québec pour son travail, ils doivent déménager. Jocelyne doit donc délaisser son emploi au Cégep de Saint-Jean. Pendant les sept ans que dure son mariage, elle est la seule de nos enfants qui est mariée. C'est

au bout de cette période que Jean-Pierre la laisse. C'est très difficile pour elle. D'autant plus qu'elle demeure loin de nous. Mais, encore maintenant, quand elle passe des périodes difficiles, il nous semble que nous pourrions mieux l'aider si elle était près d'ici.

Jocelyne désire devenir physiothérapeute. Malheureusement, cette discipline est contingentée et elle n'est pas acceptée au Cégep de Sherbrooke. C'est avec beaucoup de réticence qu'elle entreprend des études de secrétariat. Enfin, il n'y a pas de sot métier et Jocelyne est, j'en suis sûr, une secrétaire hors pair. Malgré cela, elle ne cesse jamais de rêver à un travail qui conviendrait mieux à ses aspirations. C'est ainsi qu'elle entreprend des études pour devenir massothérapeute. Même, si pour le moment, elle continue de travailler comme secrétaire, elle a cette autre flèche à son arc pour possiblement en faire une seconde carrière.

Jocelyne, c'est la sportive de la famille. Elle excelle en natation. Elle détient les diplômes de sauveteur de la Croix-Rouge, et enseigne la natation. Présentement, elle suit des ateliers de yoga et pratique le tai-chi. Elle véhicule toujours le même message *un esprit sain dans un corps sain*.

FRANÇOIS

François, c'est le troisième. Il nous arrive le 7 juin 1957, de bonne heure le matin. Je dois avouer que je suis très content d'avoir un fils. Je ne sais vraiment pas pourquoi, car après tout, un enfant c'est un enfant, quel que soit son sexe, mais enfin, c'est comme ça que ça se passe dans la plupart des familles. On veut les deux sexes et c'est normal.

Avec François, ce sont les extrêmes, ou bien il pleure à chaudes larmes ou bien il rit à gorge déployée. À l'adolescence, ça change, au lieu de pleurer, il est de mauvaise humeur. Nous avons beaucoup de difficultés à essayer de le comprendre. Il me semble que si c'était à

recommencer, je saurais quoi faire. Mais encore une fois, on ne peut rien changer à ce qui a été fait. Il faut qu'il fasse avec.

C'est de ça que sont faits les humains. Il leur faut se bâtir à partir de ce qu'ils sont. François a une adolescence difficile. Il vit la période où la société commence à changer. C'est l'époque des expériences de drogue, la fin de la soumission inconditionnelle, en d'autres mots, c'est la période où les parents sont complètement dépassés et ont beaucoup à apprendre. Finalement, de peine et de misère, il finit son secondaire et après une période de décrochage fait son cégep et l'université. Heureusement qu'il est très intelligent, car il étudie peu, passe son temps avec les filles et manque beaucoup de cours. En dépit de cela, il réussit très bien. Mais il ne faut désespérer de rien. Il se marie à 39 ans et devient père d'un beau garçon nommé Julien. Aux environs de Noël 1999, il décide de quitter sa compagne Isabelle. C'est une période très difficile pour tout le monde. C'est reconnu qu'un divorce se classe au plus haut niveau de stress, équivalent à un décès.

LES TALENTS DE FRANÇOIS

Bandes dessinées : François a un très grand talent pour le dessin. Adolescent, il excelle dans les bandes dessinées. Et surtout, il a une grande imagination ce qui lui permet d'inventer des scénarios presque à l'infini.

Photographie : un jour il nous arrive avec l'idée de faire de la photo. Il suit un cours au Cégep d'Ahuntsic et me demande de lui installer un évier avec eau courante pour finir ses photos. Il se lance là-dedans avec le brio d'un vétéran.

Revue de presse : François ayant travaillé dans une entreprise de revue de presse y avait trouvé énormément de lacunes. C'est alors qu'il fait le projet de mettre sur pied le même genre d'entreprise, et d'y mettre en pratique les idées innovatrices qu'il a. Malheureusement, il ne réussit pas, principalement parce qu'il manque de sous.

Traduction : heureusement, François ne manque pas de ressources. Il se lance en traduction, domaine dans lequel il réussit très bien.

MICHÈLE

Michèle, c'est la dernière de la famille, *l'erreur de calcul* comme elle dit si bien. Elle nous arrive sur le tard. C'est une grossesse difficile à accepter pour Lucille qui voyait arriver avec une grande anticipation le jour où elle serait enfin libérée des contraintes familiales. Mais enfin, elle se pointe le nez le 17 décembre 1965 vers 9 heures du matin, neuf ans après François. Elle aussi est un bon enfant. Dans la famille, elle fait sa marque en insistant, à sa manière pour avoir sa place. Quand elle désire placer un mot, elle lève la main et dit LUMIÈRE ROUGE ! Elle répète cela tant que nous ne sommes pas décidés à l'écouter.

Comme pour mieux montrer encore sa volonté d'avoir sa place, elle se met à grandir. Je m'en rends vraiment compte le jour où elle me demande de relever le siège de sa bicyclette. Ayant terminé, je décide de l'essayer. À ma stupéfaction, je réalise que mes pieds ne rejoignent pas les pédales. C'est alors que je prends conscience qu'elle est devenue la plus grande de la famille.

Elle aussi est brillante à l'école. Je ne me souviens pas à quel moment elle exprime le désir de devenir enseignante comme Lorraine. C'est la profession qu'elle choisit. Je suis convaincu qu'elle y réussit très bien.

Études universitaires : pour ses études universitaires, Michèle se prend un appartement à Montréal, sur la rue Édouard-Montpetit. Elle vient à la maison les fins de semaine. C'est d'autant plus facile qu'à ce moment-là, je travaille à Canadair. C'est presque sur mon chemin. Elle partage son appartement avec une amie, Nathalie Simard.

À l'université, elle se fait un ami du nom de Jean-François Charland. Elle continue sa relation avec lui quand elle s'établit à Saint-Jean, une fois ses études terminées. Elle partage sa vie avec lui durant environ un an. Durant cette période, elle fait de la suppléance aux écoles de Saint-Jean.

Sa relation avec Jean-François ne dure pas à mon grand soulagement. Aussi sympathique qu'il puisse être, c'est une personne qui boit beaucoup et qui a tendance à être violente. Avec lui, tout se règle avec les poings. J'ai peur pour notre fille.

Par la suite, elle rencontre André Labelle. C'est un homme qui construit des maisons. Son travail est dans les Basses-Laurentides au nord de Montréal. Le hasard veut que Michèle se trouve du travail comme enseignante dans la même région. Ils vivent quelque temps chez Lorraine, le temps de se trouver un logement. Pendant ce temps, André construit une très belle maison sur un flanc de montagne. Ils demeurent ensemble pendant quatre ans. Michèle n'étant pas bien dans cette relation-là, décide d'y mettre fin. Présentement, elle a un compagnon. Il s'appelle Mario. Ils semblent très bien s'entendre. J'espère que ça va durer.

Mais personne ne connaît l'avenir. La vie lui joue un vilain tour. Elle est aux prises avec la maladie des femmes : le cancer du sein.

LA MÉNAGERIE

Quand j'étais enfant, nous avons eu un seul animal, car maman n'aimait pas les animaux. C'était un petit chien que nous avons baptisé *Ti-Mousse*. C'était l'été. Nous l'avons gardé seulement un mois. Mais il a fallu s'en défaire, car papa n'avait pas les moyens de payer la licence. Nous l'avons envoyé chez un oncle à la campagne. J'ai trouvé cela très triste. Je me souviens que la dernière journée avant son départ, il a reçu plus que sa part de galettes. Je me sentais en deuil de quelqu'un de très cher.

Quant à ma famille immédiate, les chats et les chiens y ont toujours eu une grande place. Il y a une vingtaine d'années, nous y avons ajouté une tourterelle qui refuse de mourir. Les animaux font partie de notre culture familiale. Naturellement, j'ai mes préférences. Je n'ai aucun lien affectif avec la tourterelle.

LES POUR ET LES CONTRE

Les chiens, les pour : un chien, ça paraît qu'il t'aime. Quand les habitués de la maison arrivent, il démontre sa joie. Chacun a sa façon de montrer son affection, selon son caractère, soit il se branle la queue, soit il te saute dessus, te lèche, lance des petits cris aigus, etc. C'est un bon compagnon pour les enfants. C'est un bon gardien.

Les contre : contrairement aux chats, ils peuvent difficilement passer plus de huit heures seuls dans une maison, sans pouvoir se soulager. Si par hasard, c'est un mâle, il a tendance à marquer son territoire (ce n'est pas le cas pour les femelles, c'est pourquoi je les préfère.) Ils laissent des messages partout où ils passent. Ils arrosent tout : les incontournables bornes-fontaines, les poteaux, les arbres ou arbustes, etc. Parfois, ils se permettent la même chose dans les maisons.

De plus, il faut s'équiper d'une pelle et d'un sac pour ramasser leurs besoins. C'est très désagréable quand on les fait marcher. À moins d'être bien domptés, ils jappent pour toutes sortes de raison. C'est pourquoi ils ne sont pas acceptés dans les blocs appartement.

Les chats, les pour : un chat, avec une litière et un plat de bouffe, ça peut demeurer seul pendant plusieurs jours sans faire de dégât. C'est généralement toléré dans un immeuble à logements multiples parce que ça ne fait pas de bruit. Ça aime à se faire cajoler.

Les contre : un chat, c'est très indépendant. Ça ne bouge même pas quand tu arrives. Il vient te voir quand il veut manger ou quand il veut aller dehors. Il aime se faire caresser, c'est à peu près tout comme manifestation d'affection. Si c'est un chat d'intérieur,

dégriffé et stérilisé, on doit lui fournir une litière et subir la senteur désagréable qui vient avec.

Présentement, nous avons un chat, une chatte, un chien et une tourterelle. Ils se nomment : Kasso le chat, Natacha la minoune, Teddy le chien et Quenouille la tourterelle.

NOS CHIENS

Miquette est une toute petite chienne que j'achète d'un compagnon de travail. Elle a le poil jaune et relativement long. Elle est notre première expérience avec un canidé, pour son malheur d'ailleurs. Pauvre petite chienne. Je n'ai aucune idée comment dompter un jeune chien. Je la dresse un peu au hasard. Je la frappe souvent croyant que c'est la façon de rendre propre, un chien. Je me sens mal en me rappelant ces souvenirs. Je suis vraiment cruel avec ce pauvre petit animal.

Quand François était bébé, il la tassait dans un coin avec sa marchette et la frappait à la tête avec une boîte de conserve. Pourtant, un jour, une voisine qui était venue jaser avec nous, s'approche de François pour le prendre dans ses bras. Aussitôt, la chienne se mit à grogner rageusement comme pour le protéger. Elle est morte d'avoir mangé un os de poulet qui lui a perforé les intestins.

Mousse est notre deuxième chien. Il vient d'un oncle, dont la chienne a rencontré, par hasard, un chien du voisinage. Il a un meilleur sort que Miquette parce que nous commençons à mieux savoir comment dompter un chien. Il n'est pas beau. Il est tout noir, bas sur pattes et ses oreilles semblent faites de cuir. Lucille l'a guéri d'une mauvaise habitude que sa nature de mâle lui avait suscitée, soit celle d'essayer de monter tout ce qui bouge. Il est en train de s'essayer sur François. Elle le gratifie d'un coup de pied retentissant sur les testicules. Une façon cruelle, mais claire de lui indiquer que chez nous, ça ne se fait pas.

Sa mort est plutôt tragique. Nous ne l'attachons plus, car, entre temps nous nous sommes embarrassés de Georges, un rejeton de la chienne de mon frère Marcel. Arriva ce qui devait arriver. Il se fit transpercer la trachée-artère par les crocs d'un chien que j'imagine plus gros que lui. Il a fallu le faire euthanasier.

Georges, c'est le chien de François. C'est un mélange de colley et de berger allemand. De ses ancêtres, il a retenu l'apparence colley. C'est un très beau chien. Mais, il est peureux, jappeur et quelque peu dangereux, il a mordu quelques personnes, dont deux enfants. Je ne l'aime pas beaucoup à cause de cela. Il finit par souffrir d'arthrite et il faut le faire euthanasier.

Blanche est un cadeau que Michèle reçoit de Claude, son premier ami. Elle a à peine un mois et tient dans le creux de la main. En dépit de son nom, elle est toute noire. Ce nom, c'est l'idée de Michèle qui aime être originale. Selon mes critères de beauté canine, elle est très belle. Elle a la forme d'un berger allemand, quoique plus petite. De tous les chiens que nous avons eus, c'est celui auquel je me suis le plus attaché. Son seul défaut, c'est de japper pour tout et pour rien. C'est moi qui l'ai domptée. Je n'ai pas trop bien réussi, mais ce n'est pas un monstre. Nous l'avons gardée une dizaine d'années. Finalement, elle fait une infection des glandes anales et il faut la faire euthanasier.

Teddy est le chien que nous avons présentement. Il appartient à Lucille. Nous venions de perdre Blanche, mais Lucille tenait absolument à avoir un autre chien. Moi, au contraire, je n'en voulais pas d'autres, car je n'aimais pas ramasser les crottes. J'ai finalement cédé. Nous sommes allés le chercher à la S.P.C.A. Montérégie. Ce n'est pas celui que nous avions choisi en nous fiant à un article paru dans un journal local. Je m'explique : quand nous sommes arrivés au chenil, la chienne que nous nous propositions de ramener, courait comme une folle dans tous les sens, tandis qu'un des chiens s'accrochait à mon bras avec ses deux pattes comme pour me dire qu'il voulait que nous l'adoptions.

Lucille et moi nous sommes regardés et avons décidé d'oublier la chienne folle et de ramener ce chien qui nous aimait tant. Le plus drôle, c'est que c'est lui qui m'a adopté. Il s'appelait Teddy et avait déjà cinq ou six ans. Je ne le regrette pas, c'est un chien bien dompté. Il jappe rarement, pourrait être fugueur, a tendance à laisser des messages partout, même dans la maison, ce qui m'horripile. Il aime beaucoup les enfants. Mais enfin, c'est un bon chien malgré tout. Et voilà pour nos chiens.

NOS CHATS

Notre ménagerie serait incomplète, si j'omettais de parler de nos chats. Nous en avons eu plusieurs, jusqu'à trois dans la maison.

Kasso, c'est le dernier arrivé dans notre ménagerie. C'est un chat mâle que Lucille a, pour ainsi dire, « sauvé des eaux ». On aurait peut-être dû l'appeler Moïse, c'eût plus ressemblé au patriarche de la Bible. Je m'explique : Lucille l'avait aperçu à l'animalerie où elle achète la bouffe pour nos animaux. Il s'y promenait, mine de rien, comme si la place lui appartenait. Il allait à la rencontre des clients et leur faisait de la façon. Un animal très sympathique, d'un calme exemplaire. Lucille s'informe à savoir à qui il appartient. Elle apprend qu'il a été laissé à leur garde pour une seule journée. Malheureusement, la personne n'est jamais revenue le réclamer. C'est donc l'euthanasie qui l'attend. Lucille tout en émoi, m'en parle et me convainc d'aller le voir. Ce que je fais avec un certain scepticisme, car les chats, ce n'est pas mon fort.

Comme j'arrive à l'animalerie, il vient à ma rencontre et se laisse prendre. Il venait de m'avoir. C'est peut-être cela qui s'appelle le *coup de foudre*. Revenu à la maison, j'informe Lucille que je suis d'accord pour qu'on l'adopte. C'est la première fois que j'aime un chat. C'est qu'il m'a adopté. Il me suit un peu comme le ferait un chien. Enfin pas tout à fait. Il a les qualités et les défauts des chats. Il nous écoute, quand ça fait son affaire. Quand je descends au sous-sol, il me suit.

Ça me donne l'impression qu'il m'aime. Comme l'amour appelle l'amour, moi aussi je l'aime. Il est de deux couleurs : le dos, le dessus de la tête et la queue sont d'un beau noir brillant, tandis que le ventre, les pattes et le menton sont d'un beau blanc.

Natacha, c'est une chatte. À l'origine, c'était à Michèle. À ce moment-là, son compagnon a des meubles qui appartiennent à sa mère et il a une peur bleue des griffes de Natacha, avec raison d'ailleurs. Michèle aime beaucoup sa chatte, mais préfère son Jean-François. Nous en avons donc hérité. Comme tous les connaisseurs de chats le savent, les chats autant que les chiens ont chacun leur tempérament. Natacha, c'est tout le contraire de Kasso. Elle est nerveuse et peureuse. Quand il nous vient des visiteurs, elle disparaît. Lucille a dû la faire euthanasier au début de mai 2002.

Minoucha, c'est un autre chat que nous avons hébergé un certain temps. C'était avant Kasso. Je ne connais pas l'histoire de sa vie, car il était déjà adulte quand nous l'avons eu. À ce moment-là, François vit seul à Montréal. Il désire avoir un chat tigré dont les pattes avant sont comme des mitaines.

Lucille se met en frais de lui en trouver un. Une de ses compagnes de travail l'informe qu'il y a près de chez elle un chat errant qui semble répondre à ces exigences. Lucille entreprend d'aller le récupérer. C'est toute une aventure de le ramener. Il défonce la boîte de carton dans laquelle Lucille l'avait enfermé. Tout dans son comportement laissait voir qu'il avait dû être boxeur dans une autre vie. C'est un mâle d'un gris sale. Il a des cicatrices depuis les épaules jusqu'au bout du nez. D'après le vétérinaire, c'est le signe d'un chat qui ne cède jamais un seul pouce de terrain à qui que ce soit. Il correspond exactement au genre de chat que François veut. Comme il a tous ses morceaux, il a fallu le faire castrer. François l'a éventuellement amené chez lui à Montréal.

La chatte de Lorraine : écrire sur nos chats me ramène à la mémoire une anecdote au sujet d'un chat que Lorraine avait amené avec elle lors d'une des visites qu'elle nous faisait quand elle

demeurait à Maniwaki. Nous avions enfermé le chat dans l'atelier pour la nuit. Or, voilà que le matin venu, nous ne trouvons plus le chat. Nous nous demandons où il peut bien être passé. Finalement, nous entendons miauler. Il nous a fallu un bon moment pour trouver où il était.

Notre sous-sol est recouvert par un double plancher. Ce qui laisse un espace entre le ciment et le plancher. Le chat s'était fauflé dans cet espace en essayant de sortir de l'atelier. Il était resté pris entre le plancher de bois et le fond en ciment. Pour l'en sortir, il a fallu que je perce le plancher à l'endroit où il était coincé.

CHAPITRE X

EMPLOIS ET CARRIÈRES

MES EMPLOIS

Fontaine les beignes : c'est mon tout premier travail. Monsieur Fontaine fait les meilleurs beignes que j'ai mangés dans toute ma vie. Je dois avoir une dizaine d'années, il offre à ma mère de me faire travailler. Il me donne dix sous l'heure. Je dois me rendre chez lui à quatre heures du matin. Mon emploi consiste à tremper les beignes dans un sirop, dès leur sortie de la friture. Ce travail s'effectue le samedi matin. L'après-midi, il parcourt les rues de la ville pour les vendre.

Le premier matin, je lui demande si je peux en manger un. « Manges-en tant que tu veux », qu'il me répond. Comme ce sont les meilleurs beignes au monde, j'en profite. Je brise une bouchée, encore toute chaude de la friture et je la sauce dans le sirop. Que c'est bon ! J'en mange six durant ce premier matin. J'en ai été rassasié pour le reste de mes jours. Encore aujourd'hui, je n'aime pas les beignes frais. Ils commencent à être bons quand ça fait deux ou trois semaines qu'ils sèchent. Je les prends avec un peu de miel et du café. C'est la seule façon que je peux en manger. Il y a une exception à cette règle. Ce sont les beignes faits à la maison, selon la recette de nos grands-mères.

Mon premier vrai travail : nous sommes une famille à faible revenu. J'en suis fort conscient, d'autant plus que mes parents font des sacrifices pour me tenir au collège. Donc, quand le temps des vacances arrive, j'essaie de me trouver un travail pour aider mes parents. Il va sans dire que nous donnons tout notre salaire, moins deux dollars. Ce n'est pas dit ouvertement, mais, ces deux dollars, ce n'est pas pour dépenser, c'est pour mettre de côté.

Mon premier vrai travail, c'est à la *Dominion Spinner*. Je n'y travaille pas longtemps. Je suis remercié parce que je ne fais pas l'affaire. Mon travail consiste à opérer une machine qui embobine du fil sur des rouleaux. Malgré mes efforts, je n'arrive pas à faire de belles bobines. On ne me dit pas que je ne fais pas l'affaire, on s'arrange pour me tendre un piège. Je travaille de nuit, le contremaître sort à l'extérieur pour m'espionner par la fenêtre. Je ne peux absolument pas le voir puisqu'il est dans le noir. Quelqu'un me lance un bout de craie. Je le relance dans la direction d'où il vient. C'est alors que le contremaître se pointe le nez à la fenêtre et me crie : « Tu es remercié ! » Le piège a fonctionné.

C'est ma première expérience dans le monde du travail en usine. Je sais aujourd'hui que le meilleur moyen de ne pas avoir un employé performant, c'est de ne pas l'entraîner suffisamment, et d'avoir de l'équipement inadéquat et mal entretenu.

La conserverie Windsor, que l'on nomme familièrement *la cannerie*. J'y travaille deux étés, durant les vacances. C'est très exigeant. Nous commençons à sept heures du matin et nous n'arrêtons que pour le dîner et le souper. La pause-café, ne connaît pas. Souvent, le soir il faut travailler jusqu'à onze heures, parfois, minuit. Il faut absolument mettre en conserve tous les légumes qui sont arrivés durant la journée. Et le lendemain matin, c'est toujours à sept heures que le travail recommence. La levée du corps est difficile. Il me semble, que c'est le lit tout entier que je traîne avec moi. Mais, avec le nombre d'heures que je fais, ça fait une bonne paye pour un jeune comme moi et ça aide mes parents.

Mais il ne faut pas se faire d'illusion les Windsor, qui sont propriétaires de la conserverie, sont riches. Or, on ne devient pas riche en étant généreux et honnête. Le temps supplémentaire... c'est quoi ça ? Ne connais pas ! De plus, l'heure pour débiter le travail n'est pas fixe. L'important, c'est de commencer avant l'heure et finir après l'heure. Le patron poinçonne nos cartes de présence à la main. S'il est minuit et dix, il poinçonne minuit. Et le matin, nous devons

commencer à sept heures. C'est du moins ce qu'il poinçonne sur nos cartes, mais nous commençons tout de suite, dès notre arrivée, même s'il n'est que moins dix. C'est facile de se mettre riche en volant à ses employés, un dix minutes par-ci, un dix minutes par-là.

La *Dominion Skyways*: c'est la guerre depuis septembre 1939. À Saint-Jean, on érige un aéroport pour l'entraînement des observateurs et navigateurs pour les forces aériennes de tout le Commonwealth britannique. À l'été 1942, mon frère Hervé et moi, nous engageons à l'aéroport pour travailler à l'entretien des avions. Pour moi, travailler sur les avions, c'est un rêve. Notre travail consiste à mettre de l'essence et de l'huile dans les avions, à les laver, à les rentrer et à les sortir des hangars, à assister pour démarrer les moteurs, etc. Nous travaillons à cet endroit durant toutes les vacances d'été. C'est pour moi une expérience très intéressante.

FORCES ARMÉES CANADIENNES (RCAF)

Mon séjour dans l'aviation militaire canadienne est divisé en deux périodes : la première partie de septembre 1943 à mars 1945, la deuxième partie, de septembre 1946 à mars 1951.

Septembre 1943 à mars 1945 : comme je le raconte ailleurs, je m'enrôle pour échapper à mon destin. Je suis à l'entraînement durant les dix-huit mois de mon service militaire. Je commence par aller dans un camp qui s'appelle *Manning Depot*. C'est là que se rapportent les nouvelles recrues. De là, elles sont dirigées vers la base d'entraînement appropriée. Dans mon cas, je suis transféré à Toronto pour y apprendre l'anglais. Ce séjour dure environ cinq mois. De là, je suis muté à Victoriaville pour y apprendre les rudiments de base applicables au personnel navigant vers lequel je me destine. Cette affectation dure environ trois mois.

De là, je suis transféré à Summerside, Ile-du-Prince-Édouard pour y effectuer ce qui s'appelle *useful duty*, car les autorités militaires commencent à réaliser qu'il y a peut-être trop de personnel

navigant en Europe. En fait, le travail que j'ai à faire n'est pas très utile, mais enfin ça nous tient occupés en attendant une affectation ultérieure. Cette période dure tout l'été après quoi je suis dirigé à la base d'Oshawa pour un cours d'initiation au pilotage d'avion.

Ce cours d'initiation au pilotage sert surtout à éliminer le plus d'aspirants possible. En fait, sur douze, il n'y en a qu'un seul qui est accepté. Ayant été éliminé, je suis dirigé vers la base d'entraînement de Mont-Joli. C'est là que je gradue, comme mitrailleur aérien. Cela ne remplit pas mes rêves, car je veux devenir pilote, mais je suis quand même fier d'avoir mon insigne de mitrailleur.

L'ENTRE-DEUX

Mars à août 1945 : cette période allait marquer un tournant majeur dans ma vie. Je me suis trouvé un emploi, comme journalier, à la *Hart Battery*, une usine de fabrication d'accumulateurs. Je gagne 40 sous l'heure et nous travaillons 48 heures par semaine. Je me permets de m'engager dans des activités syndicales. Mon père est un syndicaliste militant et j'aspire à suivre cette voie. Comme la guerre achève, les contrats de guerre prennent fin et je suis remercié. Et voilà pour le syndicalisme. Mais au fond de moi-même, je suis demeuré syndicaliste de cœur.

Août 1945 à juin 1946 : c'est la période la plus éprouvante de toute ma vie. Celle qui m'amène chez les Oblats pour un séjour de neuf mois. Je le raconte ailleurs dans mon histoire.

Septembre 1946 à mars 1951 : en septembre 1946, je décide de retourner dans l'aviation militaire. J'aurais dû retourner aux études, mais comme j'explique plus haut, ce n'est pas dans notre culture familiale d'aller à l'université. Mais de toute façon, je ne pense pas que j'aurais réussi. Je sais aujourd'hui pour avoir fait une thérapie que je suis trop tourmenté pour pouvoir étudier intensément. Mon esprit est comme dans une tempête. Je suis déchiré entre les pulsions de vie de mon intérieur et les principes et les peurs qui m'ont été

inculqués depuis ma plus tendre enfance. Cela m'empêche de me concentrer sur quoi que ce soit, ce qui à mon sens exclut les études universitaires.

Je me rapporte à Trenton d'où je suis assigné au camp Borden pour un cours de mécanique de moteurs d'avion, d'une durée d'un an. Ensuite, je suis affecté à l'escadrille de transport 426, basé à Dorval.

À mon arrivée à cette escadrille, on est sur le point de changer de modèle d'avion. Jusque-là, ils utilisaient des avions de transport Dakota à deux moteurs à pistons. À l'avenir, l'escadrille sera équipée d'avions de transport à quatre moteurs à pistons appelés *North Star*. C'est un genre de travail que j'aime beaucoup. Puis la guerre de Corée éclate. Cet événement entraîne des problèmes majeurs pour ma famille. Comme militaire, on est jamais sûr, où nous serons le lendemain, je décide que mon mariage est plus important que ma carrière militaire et je retourne à la vie civile.

1951 à 1957 : de retour à la vie civile, je me trouve du travail à la compagnie *Aircraft Industries*, une usine de réparation d'avions. Là, j'apprends à connaître le fuselage et ses parties composantes, c'est-à-dire : le train d'atterrissage, le système d'alimentation en carburant, le système hydraulique pour actionner le train d'atterrissage, la pose des ailes et des contrôles, ainsi que nombre d'autres pièces plus ou moins importantes, mais nécessaires.

Septembre 1957 à janvier 1987 : à l'été 1957, l'occasion m'est donnée de postuler pour un travail dans la fonction publique fédérale comme inspecteur d'aéronefs et de pièces d'aéronefs. Je suis accepté. Ma première assignation est dans une compagnie qui répare et fabrique des pièces de train d'atterrissage et des composantes de système hydraulique. Je suis là durant quatorze mois. Mon patron immédiat se nomme Bill Sellars. C'est le meilleur des patrons, tout ce que je fais est toujours correct. Il m'accorde tout ce que je lui demande. En retour, il ne me dit jamais quoi faire ni comment le faire. C'est un incompetent de première classe.

Heureusement que je ne travaille pas longtemps avec lui. Je ne sais vraiment pas comment il a fait pour avoir cette job-là. Il a de bons contacts, je suppose. Je sais entre autres, qu'il est franc-maçon et anglophone, ce qui est un plus dans cette organisation-là. Après quelques années, il finit par être congédié. Plusieurs fois, il est surpris à dormir au travail et de surplus son protecteur est décédé.

Ma seconde assignation comme fonctionnaire me ramène à Saint-Jean, à la compagnie d'où je suis parti pour joindre la fonction publique fédérale. Je finis par devenir le responsable du détachement de surveillance de la qualité de la défense nationale dans cette usine. Je détiens cette responsabilité durant trois ans. C'est une expérience intéressante, mais stressante. J'ai surtout appris qu'avec les loups il faut hurler. Mais, je ne suis pas le genre à jouer au golf avec les grands patrons et surtout je manque terriblement de confiance en moi.

De là, je suis transféré chez *Pratt & Whitney* à Longueuil. J'y travaille pendant treize ans. J'y prends une expérience très intéressante. C'est là que j'apprends vraiment comment fonctionne un programme de la qualité. À cet endroit-là, j'ai un superviseur qui connaît son affaire et qui sait déléguer.

En 1983, j'ai une promotion qui m'amène à *Canadair*. À cet endroit, mon travail ressemble plus, à celui de commis de bureau que de spécialiste des programmes de la qualité, pour la bonne raison que le patron ne sait pas ce que c'est. Ça me donne un meilleur salaire, ce qui en fin de compte m'assure une meilleure pension.

En 1986, je postule pour une autre promotion. Cette fois-là, je ne réussis pas et je me sens floué. J'en appelle, mais je ne gagne pas. Cet échec me frustre complètement. Je sens que je me suis fait avoir encore une fois et je perds toute motivation. Je ne pense plus qu'à prendre ma retraite et c'est ce que je fais en janvier 1987.

Je profite de ma retraite pour offrir mes services comme consultant en programme d'assurance de la qualité. Je ne réussis pas dans ce domaine-là. Je manque d'assurance et je ne parviens

pas à amener les compagnies à mettre en application les principes de qualité que les normes internationales exigent.

CHAPITRE XI

LA VIE EN COURS

LA CRISE

En 1929, arrive ce que tout le monde appelle *LA CRISE*. C'est le nom que l'on donne à une crise économique mondiale qui commence en 1929 avec le *crash* de la bourse de New York et qui se termine en 1939 au début de la Deuxième Guerre mondiale, qui prend fin en 1945.

Notre famille est moins affectée que d'autres. Mon père travaille dans une usine de fabrication de cuvettes de toilette et d'urinoirs. La *poterie*, comme tout le monde l'appelle, la *Crane* de son nom anglais. Comme ce sont des appareils que tous utilisent, crise pas crise, l'usine continue de fonctionner presque sans interruption. En fait, mon père ne chôme que six mois. Malgré cela, nous sommes affectés surtout à cause d'une baisse de salaire.

Mon père me raconte qu'un lundi matin, au début de la crise, le grand patron rassemble tous les employés pour leur annoncer qu'à partir de ce moment-là, leur salaire est coupé de moitié. Pour lui cette baisse de revenu signifie, passer de 30 cents à 15 cents l'heure. Nous sommes dans l'obligation de faire des coupures dans ce qui n'est pas essentiel. Papa laisse son auto dans la remise, pour ne plus jamais la reprendre. À table, les desserts se sont mis au régime minceur, pain et mélasse. Le père Noël devient chômeur lui aussi. Tout ce qu'il trouve moyen de nous apporter ce sont des oranges et des pommes. À l'école, on cesse les distributions de prix de fin d'année.

En tant qu'enfant, je ne suis pas vraiment conscient de ce que cette crise économique veut dire pour notre famille, mais je sens un malaise, un genre d'angoisse qui s'installe. Heureusement, c'est le grand-père Paquette qui a prêté l'argent nécessaire à l'achat de notre

maison, et durant les six mois de chômage, il n'a pas exigé que papa paye les intérêts de l'hypothèque.

LA GUERRE, 1939-1945

Après dix ans de crise économique, c'est finalement la guerre qui apporte la prospérité. Elle contribue à ramener les activités économiques dans notre pays. Il n'y a pas d'argent pour faire travailler les personnes durant la crise, mais il y en a beaucoup pour les faire tuer. Comment expliquer que les humains se permettent de telles bêtises ?

Inutile de mentionner que la guerre qui commence me laisse dans une attitude plutôt ambiguë. Elle amène du travail. Fini la crise et le chômage ! Au début, peu de personnes dans notre entourage en sont affectées négativement. C'est en Europe que l'on se bat, ici, on a du travail.

La première personne qui part, c'est un voisin, M. Lavoie. Pourquoi s'enrôle-t-il ? Je n'en sais rien. Peut-être est-il chômeur ? La veille de son départ, il crâne en disant qu'il ne restera pas longtemps en Angleterre puisqu'il souffre de bronchite. Il s'attend à revenir au Canada en très peu de temps. Ce qu'il ne sait pas cependant, c'est que son régiment s'en va à Hong Kong. Il part pour ne plus revenir. En fait, ces militaires-là sont envoyés à la boucherie. Ils n'ont pas encore reçu leur armement lourd quand les Japonais attaquent et ils sont écrasés en un rien de temps.

Émeute au Forum le 17 mars 1955 : les Québécois, pour un grand nombre, se sont toujours sentis un peu persécutés par les Canadiens de langue anglaise. Ce sentiment se manifeste d'une façon explosive au forum de Montréal, à l'occasion d'une partie de hockey. Pour les éliminatoires, les administrateurs ont banni du club notre héros national, Maurice Richard; ses supporters ont fait plein de grabuge au Forum en guise de contestation.

La Révolution tranquille : quelle période exaltante, celle qui suit l'ère Duplessis ! C'est comme si l'on peut enfin respirer. 1960, quelle année mémorable ! La date de nombreux événements importants m'échappe, mais pas celle-là. Duplessis est le premier ministre de la province, de 1944 à 1960. C'est le règne de l'arbitraire. C'est la loi du cadenas, qui permet de cadenasser tout endroit dont les propriétaires osent défier les dictats du *CHEF*. Il y a, entre autres, une cause célèbre d'un restaurateur qui a osé défendre les Témoins de Jéhovah contre les agissements de Duplessis. Son restaurant est cadenassé et il doit se rendre jusqu'en cour suprême pour obtenir justice.

L'équipe du tonnerre : on appelle *Équipe du tonnerre*, le gouvernement qui remplace celui dirigé par l'union nationale. Le premier ministre est Jean Lesage. La province tout entière est en liesse. Au nombre des élus, il y a toute une brochette de personnes qui font partie de l'élite intellectuelle du Québec. C'est à leur mérite que nous devons la caisse de dépôt et la nationalisation de l'électricité. Deux institutions qui, à mon avis, avec les caisses populaires font naître le Québec moderne. La mise en place de ces deux institutions, permet de mettre en plein jour l'opposition féroce que le Canada anglais déploie pour empêcher le Québec d'être maître chez lui.

Hydro-Québec : créer Hydro-Québec veut dire : acheter les compagnies d'électricité existantes qui appartiennent toutes à des entreprises anglophones. Pour les payer, il faut emprunter. Le cœur de la grande finance canadienne est situé à Toronto. On nous y attend de pied ferme. On refuse de nous prêter. Grand bien nous fait, il faut aller emprunter à New-York, où l'on obtient un taux moins élevé.

Caisse de dépôt : fondée en 1965, le but de la caisse de dépôt est de mettre les finances du Québec dans les mains des Québécois. Depuis la conquête, le Canada anglais détient le contrôle de notre marché financier. Les nationalistes, à l'intérieur du Parti libéral,

veulent mettre fin à cette mainmise. Notre province doit une fière chandelle à M. Jacques Parizeau, le penseur de cette institution.

Le F.L.Q. (Front de libération du Québec): pour un certain nombre de jeunes québécois, la lutte politique pour l'indépendance prend trop de temps et semble très incertaine. Ils décident donc de promouvoir l'indépendance par la violence. Ils font sauter des bombes dans les quartiers anglophones et dans les endroits qui symbolisent la domination d'Ottawa sur le Québec. Il y a des blessés et des morts. Ils enlèvent un diplomate anglais ainsi que M. Pierre Laporte, le ministre du travail dans le cabinet de M. Robert Bourassa. Malheureusement, il y laisse sa vie.

La crise d'octobre: cette violence fait peur avec raison. Les ennemis d'un Québec indépendant, décident de mettre à la raison ces dangereux nationalistes. Les services secrets de la G.R.C. infiltrent les cellules felquistes dans le but d'espionner et d'encourager leurs actions afin de mieux les identifier. Ils posent des gestes criminels comme : mettre le feu à une grange, voler les listes des membres du Parti québécois, écrire des communiqués de presse, enfin tout ce qui peut être fait pour donner mauvaise presse à ces jeunes écervelés.

Les autorités, ou elles sont mal informées par les services secrets, ce que je pense personnellement ou, elles sont elles-mêmes de mauvaise foi, elles font courir le bruit qu'il y a deux milles felquistes prêts à faire la révolution. Parmi les plus démagogues de nos politiciens, on retrouve le ministre fédéral Jean Marchand et Jean Drapeau, le maire de Montréal. L'enlèvement du diplomate britannique et du ministre Pierre Laporte fait peut-être partie, selon moi, de la stratégie des services secrets pour justifier l'imposition de la loi des mesures de guerre.

Quant au triste sort de Pierre Laporte, je soupçonne que sa disparition fait leur affaire, car on le savait en contact avec la pègre et que les chefs politiques sont volontairement tenus dans le noir par les services secrets pour des raisons qui m'échappent. Ces événements sont une occasion en or pour certains politiciens

originaires du Québec, de déclarer la loi des mesures de guerre afin de mettre à leur place les nationalistes québécois. On prétend que c'est Robert Bourassa, qui a demandé à Pierre Elliott Trudeau d'invoquer les mesures de guerre.

Personnellement, je pense que Bourassa n'a pas assez de cran pour faire cette demande lui-même et qu'il agit suite aux insistances du premier ministre Trudeau. Le sénateur Jean-Claude Rivet, conseiller du premier ministre du Québec, confirme cette hypothèse. Trudeau accède à cette requête et impose la loi des mesures de guerre.

Durant cette période, les soldats de l'armée canadienne occupent tout le territoire québécois. Ils arrêtent environ quatre cents personnes du seul fait qu'ils sont des nationalistes actifs. Après un certain temps, ils relâchent la plupart sans aucune accusation. À cette époque, je travaille comme civil pour la défense nationale à la compagnie *Pratt & Whitney* de Longueuil. Je n'ose pas exprimer mes opinions de peur d'être soupçonné de terrorisme.

Le mouvement indépendantiste : les années 1960 à 1970 sont marquées par l'émergence du mouvement indépendantiste québécois. Je pense que le rêve d'un pays bien à nous, a toujours existé dans le subconscient de la plupart des Québécois francophones. D'autant plus fort que nous ne nous sentons pas acceptés dans ce pays. Pour ma part, je suis convaincu que les anglophones caressent le rêve, bien légitime pour eux, de nous assimiler. Je pense qu'ils croient ainsi nous faire une grande faveur en nous intégrant à la culture anglo-saxonne, la « civilisation des civilisations ». Quelle grandeur d'âme ! Mais pour nous, descendants des premiers colons, venus de France, c'est renier notre identité. C'est renoncer à un héritage qui vaut bien le leur.

Les autorités canadiennes font tout pour nous faire disparaître. D'abord, ils commencent par nous isoler géographiquement. Le premier acte dans cette direction, est la déportation des Acadiens. Ensuite, par les différents modes de gouvernement, ils nous fusionnent avec le Haut-Canada pour nous maintenir minoritaires

et les aider à assumer la dette nationale. Ils commencent par rassembler quatre provinces en constituant la Confédération. Encore là, nous sommes minoritaires : un contre trois. Par la suite, ils intègrent le Manitoba qui s'empresse d'interdire l'enseignement du français dans les écoles.

On peut imaginer que le poids et le statut politique des francophones auraient été beaucoup plus importants dans le Canada d'aujourd'hui n'eût été ces événements qui ne sont rien d'autre qu'un génocide ethnique, perpétré sous le prétexte démocratique.

Dans mon for intérieur, je blâme beaucoup la France, car elle nous a abandonnés tout simplement par erreur de jugement. Le système monarchique des rois et des princes décide de laisser tomber cette nouvelle colonie, préférant se vautrer dans le luxe et les amusements aux dépens de leur peuple.

Le Parti québécois : les indépendantistes québécois se regroupent sous la bannière d'un parti politique, qu'on nomme le *Parti québécois*, avec à leur tête René Lévesque. Cet homme est doté d'un charisme à nul autre pareil. Il démissionne du Parti libéral du Québec, suite au refus du parti d'étudier une proposition d'amendement à la constitution canadienne. Cet amendement visait à donner au Québec les pouvoirs nécessaires pour assurer sa survie comme entité distincte.

Affranchi du carcan que lui imposaient les libéraux, René Lévesque décide de fonder le *Parti québécois* afin de faire valoir ses idéologies politiques. Il réussit à prendre le pouvoir à la deuxième élection, en 1976. Enfin, il est élu pour gouverner le Québec. Les indépendantistes ou souverainistes québécois vivent cet événement dans l'euphorie et l'espoir.

Le rapatriement de la constitution 1982 : cet autre événement mobilise la vie des Québécois. Ceux parmi eux qui pensent que le premier ministre d'alors est l'un des nôtres se trompent. Un nom français ne veut rien dire. Pierre Elliott Trudeau est un francophone, par son père, mais anglophone par sa mère. Pour sûr, il n'y a rien de

mal là-dedans. En fait, ça en fait une personne théoriquement neutre puisqu'elle incarne l'essence même des *deux nations fondatrices*, expression chère aux Québécois.

Malheureusement, cette expression n'est qu'un rêve. Dans la pratique, ça ne se passe pas comme cela, car pour les raisons que j'ai décrites précédemment, les deux nations ne sont pas égales. Ce qui fait que le produit hybride, en général s'intègre au groupe le plus important. En bout de ligne, ça devient une perte nette pour le groupe le plus faible ou le moins important. La famille de François Paquette, dont je suis le deuxième, perd ainsi vingt pour cent des leurs. Christiane a marié un anglophone et s'est établie en Colombie-Britannique. Laurier s'est laissé angliciser dans les forces armées et ses enfants ont tous marié des anglophones.

Autres considérations : d'abord, nous avons été conquis. Il y en a parmi nous qui n'aimons pas regarder cette réalité en face. Ils préfèrent penser que c'est la France qui nous a abandonnés. Plus noble ou moins humiliant ? La réalité, c'est que la plupart des élites de la société du temps sont retournés à la mère-patrie laissant le champ libre aux nouveaux maîtres qui se sont accaparé les postes de commandement et ont assimilé leurs subordonnés à leur culture. On peut difficilement les blâmer; nous aurions fait la même chose dans les rôles inverses. Les conquérants et les groupes majoritaires sont toujours tyranniques.

LES RÉFÉRENDUMS

20 mai 1981 : l'élection d'un gouvernement souverainiste donne une toute nouvelle image au paysage politique du Québec. Le premier ministre du temps, M. René Lévesque, un grand démocrate, décide, pour toutes sortes de raisons, de faire confirmer par la population au moyen d'un référendum, toute décision relative à notre avenir national. M. Lévesque désire avoir un mandat de la population pour

l'autoriser à négocier un nouveau pacte confédératif avec Ottawa. Il organise un référendum pour obtenir ce mandat.

Les adversaires politiques de l'option souverainiste clament sur tous les toits que la question n'est pas claire. Et pourtant, elle est on ne peut plus claire à peu près comme suit : « Autorisez-vous votre gouvernement à entreprendre des négociations avec le gouvernement fédéral en vue d'obtenir la souveraineté du Québec ? » Peut-on être plus clair ? Toujours est-il que les Québécois refusent de lui donner ce mandat.

31 octobre 1995 : Nous voilà en route pour un autre référendum. Cette fois, c'est avec Jacques Parizeau, un indépendantiste pur et dur. Je ne l'aime pas beaucoup. Justement, je le trouve trop radical. Toujours est-il, qu'il s'est peinturé dans le coin en annonçant d'avance qu'il tiendrait un référendum dans les douze mois qui suivraient la réélection du Parti québécois. Et référendum il y a même si tous les sondages indiquent un manque d'appui populaire suffisant. Malgré cela, il réussit quand même à recueillir 49,6 pour cent des votes grâce entre autres à la venue d'un nouvel intervenant sur la scène provinciale, M. Lucien Bouchard. Celui-ci est une personne qui a beaucoup de charisme et qui s'exprime avec beaucoup de passion.

Après la divulgation des résultats, M. Parizeau prend la parole à la télé et commente d'une façon plutôt maladroite que la défaite est due « à l'argent et à *des* votes ethniques ». Il n'en faut pas plus pour déclencher contre lui un tollé de la part des fédéralistes et de certains souverainistes qui se sentent obligés de paraître outragés d'une réalité qu'il ne faut surtout pas dire pour cause de rectitude politique.

CHAPITRE XII

LE GRAND VERGLAS

La tempête : on appelle *le grand verglas*, cette tempête de verglas qui s'abat sur notre région, du 6 au 10 janvier 1998. Le poids de cette glace brise les branches d'arbre et impose aux pylônes une surcharge de poids qu'ils ne sont pas capables de supporter. C'est la panne générale qui ne sera pas réparée avant la fin janvier. Les journaux nous disent que la tempête a duré douze jours, a affecté 3,5 millions d'individus, causé 30 décès, détruit 120 kilomètres du réseau électrique et plongé dans le noir une grande partie de la Montérégie. Je raconte ici comment notre famille a vécu cet évènement météorologique.

Comme toutes les grandes catastrophes, celle-ci cause sa part de décès et de malheurs. Les décès sont attribués au monoxyde de carbone, aux incendies, à l'hypothermie, à la chute d'un arbre, à la noyade, et à la chute d'un bloc de glace. Plusieurs suicides survenus dans les mois qui suivent, sont causés par le stress que subissent ces personnes. De même, les difficultés vécues dans les familles, sont cause de nombreux conflits dont certains se sont terminés par un divorce.

Je me trompais quand je pensais savoir ce qu'est le verglas. Souvent dans ma vie, j'avais été témoin de pluie verglaçante, avec tout ce que cela veut dire de routes glissantes, de déglçage de pare-brise, de chutes, etc. Mais le *verglas*, le *vrai verglas*, c'est autre chose. Ça pourrait s'appeler *un enfer de glace*. Une journée, ça passe. Deux jours, c'est inquiétant. Trois jours, c'est terrible. Ce qui est intolérable, c'est qu'on nous en annonce encore pour les deux prochains jours. C'est le désastre. Les lignes électriques tombent partout, entraînant avec elles les pylônes qui sont censés les supporter. Résultat, pas de chauffage, pas d'éclairage. Avec un ciel couvert, à quatre heures de

l'après-midi, il faut allumer les chandelles. À la longue, ça affecte le moral et le comportement.

Le verglas et les arbres : quand, par hasard, il y a une éclaircie dans les nuages et que le soleil réussit à y glisser quelques rayons, c'est féerique. Chaque morceau de glace se pare de soleil et brille de mille feux. Mais quel fardeau pour les branches des arbres ! Elles se penchent comme si elles portaient le poids de l'univers.

Dès la première nuit, les arbres dont les branches sont les plus fragiles, nos mélèzes en particulier, commencent à se briser et à tomber avec fracas. La deuxième nuit, ce sont nos érables qui commencent eux aussi à perdre leurs branches. C'est comme pour en remettre, car les mélèzes continuent de perdre les leurs. Mais ce qui rend l'évènement encore plus impressionnant, c'est que plusieurs de ces branches tombent sur notre toit. Surtout la nuit, ça fait un effet tambour accompagné d'une pétarade de tous les morceaux de glace qui se détachent des plus petites branches. Ça commence par un craquement et vlan ! La branche s'écrase.

Les neuf premiers jours : le tout commence durant la nuit du 5 au 6 janvier avec, selon les régions, de 10 à 25 mm de pluie verglaçante. Vingt millimètres de plus tombent durant la journée du 6. On ferme les écoles. Les arbres commencent à tomber. Le 7, une quinzaine de millimètres s'ajoutent. Près de 760 000 foyers sont privés d'électricité, dans une zone qui s'étend entre Granby, Saint-Hyacinthe et Saint-Jean-sur-Richelieu. Le territoire affecté est baptisé *le triangle noir*.

Nous sommes demeurés à Saint-Jean durant les 9 premiers jours. Lucille couchait seule dans sa chambre. Moi, je couchais sur le divan de la salle de télé. Pourquoi, chacun de notre côté ? Ceux qui nous connaissent bien, nos enfants par exemple, comprendront. Je couchais avec un capuchon sur la tête. Je sentais moins le froid. Le matin, je me levais vers 6h00 pour allumer le poêle à bois et préparer le déjeuner. Je faisais bouillir l'eau pour le café. Tout était prêt pour les rôties quand Lucille se levait.

Lucille préparait le dîner toujours sur le poêle à bois. Il en était de même pour le souper. Nous allumions les chandelles vers 16h00 puisque le ciel était presque toujours couvert. Je veillais près du poêle jusque vers 23h00 pour amortir le feu et m'assurer ainsi qu'il n'y aurait pas de danger de feu. La radio à piles fonctionnait jour et nuit. Je tenais à me tenir au courant de ce qui se passait ailleurs au Québec. Ce n'est qu'à notre arrivée chez Michèle, en regardant la télé, que j'ai pris conscience de l'ampleur des dommages au réseau électrique.

Vers la terre promise : La nuit qui tombe à 16h00, les chandelles qui s'allument, pas de télé, pas de lecture, une longue soirée en perspective, moi au sous-sol à surveiller le feu, Lucille en haut à s'angoisser, les enfants qui s'inquiètent et nous appellent tous les jours, ont finalement eu raison de nous. Après avoir résisté durant 9 jours, nous décidons de partir même si ça m'inquiétait de laisser la maison sans surveillance. Je pense à nos plantes qui vont geler et tous les autres risques que comporte le fait de laisser, sans surveillance, une maison inhabitée.

La décision étant prise, je téléphone à Michèle. Je m'entends avec elle pour nous rendre chez elle, samedi le 10. Nous sommes mercredi. « Mais pourquoi attendre à samedi ? » que je dis. « Pourquoi pas vendredi, puisque nous sommes prêts à partir ? » À peine avais-je prononcé cette phrase que j'aperçois Lucille, qui retrouve tout d'un coup, toute son énergie et commence à préparer ce qu'il nous faut apporter.

Elle fait la plus grande partie du travail, car, j'ai dû aller à l'urgence pour un problème d'amaurose à l'œil gauche. (Problème de vision qui fait que l'œil se couvre d'un voile gris qui coupe la vision). J'ai dû m'y présenter trois jours d'affilée. Il me reste à avoir une prise de sang le vendredi matin, attendre le résultat et partir tout de suite après dîner.

Inutile de dire que nous étions prêts. L'intérieur de la voiture ressemble à l'arche de Noé. Il y a de la nourriture, de la literie, du

linge de corps et de rechange et la ménagerie c'est-à-dire : Teddy le chien, Kasso le chat, Natacha la minoune et Quenouille la tourterelle. C'est cette dernière qui personnifie la colombe de l'arche.

Il reste à fermer la maison, c'est-à-dire évacuer toute l'eau du réservoir d'eau chaude, vider les tuyaux, vider les toilettes, verser de l'antigel dans les renvois de l'évier, des lavabos, du réservoir des toilettes, etc. À 13h30, nous voilà en route pour la terre promise, en l'occurrence chez notre fille Michèle. Au diable le dîner. Nous n'avons pas faim de toute façon.

Et vogue la galère : Après environ une heure de route, Kasso commence à faire du grabuge et à miauler comme un perdu. Il me désappointe, car il est mon préféré dans notre ménagerie. J'aime son calme et son indépendance. C'est comme s'il avait laissé ses belles qualités derrière nous. Nous sommes quand même rassurés, puisqu'il est dans sa cage. Quelle erreur ! Nous réalisons que, grâce à sa persévérance et à sa force, il réussit à briser la porte en plastique de sa cage.

Heureusement, il se conduit en chat bien élevé. Nous pouvons nous détendre un peu. Quelque temps plus tard, l'auto est envahie par une odeur féroce, presque visible tellement elle est forte. Immédiatement, je nomme le coupable. Aucun doute, c'est Teddy le chien à qui il arrive parfois de laisser passer des gaz. Il est le seul qui peut nous empester comme cela. Mais je dois me rétracter. Lucille, en se retournant, s'aperçoit que c'est Kasso et non Teddy. J'en conclus que c'est l'envie qui lui a donné la force de briser la porte de sa cage. L'odeur se dissipe lentement. Le calme est restauré pour le reste du voyage.

Finalement, nous arrivons chez Michèle vers 15h00. On peut facilement imaginer le déchargement de l'arche. Je vous en fais grâce. Nous nous sommes rapidement installés dans ce qui serait notre chez nous, pour un certain temps.

Notre séjour chez Michèle : La vie chez Michèle est très agréable. Naturellement, il faut faire des compromis de part et d'autre. Nous

savons que nous dérangeons, même si Michèle est très généreuse et patiente avec nous. Même que, à un certain moment, elle nous dit qu'elle se sent comme si elle était chez nous à Saint-Jean. Pas méchamment, mais nous prenons beaucoup de place. Surtout qu'elle est habituée à vivre seule.

Tous les jours, je suis à la télé, le déroulement des événements. C'est ainsi que je vois les pylônes qui se sont écrasés sous le poids de la glace. Je constate l'étendue des dommages et comprends pourquoi le rétablissement de l'électricité sera à la fin de janvier. C'est vraiment décourageant. De plus, Teddy décide de marquer son territoire pour montrer qu'il se sent bien chez lui. Quant à Kasso, il refuse obstinément de faire ami avec Clyde, le chat de Michèle. Tout contribue à faire réaliser à notre fille qu'elle est bien bonne de nous héberger.

Quant à moi, je me sens bien, je ne suis pas obligé de faire quoi que ce soit. Je me repose vraiment. Je trouve quand même que Michèle néglige certaines choses que je pense très importantes. Je lui fais remarquer sous forme de boutades. J'espère que ça ne la blesse pas. J'entreprends d'enlever l'accumulation de neige et de glace qui recouvrent les marches du long escalier qui monte chez elle. Cette opération me donne beaucoup de satisfaction. J'enlève aussi la neige qui s'est accumulée sur sa galerie avant et qui aurait pu l'endommager.

Retour au becaïl : Enfin, nous apprenons par la télé que le courant est revenu à Saint-Jean. C'est le retour qui s'organise. Tout est prêt. C'est sans compter sur notre campeur qui nous fait faux bond. Une pièce du système d'embrayage flanche. (Les maudits Volkswagen).

J'appelle le garage Volkswagen de Saint-Jérôme. J'explique ma condition de rescapé du verglas. Il accepte de me dépanner. Et, 400 \$ plus tard et un peu de retard, nous partons pour notre foyer.

Conséquences à long terme : Je croyais être passé à travers cet épisode de verglas comme un couteau dans le beurre. Mais pendant plusieurs mois, je ne pouvais pas parler de cet événement sans

pleurer. Ce n'est pas le verglas comme tel, qui me tirait les larmes, mais bien plutôt le profond désaccord que Lucille et moi y avons vécu.

CHAPITRE XIII

LE MITAN DE LA VIE

PRISE DE CONSCIENCE

Lentement, insidieusement, peu à peu, une sensation d'angoisse m'envahit. C'est comme si je me retrouve à la nage en plein milieu d'un lac. La rive qui me fait face est encore très loin et je ressens une certaine fatigue. Derrière moi, c'est à peine si je vois celle que je viens de quitter. Un sentiment de panique s'installe en moi. Vite, il faut me ressaisir.

C'est comme cela que j'arrive au mitan de la vie. Qu'en ai-je fait ? Qu'en est-il de mes rêves de jeunesse ? Je m'accroche malgré tout. Je me dois de continuer à nager. La tentation de changer de cap est grande, mais il faut résister. Trop de personnes dépendent de moi ou, est-ce une illusion ? Je continue. Par entêtement ? Par devoir ? Par amour pour les miens ? Pour tout cela ? Sûrement ! Et me voici, à la fin du jour, en train de raconter cette période de ma vie.

En y pensant bien, je n'ai pas vraiment changé. Je suis demeuré un rêveur. Oui, je rêve encore d'idéal, de beauté, de grandeur, de générosité, d'amour, de liberté, d'accomplissement et de réussite. Cependant, je suis plus lucide. Je prends mes rêves pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des rêves qui ne s'accompliront probablement pas, un peu comme des phantasmes.

Au mitan de la vie, mon but immédiat, c'est de gagner des sous pour faire vivre ma famille, faire instruire mes enfants, les amener à l'âge adulte, armés pour faire face à la vie. Est-ce que j'ai réussi ? Eux seuls pourront le dire quand, rendus à mon âge, ils regarderont en arrière pour examiner leur vécu.

À cette époque, je travaille pour la défense nationale. Mes fonctions me laissent plutôt froid. Je ne peux pas dire que j'y suis très heureux. Je vois trop d'hypocrisie, de malhonnêteté et de

dilapidation des fonds publics. D'autant plus que je suis devenu un pacifiste convaincu. De plus, je crois que nos gouvernants, qu'ils soient au national ou au provincial, sont au service des puissances d'argent. Comme les Hébreux dans le désert, nos élus adorent le veau d'or. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet. Que ceux qui ont des oreilles entendent et que ceux qui ont des yeux voient.

ENGAGEMENT SOCIAL

Caisse populaire : mon travail me permet de faire vivre ma famille dans une certaine aisance, ce qui me libère pour m'occuper d'organisation communautaire. C'est ainsi que je prends une part active dans la fondation de la caisse populaire de la paroisse Saint-Edmond, là où je suis domicilié. Pendant environ six ans, j'occupe le poste de président. Au tout début, les administrateurs se grattaient la tête longtemps avant de dépenser cinq dollars. Aujourd'hui, c'est une caisse dont l'actif dépasse les cent millions. Je suis très fier du mouvement des caisses populaires, car pour moi c'est un moyen important pour libérer le monde ordinaire des dents des requins de la finance.

Aujourd'hui, le Mouvement Desjardins est devenu un joueur incontournable dans l'économie du Québec moderne. On les critique beaucoup. On va même jusqu'à dire que *Desjardins*, le fondateur, doit se retourner dans sa tombe quand il voit l'orientation qu'ont prise les caisses depuis quelques années. Les caisses sont comme un poisson dans l'eau, elles ne peuvent tout simplement pas éviter d'être soumises aux impératifs de la mondialisation, ni de subir l'influence du milieu où elles opèrent. D'ailleurs, les dirigeants viennent de notre société. Une chose est sûre, c'est que les surplus résultant des activités financières restent dans le milieu où ils sont générés.

Je suis une personne qui a beaucoup de préoccupations sociales. Je ne sais pas comment ça m'est venu. Peut-être que, jeune j'ai réalisé

qu'il y a deux sortes d'individus : les privilégiés et les travailleurs. Mon père d'ailleurs est très sensible à cette condition sociale. Je suis sûr que dans sa tête, même si ça ne se présente pas en termes sociologiques savants, intuitivement il sait. Il a été un syndicaliste convaincu. De plus, il ne se contente pas des revendications syndicales. Il s'engage dans une coopérative de consommation. Ce fut un échec, mais quand même, il a essayé de faire quelque chose d'autre.

Coopératisme : je suis convaincu que la coopération est le meilleur moyen pour les travailleurs d'améliorer leur niveau de vie. Dans mon patelin, j'ai participé à la fondation d'une coopérative de consommation. Dans cette expérience, je suivais les traces de mon père. Ce fut un échec. C'était très difficile d'intéresser les gens à participer à ce genre d'entreprise. C'est exigeant, il faut que les membres participent aux travaux tels que la réception des marchandises, les placer sur les tablettes, avoir le personnel pour s'occuper de la caisse les soirs d'ouverture, ainsi que les autres travaux inhérents à une épicerie.

De plus, nous sommes infiltrés par des marxistes. Je suis convaincu que ces gens-là n'étaient pas de vrais marxistes. Il y en avait au moins un, dans chacune des coopératives de consommation. Je crois plutôt que c'étaient des taupes placées là par la Gendarmerie royale du Canada. Je suis convaincu que le rôle de la GRC n'est pas de protéger la population, mais bien plutôt de protéger le système capitaliste. Il fallait éviter que les coopératives démontrent qu'elles peuvent remplacer, adéquatement les grandes entreprises capitalistes.

Syndicalisme : de nature, je suis un syndicaliste convaincu, mais je suis en contradiction totale avec le syndicalisme de confrontation et de lutte de pouvoir. Je crois que les syndicats devraient s'engager dans des actions positives, comme la mise sur pied de coopératives de toutes sortes.

Je crois que les syndicats devraient participer à la gestion des entreprises. Pour sûr, les salaires, c'est important, mais les conditions de travail, ça l'est aussi. Il est beaucoup question de productivité. Dans ce terme-là, il n'y a pas seulement un ouvrier qui court, il y a une personne qui reçoit de la formation, qui utilise de la machinerie à la fine pointe de la technologie, de la matière première de qualité, des instructions de travail adéquates et un environnement sain.

ENGAGEMENT POLOTIQUE

Dans les années 70, je me suis impliqué dans la politique municipale. Je ne me souviens plus du nom du parti dans lequel je militais, je pense que nous avions un bon programme. Mais nous n'avons pas réussi. Et voilà pour le municipal.

Par ailleurs, j'ai été un ardent partisan de René Lévesque et de son parti pour la souveraineté. J'ai continué à m'impliquer avec le Bloc québécois. Mais mon engagement est moins intense.

Encore là, mes idées ne cadrent pas avec la façon dont ça se passe. Nos gouvernants devraient favoriser la scolarisation maximale de chaque citoyen. Dans notre société, il y a des talents qui se perdent faute d'argent. Est-ce qu'une nation peut laisser perdre une telle richesse? J'aime imaginer une société dans laquelle chaque talent peut fleurir et contribuer à la richesse collective. Quel beau pays où il ferait bon vivre!

ASSOCIATION *J'ÉCRIS MA VIE*

En 1997, je lis dans le journal local que M. Olivier Fillion donne des ateliers d'autobiographie à Marieville. Ça fait longtemps que je rêve d'écrire l'histoire de ma vie. Le programme dure deux ans. Face aux défis des corrections et des changements de paragraphes, je m'achète un ordinateur usagé. J'y découvre une merveille de développement technologique. Après 12 ans d'écriture, de

corrections, de ratures et de rajouts, je vois enfin approcher la fin de mon histoire. J'en suis pas mal fier.

ANIMATEUR J.M.V.

En septembre 1999, M. Fillion m'invite à me lancer dans l'animation. J'accepte le défi et regroupe 18 personnes désireuses de vivre cette expérience. C'est une expérience merveilleuse. Je me retire enfin après avoir animé six groupes. La relève est formidable. Ma plus grande satisfaction est de réaliser le grand nombre de personnes qui se sont connues grâce à ces rencontres. L'association fleurit dans le Haut-Richelieu.

CHAPITRE XIV

POINTS Tournants

RÉLEXIONS

Si je n'étais pas fouineur et curieux de tout voir et de tout savoir. Si j'étais timide et peureux, je m'éloignerais de cet étranger à grande robe noire, qui parle avec ma mère. Qui est-il ? Je suis près de lui. Il me prend sur ses genoux et s'adressant à ma mère, dit : « Est-ce qu'on va faire un prêtre avec ce petit gars-là ? » Une seule phrase et me voilà prisonnier d'une vocation dont j'ignore tout. Comment expliquer cela. Je ne sais pas. Ces paroles ne me disent rien, sauf qu'elles semblent plaire à ma mère. Par contre, je sais aujourd'hui qu'elles m'ont emmuré dans une dynamique qui exclut toute autre option.

Que serait-il arrivé si j'avais persisté dans cette voie. C'est la question que je me pose en réfléchissant aux événements de ma vie. Je ne saurai jamais, c'est sûr. Tout ce qui jalonne notre route joue un rôle déterminant sur le déroulement de notre destinée. Souvent, des événements nous arrivent sans crier gare. Parfois, c'est le destin auquel on ne peut pas ou n'ose pas résister.

Ainsi, le *crash* de la bourse de New York en 1929 détruit d'innombrables fortunes. Il en résulte de nombreux suicides. La conséquence la plus tragique, est la plus grande crise économique que le monde ait jamais connue. Le chômage qui s'en suit, réduit à la misère des milliers de travailleurs. Personne n'échappe à ce désastre financier. Je vis cette période, mais mes yeux d'enfant ne réalisent pas l'ampleur de ce drame.

Les points tournants dans ma vie m'ont amené là où je suis aujourd'hui. Le collège, c'est une étape que j'aurais pu éviter si j'avais été quelqu'un d'autre. C'est pour moi le début d'une longue marche dans la solitude du désert. Pourtant, il y a plein de monde autour

de moi. Il reste que je suis seul dans mon intérieur avec mes doutes, un malaise profond et une grande tristesse. Je ne connais personne à qui me confier.

J'ai cru un moment, me libérer de ce fardeau en m'enrôlant dans les forces armées durant la guerre. Comme je l'écris plus haut, c'est une fuite. Je me sauve de ce que je crois être mon destin. Erreur ! Mon corps s'enfuit, mais mon esprit ne suit pas. À ma sortie des forces armées, je me retrouve face à la même croisée de chemins.

Je fais les démarches nécessaires et je prends le chemin que je croyais pouvoir éviter. C'est mon entrée chez les Oblats. Heureusement, la vie est plus forte que ma *vocation*. J'y suis tellement mal que je suis incapable de continuer. Je retourne dans le vrai monde. C'est la plus belle journée de toute ma vie.

Les forces armées me semblent être la seule alternative de carrière. C'est ce que je fais et j'y reste quatre ans et demi. J'en sors durant la guerre de Corée. Par la suite, je travaille six ans et demi dans une compagnie de réparation d'avions pour finalement faire carrière comme spécialiste en programme de la qualité pour la défense nationale.

Quoi d'autre aurais-je pu faire ? Je ne sais vraiment pas. Mon impression générale, c'est que je n'ai pas su donner tout mon potentiel, faute d'avoir confiance en moi. Il aurait fallu que je fasse une thérapie à ma sortie de chez les Oblats pour mieux me connaître et découvrir la cause de mes blocages.

Mon mariage est un autre tournant majeur, mais est-ce vraiment un tournant ? Est-ce que ce n'est pas le chemin normal pour les personnes de mon temps ? Si c'est le chemin normal, ce n'est pas un tournant. Aujourd'hui, c'est autre chose. La normalité est à repenser.

Le vrai changement dans ma vie s'opère graduellement à la lumière de l'expérience de la vie. Jeune, je suis dogmatique et tranchant. Je possède la vérité, ou plutôt, c'est la vérité des autres qui me possède. Que j'y crois ! Aujourd'hui, j'en garde une grande amertume. Je suis devenu sceptique. Je ne sais vraiment pas ni qui,

ni quoi croire si ce n'est que j'ai foi en l'être humain en dépit de toutes les incohérences dont les hommes font preuve.

De toute façon le fait de croire ou de ne pas croire à un être supérieur n'y change rien. L'homme est à peine sorti de son animalité et est en train d'apprendre à utiliser ce cerveau dont il a hérité. Dans ce processus, il fait un tas d'erreurs, de stupidités et de cruautés. Mais il fait aussi de grandes choses et cela on a tendance à l'oublier.

CHAPITRE XV

SE VANTER UN PEU

MON IMAGE INTÉRIEURE

Se vanter, pour moi, n'est pas évident. Je n'ai rien réussi d'extraordinaire. J'ai vécu tout simplement avec toute l'ardeur que j'ai pu générer en moi. Avec Lucille, j'ai mis au monde et mené à maturité une famille de quatre enfants. Nous avons tout sacrifié pour eux. Malgré tout, nous ne regrettons rien. Dire que nous avons réussi, c'est être juge et partie en même temps. Mais nous aimons le croire tout en sachant pertinemment que nos enfants sont les seuls juges en cette matière.

Me vanter, c'est quand même révéler d'un point de vue très subjectif ce que je crois avoir comme qualité, c'est-à-dire une bonne intelligence, une volonté de vivre à toute épreuve, une grande volonté qui frôle l'entêtement, une grande persévérance, un très grand sens d'appartenance, un esprit de solidarité et de fraternité et un cœur plein d'amour et de compassion. En dépit de toutes ces qualités, je n'ai aucun trophée ou médaille à afficher. Dans les sports, j'étais nul. Aux études, j'étais moyen. Au travail, je n'ai pas fait merveille. Malgré tout, je suis relativement satisfait compte tenu des carences et des blocages qui m'ont handicapé durant ma vie. J'ai fait avec ce que j'avais.

Je suis une personne charmante. En général, on me le rend bien. Il m'arrive d'avoir l'impression de ne pas mériter l'estime que d'autres peuvent avoir pour moi. Ce n'est pas de la modestie, c'est juste comme ça. Je me fais facilement des amis. J'ai le don d'être à l'aise avec la plupart des gens ordinaires. J'évite ceux qui sont remplis d'eux-mêmes. Ils me rendent mal à l'aise. J'aime mes frères les HOMMES. Ce mot est employé ici au sens d'être humain sans distinction de couleur, de religion, de sexe ou d'âge. Surtout ceux

qui souffrent de l'arrogance et du mépris des hommes de pouvoir et d'argent.

Il arrive assez souvent que des femmes me fassent des compliments sur différents aspects de ma personne. Ça me flatte énormément, mais en même temps ça me cause un certain malaise. C'est comme si on me faisait une déclaration d'amour à laquelle, je me sens incapable de répondre adéquatement. Oui, j'ai un grand besoin de me sentir aimé, mais en même temps, il y a quelque chose dans mon intérieur qui dit que si ces personnes me connaissaient vraiment, elles ne m'apprécieraient pas autant.

Fausse modestie ? Peut-être. C'est que toute ma vie j'ai été habité par le sentiment que je n'étais pas correct. Par contre, j'ai l'impression que je fais toujours mon possible pour agir correctement. Ça vient probablement de cette raclée que j'avais reçue de mon père, sans aucune justification. Il y a des événements qui nous marquent pour la vie. Je le raconte au début de mon histoire.

Il y a peut-être un fleuron à ma vie, c'est d'avoir été, par pur hasard, l'instrument source de l'implantation de l'Association *J'écris ma vie* dans le secteur Haut-Richelieu. Cela a été souligné en me décernant le prix « HOMMAGE » lors de l'assemblée générale de l'année 2008. De plus, je dois un gros merci au secteur Haut-Richelieu, pour avoir institué la *Bourse à l'édition Normand Paquette*, pour les membres qui éditeront leur histoire.

CHAPITRE XVI

RELIGION ET FOI

La religion : dans le Québec d'autrefois, la religion est omniprésente. À l'école, en entrant en classe le matin et en revenant après le dîner, on récite le chapelet. La journée se termine par une autre prière. Parmi les matières à apprendre, il y a le petit catéchisme qu'il faut pouvoir mémoriser, mot à mot. À l'adolescence, on nous bourre l'esprit avec la peur du péché mortel. Le pire, celui qui nous mène directement en enfer, le péché de la chair. Pour l'Église catholique, il semble que ce soit le seul péché. C'est peut-être qu'il est le plus tentant et le plus facile à commettre. On nous parle très peu des autres manquements.

Religion et foi, pour moi ce sont deux mots qui sont chargés d'amertume, de ressentiments et d'agressivité. L'entendement courant, dans mon milieu, confond les deux mots. Je crois que chaque croyance est reliée à un rite quelconque, à une institution. Il en est de même pour chaque religion. Au Québec, on connaît surtout la religion catholique. Quant aux autres, on les regroupe habituellement sous le terme de protestant, anglican ou juif. N'oublions pas toutefois les nombreux disciples de Mahomet, qui immigrent au Québec depuis quelques années. On sait qu'il y en a d'autres, mais elles sont si peu répandues qu'elles n'ont jamais joué un rôle significatif dans nos vies.

Comme nous, deux siècles auparavant, ces nouveaux arrivants apportent non seulement leur culture, mais aussi leur pratique religieuse. Certains sont silencieux, mais d'autres essaient d'endoctriner ceux qui les accueillent. Nous devons nous méfier de ces envahisseurs manipulateurs.

Quant à moi, j'ai été élevé dans la religion catholique, c'est celle qui me rejoint dans mes émotions profondes. Elle m'a fait connaître

un certain Dieu vengeur et colérique. On ne nous parle pas de l'aimer, il faut le craindre. Le critère, c'était le péché mortel et l'enfer. Oh ! Qu'ils m'ont eu avec ces mots-là ! Que j'ai eu peur de ce feu éternel ! J'en suis venu à ne pas faire un pas, sans craindre de faire ce terrible péché mortel qui risque de me damner pour l'éternité. Les histoires d'horreur dont on m'a bourré le crâne et que j'ai crues avec tellement d'intensité me poursuivaient comme mon ombrage.

Ma foi : ma foi, c'est croire à un Créateur, qui a créé l'univers et mis en place les lois qui le régissent, de telle façon qu'il n'a pas à intervenir en toute occasion pour changer le cours des choses. Personne ne peut choisir de croire ou de ne pas croire. La foi on l'a ou on ne l'a pas. Dans cette autre vie qui nous attend tous, je ne pense pas que nous serons jugés sur notre croyance, mais plutôt sur les valeurs humaines que nous aurons choisies de pratiquer.

La confession : durant mes années d'école, à chaque début de mois, nous sommes entraînés dans un rituel semblable au baptême. C'est-à-dire que ça nous arrive sans demander la permission. Ça commence par la confession, le jeudi pour les garçons, car ils sont plus susceptibles que les filles de faire des péchés. Les filles c'est le mercredi. Tous y passent. Nous nous rendons à l'église en rang. Puis on passe au confessionnal. Le seul choix que nous avons, c'est celui du confesseur. Autant que possible, nous choisissons celui que nous pensons être le moins sévère.

Moi, la confession, ça me traumatise. Même si j'ai l'impression de ne pas avoir fait de péchés, je me sens obligé d'en inventer comme d'avoir désobéi un certain nombre de fois, d'avoir menti, de m'être chicané, etc. Une fois rendu à la puberté, ça commence à être gênant à cause *des mauvaises pensées*. Nous n'avons pas à préciser. Le prêtre semble savoir ce que nous voulons dire. Il va sans dire que les mauvaises pensées se rapportent au sexe, comme se délecter, en esprit, du corps des filles, de leur poitrine, de leurs organes génitaux.

Un peu plus vieux, c'est encore plus gênant, car là, c'est la masturbation. Comment s'accuser sans le dire ? L'expression : « faire

des mauvaises actions sur moi-même » semble satisfaisante. Pour moi, c'est impossible d'accuser ces péchés de la chair. Que j'ai honte ! Péchés, que dans les sermons on qualifie de honteux. Malheur à celui qui est tellement gêné ou honteux qu'il n'arrive pas à trouver le courage d'accuser un tel péché, car alors, ça devient un sacrilège avec l'enfer assuré si on meurt dans cet état. Perspective terrifiante !

La communion : le lendemain de la confession, c'est le premier vendredi du mois. Nous retournons à l'église, en rang, à partir de l'école. Les petits gars, tous ensemble, classe par classe, de même pour les petites filles. Rendus à l'église, les garçons se placent dans la rangée de droite et les filles dans celle de gauche. Le prêtre commence sa messe. Une fois le moment de la communion venu. Il faut y aller. Pas moyen de s'en sauver. Nous sortons du banc à la file indienne et allons communier. Si nous avons fait une confession sacrilège, nous n'avons d'autres choix que d'y ajouter une communion sacrilège.

L'enfer : j'ai vécu cet enfer pendant toute une année scolaire. L'été précédent, je m'étais baigné avec mes cousins dans un petit ruisseau qu'il y avait sur la terre de mon oncle. Nous étions nus, puisqu'aucun d'entre nous n'avait de costume de bain. Je m'imagine que cela constitue un péché mortel. J'ai tellement honte que je ne trouve pas le courage de m'accuser de cela. Et, pendant toute une année, à chaque mois lors de la confession et de la communion, j'ajoute deux sacrilèges à mon péché.

Quel enfer ! Je vois le diable partout. Quand finalement, je trouve le courage d'accuser cela, je reçois comme pénitence un chemin de croix. C'était la plus grosse pénitence que je n'avais jamais reçue. Le pire dans tout ça, c'est que je me suis imaginé que je n'avais pas tout dit, et je me suis senti obligé de me confesser de nouveau le mois suivant. Même péché, même pénitence. Oh ! Que le prêtre a manqué une belle occasion de me parler de la bonté et de la miséricorde de son dieu.

Il aurait pu me parler de son dieu qui ne passe pas son temps à chercher une occasion de punir ses enfants en les envoyant en

enfer pour l'éternité. Si seulement il possédait la vraie foi, il m'aurait dit « Pauvre petit gars, tu ne sais donc pas que le créateur est bon pour ses enfants. Il sait fort bien que tu n'as pas voulu l'offenser. C'est tout simplement parce que tu étais trop gêné pour t'accuser de quelque chose que tu croyais être un péché. Il n'y a pas l'ombre d'une faute dans ce que tu as fait. » J'ai gardé une grande colère de cet événement. Cette église ne me reverra plus jamais.

Les retraites paroissiales : le temps du carême est, pour les curés, un moment béni. Quelle belle occasion pour endoctriner le bon peuple que nous sommes. Nous sommes regroupés selon le sexe, les hommes adultes, les femmes mariées, les filles, les garçons et finalement les jeunes. Chaque groupe a sa semaine de sermons divers. Il y a des sujets incontournables comme : le péché mortel, l'impureté, l'enfer et le purgatoire. Pour ceux qui ne comprennent pas le langage de ce temps-là, l'impureté, consiste à :

- savourer dans son esprit des pensées reliées à la sexualité,
- se donner du plaisir en manipulant ses organes génitaux, désirer une personne de l'autre sexe en dehors des liens du mariage,
- avec le conjoint légitime, empêcher la famille et pour l'épouse, refuser son mari.

Pas grand-chose finalement sur l'amour, la charité, l'honnêteté, la justice, la générosité et le respect des autres. Quant aux vrais péchés comme l'avarice, la jalousie et la violence envers l'épouse et les enfants, pas un mot.

Pour survivre, il a fallu que je fasse table rase de tout ça et que je me fasse une croyance bien à moi, une croyance avec laquelle je pouvais vivre et me sentir bien. Depuis ce moment-là, j'ai l'âme en paix. Le problème avec les religions, la catholique en particulier, c'est que ces institutions deviennent, après un certain temps, plus importantes que leurs fidèles. Elles se nourrissent de principes qu'elles appuient avec des règles de plus en plus nombreuses, de plus

en plus pointilleuses et de plus en plus sévères et de moins en moins en rapport avec les réalités de la vie.

Dans les temps anciens, la religion catholique s'est imposée avec l'inquisition, les menaces du feu éternel et les ostracismes. De nos jours, il a bien fallu qu'elle s'adapte parce que les gens ont cessé d'avoir peur. De plus, quand on lit l'histoire, on prend conscience de toutes les magouilles qui ont présidé à la nomination de certains papes et évêques. Sans compter les connivences avec le pouvoir politique. Tout ça, me pose question.

Notre monde contemporain n'échappe pas lui non plus à des interventions inopportunes dans la vie de certaines nations. Ainsi, le pape Jean-Paul II ne s'est pas gêné pour appuyer le mouvement contestataire dans sa Pologne natale, et c'est bien correct. Par contre, il n'a pas hésité à condamner les révolutionnaires du Nicaragua qui voulaient libérer leur peuple de la dictature ainsi que la théologie de la libération en Amérique latine. Je ne me sens pas capable d'être solidaire de cette institution-là.

Ma religion à moi, c'est ma conscience. Dieu, je ne sais pas s'il existe. En tous les cas, pas celui qu'on m'a enseigné et qu'on m'a appris à craindre. Celui-là, l'humanité n'en a pas besoin. Je crois qu'il y a une vie après cette vie. Je crois qu'il y a un créateur qui a présidé à l'élaboration de l'univers, et qu'il y a mis toutes les lois qui le régissent et que, dans l'univers, tout mène vers la vie. Je ne crois pas du tout que ce créateur passe son temps à intervenir pour changer le cours des choses. Pour ce qui est de l'humanité, comme toute vie, elle est soumise à l'évolution qui est la règle dans l'univers.

Je crois que l'être humain est un animal qui a évolué et qu'un jour il s'est retrouvé avec un cerveau capable de penser. Depuis ce temps-là, l'évolution de l'homme consiste surtout à apprendre à se servir de ce cerveau dont il a hérité. C'est un processus très long et très lent, mais qui se poursuit sans arrêt. Dans cet apprentissage, l'homme fait de nombreuses erreurs, souvent monstrueuses.

Par contre, les hommes sont capables d'actions merveilleuses comme l'amour, l'entraide, la générosité, et combien d'autres pratiques pleines de dévouement. Moi, je crois, que dans un avenir lointain, l'humanité va atteindre la perfection. C'est là qu'est ma croyance. Ceci ne fait pas de moi un athée pour autant, car je crois fermement qu'il y a un créateur et qu'il y a une vie après la vie. Il y a quand même un document qui m'inspire et c'est l'Évangile. Les valeurs qui guident ma vie sont toutes là-dedans.

Dans ma vie personnelle, il y a eu, en plus, cette fausse vocation à la prêtrise qui est venue renforcer l'emprise de la religion sur ma vie et sur toutes les manifestations de cette même vie, sur ma liberté de penser et de me comporter.

Inutile d'ajouter qu'aucune autre religion n'a d'influence sur moi. Personne n'a le monopole de la vérité. Tous les hommes la recherchent. Elle nous vient peu à peu, suite à toutes les recherches et expériences qui se font dans le monde dans tous les domaines de la connaissance. De plus, il y a, en chacun de nous, une recherche plus ou moins consciente de la vérité.

MES ENFANTS ET LA RELIGION

Mes enfants sont élevés dans la religion catholique, mais la société commence à changer. Il n'est plus question d'endoctrinement. Ils suivent ce qui se fait et s'enseigne à l'école, mais c'est tout. À partir des années soixante-dix, il n'est plus question d'aller à la messe si ce n'est pour des funérailles. J'ai deux petits-enfants qui ne sont pas baptisés. Ils devront trouver leurs propres valeurs.

Je pourrais résumer ce chapitre par cette phrase de Peter De Vrie: « Il faut beaucoup plus de foi pour vivre cette vie sans foi, qu'avec ! »

ÉTHIQUE

Mon éthique à moi découle de ce qui précède. Je n'attends rien d'autre du créateur. L'évolution, qui est une des lois de la création,

nous a dotés d'un cerveau dont il faut apprendre à se servir pour s'améliorer dans tous les domaines : les sciences, les techniques, les valeurs morales comme la solidarité, la fraternité, l'amour, la compassion, l'entraide, etc. Non seulement nous n'avons pas besoin de religion pour développer notre potentiel, mais l'histoire nous enseigne que les religions ont ignoré complètement ces valeurs pour établir leur pouvoir. Je suis convaincu que le jour où tous les hommes appliqueront ces valeurs-là, ce sera le paradis sur terre. « Mais nous serons morts mon frère », comme le dit si bien la chanson de Raymond Lévesque.

CALENDRIER LITURGIQUE

Dans mes jeunes années, la vie des gens était ordonnée selon le calendrier liturgique.

Je m'explique, en tout premier lieu, ce qui nous sert de calendrier est le même partout dans le monde. C'est le calendrier grégorien avec ses douze mois de 30 ou 31 jours, le mois de février de 28 jours et de 29 jours aux années bissextiles. Les catholiques, quant à eux, au calendrier grégorien, juxtaposent un calendrier basé sur les rites de la religion catholique.

Ainsi, immédiatement avant Noël, c'est l'Avent qui est un temps de pénitence pour se préparer à la venue de Jésus. Durant cette période, les gens ne se marient pas, à cause de la noce qui est une réjouissance incompatible avec l'Avent.

Après la période de réjouissances que constituent Noël et le Jour de l'An, arrive celle que l'on pourrait qualifier de neutre. En effet, il n'y a rien d'important inscrit au calendrier liturgique. Mais, les fidèles ne perdent rien pour attendre, car le carême s'en vient. Dans certains pays, l'avant Carême est joyeusement fêté sous forme de carnaval. Au Québec, on ne fête pas beaucoup. Le clergé y voit une autre occasion de faire des péchés. Ce que je me rappelle du carême, c'est qu'il faut faire pénitence en jeûnant, en faisant des sacrifices

tels qu'aller à la messe les matins de semaine, se priver de bonbons et de dessert, etc.

La semaine sainte met fin à quarante jours de privation. Ça, c'est sérieux. Les églises se remplissent de fidèles pour les cérémonies du Jeudi, Vendredi et Samedi saint. Finalement, le Dimanche de Pâques, les cloches qui étaient parties pour Rome, le Vendredi saint, selon la légende, nous reviennent en tintant joyeusement.

L'année liturgique se continue par des fêtes isolées, soit : l'Ascension, la Pentecôte, la Fête-Dieu, la Toussaint et finalement, l'Immaculée Conception. Et voilà, le cercle est complet.

CHAPITRE XVII

ÊTRE QUELQU'UN D'AUTRE

Mais qui ? Comment décrire ce quelqu'un d'autre que je voudrais être ? Enfant, mon héros, c'est Tarzan. Il est tout ce que je voudrais être. Il est fort, sans peur, toujours prêt à défendre la veuve et l'orphelin. Mais, à ce moment-là de ma vie, je n'ai aucune idée de la raison profonde qui motive l'admiration que j'ai pour lui. Ce n'est que beaucoup plus tard, étant adulte, que je prends vraiment conscience de ce qui se passe en moi. Je suis un peureux. J'ai peur de tous ceux, parmi mes semblables, qui ont les yeux mauvais, le ton menaçant et la voix forte comme mon père. C'est à ce moment-là seulement, que je réalise pourquoi, je rêve d'être comme Tarzan.

Aujourd'hui, c'est avec une grande lucidité que je dis : « Non, je ne veux certainement pas être quelqu'un d'autre. » Ça ne m'est jamais venu consciemment à l'idée. Oh ! J'ai bien envié, à l'occasion, certaines personnes qui osaient prendre des libertés que je me refusais. Non parce que j'étais bon, mais parce que j'étais plein de principes et de blocages générés par l'enseignement religieux que j'avais reçu et le contexte social dans lequel les Québécois vivaient.

Parmi les grands de ce monde, je n'en connais aucun que je voudrais être. Qu'ils soient : rois, dictateurs, présidents de pays, premiers ministres, papes, maires, chefs d'entreprise, chefs de police ou curés, quelque part, ils sont là pour le pouvoir. Pire encore, la route de certains d'entre eux est pavée de cadavres. Que ferai-je dans la peau de ces gens- ? Ce quelqu'un, que je voudrais être c'est le vrai moi. Celui que j'aurais pu être, sans toutes ces carences qui m'ont handicapé psychologiquement. Je crois que, le meilleur en moi, a été étouffé dans l'œuf.

J'ai l'air prétentieux d'écrire cela, mais je suis convaincu que la grande majorité des habitants de cette planète vivent la même

situation. Mais quelque part, dans la société humaine, il y a quelque chose qui bloque le plein développement humain. Je pense que ça fait l'affaire de ceux qui ont le pouvoir d'empêcher la société des hommes de se développer selon son plein potentiel.

Ça commence par les parents qui servent de courroie de transmission pour un pouvoir dont ils sont eux-mêmes les victimes. Par la force des choses, ils se pensent investis de l'obligation d'*élever* leurs enfants. Ils le font si bien, que l'enfant n'est plus lui-même. On l'élève au point où il n'est rien d'autre qu'une pâle image de ce que les parents auraient voulu qu'il soit. Il est doublement handicapé, car il n'est pas lui-même non plus. Quel désastre !

Le problème, c'est qu'il en est ainsi dans toutes les sociétés. C'est peut-être cela le péché originel dont les prêtres de la religion catholique nous ont tant parlé. Le pouvoir, il est parental, religieux, financier, politique, militaire et je ne sais quoi d'autre. Il est tout excepté ce qu'il devrait être. J'aime imaginer une société dans laquelle chacun aurait la chance de se développer selon ce qu'il est vraiment. Pas besoin d'aller vers l'étoile Sirius. Ce serait le paradis sur terre. Ça viendra, j'en suis sûr. Quand ? Dans dix mille ans ? Dans cent mille ans ? « Quand tous les hommes vivront d'amour, quand les soldats seront troubadours » comme le chante si bien Raymond Lévesque.

Malgré tout, la personne la plus extraordinaire que j'ai jamais rencontrée, c'est moi-même. Je me découvre peu à peu. En même temps, j'aime et je déteste ce que je trouve chez moi. Non, « détester » n'est pas le bon mot. Le mot « rager » serait plus approprié. Je rage pour moi et pour tous ceux dont les talents ont été étouffés pour cause de principes et de critères imposés par des humains obsédés de pouvoir. Ils gouvernent et imposent leur vision du monde par la tricherie, le mensonge et la terreur.

Il y a dans l'histoire de l'humanité des individus qui ont apporté des connaissances aux hommes. La plupart ont été éliminés par le pouvoir. L'inquisition entre autres. Il reste que ça fait partie, pour

l'humanité, d'apprendre à utiliser son merveilleux cerveau tout en faisant l'apprentissage de la liberté.

CHAPITRE XVIII

RÉFLEXIONS DIVERSES

LES SAISONS

Le printemps : pour moi, c'est la nature qui s'éveille. Les oiseaux qui nous avaient quittés pour échapper à la froidure sont de retour. Ils nous le disent dans leur chant mélodieux et s'affairent à construire des nids pour leur progéniture. Les fleurs ouvrent leurs pétales et nous embaument de leur parfum. Elles semblent inviter les papillons à déguster leur nectar et les abeilles à le recueillir pour en faire un mets divin et du même coup, distribuer leur pollen. Les bourgeons s'ouvrent pour nous faire découvrir les feuilles des plantes avec leurs multiples formes. Sur notre peau, nous sentons la douce tiédeur du vent et la bienfaisante chaleur du soleil qui nous caressent.

L'été : c'est la nature qui s'épanouit dans toute sa splendeur. Ce sont les aller-retour des oiseaux qui nourrissent leurs petits, qui bientôt, devront apprendre à voler de leurs propres ailes. Les fleurs se métamorphosent en fruits de toutes sortes. Elles développent maintes stratégies pour répandre leurs graines. Les arbres étendent leurs branches comme des bras protecteurs pour nous préserver des rayons d'un soleil trop généreux de sa chaleur.

L'automne : ce sont les plantes qui se préparent à affronter l'hiver. Certaines perdent leur feuillage. D'autres gardent leurs aiguilles aptes à faire face au froid. Mais la plupart éparpillent leur semence en prévision d'un printemps à venir.

L'hiver : c'est la nature entière qui tombe en dormance. La plupart des oiseaux s'envolent vers des climats plus cléments. Du même coup, ils laissent la place à d'autres mieux équipés pour faire face aux rigueurs de nos hivers canadiens. Quant à nous, à défaut de

nous envoler vers le sud, nous nous emmitouflons et préparons nos maisons pour nous garder au chaud.

DICTONS ET MAXIMES POPULAIRES

Les gens utilisent soit des dictons, soit des maximes, pour prévoir certains évènements, le tout basé sur l'observation de ce qui se passe ou semble se passer dans la vie de tous les jours. En voici quelques-uns :

« Aux Rois, les jours allongent d'un pas d'oie. » « Chassez le naturel, et il revient au galop. » « Le trois fait le mois. »

« Il n'y a pas de bonnes façons de faire quelque chose de pas correct. »

« Il est difficile de travailler avec les gens, mais pas impossible. »

« Les paroles appartiennent, pour la moitié à ceux qui les disent, et pour l'autre moitié à ceux qui les entendent. »

« L'expérience, ce n'est pas ce qui arrive à une personne, c'est ce qu'elle fait avec. »

« Quand une personne ne sait pas où elle s'en va, il n'y a aucune direction qui soit la bonne. »

« Identifier un problème est plus important que d'en trouver la solution. »

« Dans chaque église, il y a quelque chose qui cloche. »

« L'horizon est dans les yeux et non dans la réalité. » (Angel Ganivet)

« Aimer, c'est la moitié de croire. » (Victor Hugo)

« L'oiseau a son nid, l'araignée, sa toile, et l'homme, l'amitié. » (William Blake)

« En amour, quand deux yeux se rencontrent, ils se tutoient. » (Alphonse Carr)

« On devrait utiliser le passé comme trampoline et non comme sofa. »

« On ne tire rien de l'amertume, c'est l'amour qui fait vivre. Un être sans amour marche à côté de sa vie. Il faut tomber en amour avec la vie elle-même. »

« Ne prends jamais de décision quand il y a tempête en toi. »

« Les inquiétudes sont comme les nouveau-nés, elles ne survivent que si on les nourrit. »

« Il faut parfois trouver son chemin dans les ténèbres afin d'arriver enfin à la lumière. »

« Quand, la chance frappe à leur porte, bien des gens ne font que se plaindre du bruit. »

« Au fond de soi, en cherchant bien, on trouve toujours une raison d'espérer. »

« Si j'avais su que je vivrais aussi longtemps, je me serais mieux occupé de moi-même ! » (Ubie Blake)

« Ce n'est que le soir venu qu'on se rend compte comment splendide a été la journée ! » (Sophocle)

PERSONNES TRÈS IMPORTANTES

Les personnes dont les noms apparaissent dans ce qui suit, ne sont pas nécessairement celles que j'ai côtoyées, mais leur seule présence dans le paysage familial, culturel, religieux ou politique, a, d'une façon ou d'une autre, contribué à faire de moi ce que je suis aujourd'hui. Il y en a forcément de nombreuses autres, mais pour le moment elles ne me viennent pas à l'esprit.

L'abbé Raymond, qui, dans son zèle apostolique, a tenu des propos qui ont semé dans l'enfant que j'étais, l'idée que je pourrais devenir prêtre.

La p'tite Barrière, l'enseignante de ma première année d'école, qui a réussi, par ses cris et son attitude de *grichepète*, à renforcer en moi, le sentiment que, partout il y a des personnes menaçantes.

Le «père Beaulieu», principal de l'école, qui par ses yeux mauvais, son air sévère, sa voix forte et son air colérique est le fidèle reflet de mon père et m'inspire une égale terreur.

L'abbé Jacques Côté, qui m'a pris sous son aile et m'a fait expérimenter mon premier *french kiss*. Je le déteste pour avoir profité du petit jeune sans défense que j'étais.

Le curé Charbonneau, responsable de la paroisse. Il a contribué par ses sermons du dimanche à ajouter à la terreur qui m'habitait, à la fois la peur de l'enfer et du péché mortel qui y conduisait.

Carmen, l'animatrice de sessions de croissance personnelle, qui m'a aidé à défricher mon intérieur pour y découvrir mes vraies valeurs et ainsi me permettre de commencer à grandir.

Jean Drapeau, ancien maire de Montréal, pourfendeur du vice et promoteur de la vertu, grand mégalomane sous le soleil, qui ne savait écouter que lui-même et qui est devenu un modèle de ce que je ne veux pas être.

Pierre Elliott Trudeau, ancien premier ministre du Canada, qui m'a démontré que l'on peut passer pour un grand démocrate sans l'être, mais dont j'admirais en même temps l'attitude sans peur et quelque peu frondeuse. Je lui reproche la loi des mesures de guerre, déclarée pour écraser une soi-disant révolution appréhendée, mais dont le but véritable était d'étouffer dans l'œuf tout désir d'indépendance que pourraient avoir les Québécois. Il ne faut surtout pas oublier le rapatriement de la constitution faite sans le consentement du Québec avec la complicité des élus québécois, qui se sont comportés comme de dociles valets.

Le pape Jean XXIII, qui ouvre toutes grandes les fenêtres de l'Église catholique pour y laisser entrer de grandes bouffées d'air frais à un moment de ma vie où je commence à me poser des questions sur la religion.

Le pape Jean-Paul II, qui s'empresse de les refermer et qui, du même coup, me donne toutes les raisons du monde de suivre ma propre conscience sans écouter ses directives issues d'un passé loin d'être glorieux.

Olivier Fillion, qui a eu l'idée de concevoir et de mettre sur pied un programme d'écriture simple et accessible à tous. Ce programme est destiné à guider les personnes qui désirent laisser à leurs descendants l'histoire de leur vie. Pour couronner son œuvre, il a créé une association dans le but de faire vivre son rêve à tout le Québec et même à l'extérieur de la province au moyen d'ateliers animés par des bénévoles.

Michel Chartrand, syndicaliste convaincu, défenseur infatigable des travailleurs. J'admire ses prises de position et son attitude. Il faudrait que de nombreux Québécois s'inspirent de cet homme.

L'abbé Pierre, prêtre catholique dans le Paris d'après guerre qui dévoue toute sa vie aux pauvres et aux sans-abri.

Le général de Gaulle, qui incarne la fierté française dans les plus durs moments de l'occupation allemande.

Winston Churchill, qui galvanise la volonté d'un grand nombre de peuples de résister à l'ambition d'Hitler, un mégalomane fou, qui veut imposer par les armes sa vision d'un monde à son image.

Lucille Teasdale, qui avec son mari, fonde un hôpital dans un pays d'Afrique et qui y laisse sa vie suite à une infection au VIH contractée en soignant un blessé.

UNE PERSONNE QUI M'INSPIRE

René Lévesque : c'est le premier nom qui me vient à l'esprit. C'est un homme de conviction qui a un préjugé favorable pour les opprimés et les laissés pour compte. Il a un charisme à nul autre pareil. Et pourtant, ce n'est pas son apparence qui attire. Il est de petite stature. Il cache mal sa calvitie, avec une mèche de cheveux, qui part d'un côté de la tête et en traverse le dessus, jusqu'à l'autre côté.

Il anime une émission d'affaire publique, appelée *Point de mire* dans laquelle il analyse une situation conflictuelle dans un pays donné. Il en explique les éléments et les causes profondes. À chaque fois, il me convainc que la position qu'il favorise est la bonne. Ses gestes, son ton de voix, tout chez lui contribue à me convaincre. Son attitude pleine de compassion pour les peuples opprimés et ses discours passionnés, comme journaliste et homme d'État, renforce en moi la fierté d'être Québécois. Je pense que cette émission le rend populaire auprès d'un très grand nombre de Québécois.

À ce moment-là, le Québec est gouverné depuis 16 ans par l'Union nationale ayant à sa tête M. Maurice Duplessis. Celui-ci meurt le 7 septembre 1959. Il est remplacé par M. Paul Sauvé qui à son tour décède le 2 janvier 1960. Monsieur Antonio Barrette le remplace. Le

nouveau chef déclenche une élection générale pour le mois de juin 1960. Il semble que la majorité des gens désire se débarrasser de ce parti qui gouverne la province depuis trop longtemps. La corruption est très répandue et contribue à le maintenir au pouvoir.

C'est M. Jean Lesage à la tête du Parti libéral qui prend le pouvoir. René Lévesque fait partie du cabinet des ministres. Quelle chance pour le Québec ! C'est un des meilleurs cabinets que nous n'ayons jamais eus. Ils apportent un vent nouveau avec des initiatives nouvelles comme la fondation d'Hydro-Québec, la mise sur pied du ministère de l'Éducation et le zonage agricole. Le Québec commence à se sentir *maître chez lui*.

M. Lévesque ne veut pas en rester là. Il désire changer la constitution canadienne pour donner au Québec les pouvoirs qu'il juge nécessaires pour assurer la survie des francophones sur le continent nord-américain. Malheureusement, le Parti libéral n'accepte même pas d'en discuter. C'est ce qui justifie le départ de M. Lévesque et sa brisure avec le Parti libéral. Éventuellement, il mettra sur pied un nouveau parti qui se donne comme mission la tâche de négocier un nouvel arrangement constitutionnel avec le Canada. C'est là où nous en sommes en ce moment.

CHAPITRE XIX

L'ÂGE AVANCÉ

LA RETRAITE

Comment écrire sur l'âge avancé sans réfléchir à la retraite. Elle nous arrive quand le chemin parcouru est relativement important. Et, c'est bien, comme cela. Par contre, je pense personnellement que la société se prive d'une grande richesse composée des connaissances et de l'expérience des retraités. Quel désastre !

Entrée dans l'âge avancé : je trouve que c'est une très belle période de la vie, si on a la chance d'être en santé. Avant de prendre ma retraite, je trouvais très pénible d'avoir à me lever à cinq heures et quart tous les matins et d'entreprendre une heure de route pour me rendre à Canadair, là où j'étais employé. Je partais vers 6h00 dans le but de traverser le pont Champlain avant 6h30, quand le trafic devient très intense. Durant les deux dernières années surtout, conduire l'auto m'était devenu très stressant; soit je devais combattre le sommeil, soit je paniquais et j'avais tendance à conduire d'une façon dangereuse.

Quand l'envie de dormir me prenait en me rendant au travail, ce n'est pas que j'avais besoin de sommeil, c'était plutôt le stress qui me causait ce problème. Le pire, c'était quand les autos roulaient lentement, à la file indienne, pare-chocs à pare-chocs, surtout à l'entrée du pont Champlain. Si, par exemple, j'avais le malheur de cligner des yeux, j'avais l'impression que mes paupières restaient accrochées et que mes yeux refusaient de s'ouvrir. Quelle sensation stressante ! À la sortie du pont, il m'arrivait souvent de sortir de l'autoroute pour me stationner dans une rue de Montréal et marcher quelques minutes pour bien me réveiller avant de reprendre le volant. J'étais à peine reparti que l'envie de dormir me reprenait.

À mon arrivée à Ville Saint-Laurent, j'avais peur de ne pas m'arrêter aux feux de circulation. C'est à cause de ce problème que j'ai pris ma retraite plus tôt que prévu. De plus, le travail que je faisais n'était pas valorisant du tout. Et, pour ajouter la cerise sur le *sundae*, je me suis fait dépasser à l'occasion de deux concours, en vue d'une promotion, par des personnes qui avaient beaucoup moins d'expérience que moi.

Les concours étaient, à mon sens, très mal faits. Ils étaient beaucoup plus un exercice de mémoire qu'un exercice de connaissance. Quelqu'un qui a le temps d'étudier et de mémoriser les éléments d'examen est mieux préparé à répondre correctement, même s'il ignore comment en appliquer les règles. Quant à moi, je me refusais de mémoriser ce document dont je connaissais les exigences. Il me semblait que ce devait être suffisant pour réussir un examen. Voilà la différence entre mémoire et connaissance.

Moi, retraité : toujours est-il, que je prends ma retraite en janvier 1987. Au début, je suis très content de mon nouvel état. Je vais chez ma mère tous les matins, je déjeune avec elle, puis nous jouons une partie de scrabble. Le reste de la journée, je m'occupe à magasiner pour les besoins et l'entretien de la maison.

Un jour, j'ai un choc. À l'occasion d'un dîner avec d'anciens compagnons de travail, l'un prend une photo du groupe. Quelques jours plus tard, quand je me vois sur la photo, j'ai l'impression d'avoir l'air d'un mort en vacances. C'est alors que je décide de m'occuper à quelque chose. Étant donné que mon expérience de travail m'a appris les principes des systèmes qualité en entreprise, l'idée me vient d'offrir mes services comme conseiller en cette matière. Ce ne fut pas une réussite. Mais ce travail m'a quand même occupé pendant environ quatre ans et m'a ramené mon air de santé.

Même retraité, j'ai un problème avec la gestion de mon temps. Je suis toujours pressé. C'est un état très stressant. Quand j'ai un travail à faire, je le commence en pensant à d'autres qui m'attendent. Souvent, je perds du temps à me demander quel est le plus pressant.

J'hésite et quand j'en commence un, il m'arrive souvent d'arrêter avant qu'il ne soit fini complètement. Toujours pressé, je ne prends pas le temps de ranger mes outils au bon endroit et je commence cet autre travail qui m'attend. Étant donné que je n'ai pas remisé mes outils, je suis toujours obligé de les chercher quand j'en ai besoin.

CHAPITRE XX

LES CHANGEMENTS

POUR COMPRENDRE LES CHANGEMENTS

Pour bien comprendre les changements que j'ai vécus, il est important, de les situer dans le temps et de décrire le mode de vie qui s'impose au cours des années durant lesquelles il y a eu des changements incroyables. Non seulement, je ne les voyais pas venir, mais la plupart du temps, j'y prenais part, parce que ça semblait incontournable. Quant aux autres changements qui incluent le climat, l'économie, la technologie et la culture, en général, ils nous sont imposés par les gouvernements, par l'immigration, par les guerres et par la situation économique. En les comparant avec la manière dont nous vivons, au moment où vous lisez ces lignes, vous serez à même de réaliser leur ampleur et leur impact sur la société des hommes.

Notre patelin : à Saint-Jean, nous demeurons dans un quartier ouvrier. Mon premier souvenir de la rue Cousins, où papa achète une maison est celui d'une rue en gravier, avec des trottoirs en bois. Peu de temps après, on pave la rue et le trottoir en ciment. Toutes les maisons sont en bois. De mémoire, elles sont grises, probablement à cause de leur âge et du manque de peinture. L'hiver, la neige est tassée le long des trottoirs par des chevaux attelés à des charrues. Les résidents de chaque maison doivent pelleter les trottoirs eux-mêmes.

Le mode de vie au jour le jour : depuis ma naissance, l'environnement et les coutumes ont beaucoup changé. Entre autres, je commence ma vie en naissant à la maison. Il en est ainsi pour chacun et chacune de mes frères et sœurs. Dans les campagnes, des sages-femmes accouchent les futures mamans à domicile. Dans les

viles, on a recours à un médecin. C'est comme ça que ça se passe chez nous.

Pour autant que je sache, ma mère n'a nourri aucun de ses enfants. Dans le temps, la plupart des familles comptent une dizaine d'enfants. La mère a peu de temps à elle pour s'asseoir et nourrir son bébé. D'autant plus qu'il y a peu ou pas d'appareils ménagers pour faciliter ses tâches. Et encore, à moins d'être riche pour se permettre une servante, tout revient à la maman, pour préparer les repas, faire le lavage et le repassage, raccommoder le linge et de temps en temps, coudre pour faire un vêtement ou en refaire un, venant d'un plus vieux, pour habiller un plus jeune.

De plus, il faut payer le médecin, car l'assurance maladie n'existe pas. Avant d'appeler le docteur, comme on disait, il faut être très malade ou avoir une très grave blessure.

Le boulanger et le laitier livrent le pain et le lait à chaque maison avec une charrette attelée à un cheval. L'épicerie du secteur, qu'on appelle *grocerie*, probablement dérivée du mot anglais *grocer*, a tout ce qu'il faut pour nourrir une famille. Certains produits, comme le sucre, la farine, le beurre d'arachide, et les biscuits sont vendus en vrac. Quelques épiceries vendent aussi de la viande.

À l'entrée de ces petites épiceries, on arrive face à un comptoir, derrière lequel se tient le propriétaire avec un tablier blanc, souvent taché du sang de la viande qu'il vient de servir. Il y a un gros bloc de bois pour y déposer la viande qu'il doit découper. Ses outils consistent en un grand couteau, un petit couteau, une lime ronde pour les affiler et une scie pour les os. Il y a aussi un rouleau de papier ciré ainsi qu'un rouleau de corde à magasin pour envelopper ce qu'il vient de préparer. Autre pièce d'équipement essentielle, une balance, formée d'un plateau placé au bout d'un bras pivotant sur un axe placé en son milieu, dont l'autre bout est rattaché à une longue aiguille dont l'extrémité pointe sur un cadran chiffré en livres, mesure anglaise, pour indiquer le poids. Le système métrique n'est pas encore en vigueur.

Inutile de dire que ces petits commerces n'ont pas la panoplie de produits que nous offrent les supermarchés d'aujourd'hui. Entre autres, notre choix de céréales se limite aux *Corn Flakes*, aux *Rice Krispies*, aux *All Bran* et au blé soufflé. Quant aux biscuits, ils se limitent aux biscuits secs, guimauves, chocolats et un ou deux autres dont je ne me souviens plus du nom. Il y a aussi des bonbons et de la gomme *balloune* vendus à un sou.

Les habitants des villes ont accès à l'électricité, ce qui rend la vie plus facile. À la campagne, ils n'ont pas cette chance. Dès la fin du jour, c'est la lampe à l'huile dans la maison et le fanal pour aller à la grange. Il n'y a pas d'eau courante, conséquemment pas de toilette intérieure. L'eau leur arrive d'un puits artésien au moyen d'une pompe à main. La cuisson des aliments se fait sur un poêle à bois. Imaginons cuisiner durant les chaleurs d'été. Toutes les routes sont en gravier. Les pavés n'existent pas à l'extérieur des villes. Les automobiles sont très rares.

Les vêtements : il y a deux sortes de vêtements pour les hommes : les habits pour le travail et un pour le dimanche. Pour le travail, ils portent des pantalons fabriqués de coton grossier. Pour le dimanche, on porte un pantalon avec coffre, très bien pressé, une chemise blanche avec collet empesé et cravate. À l'occasion des sorties, généralement pour les messes de funérailles ou de mariage, on y ajoute un chapeau de feutre. L'hiver, on se couvre d'un paletot de drap épais avec doublure intérieure et des couvre-chaussures souvent appelés pardessus. Le sous-vêtement masculin consiste en une combinaison d'une seule pièce qui couvre le corps en entier, du cou jusqu'aux chevilles et les membres, jusqu'aux poignets et aux pieds.

Il en est de même pour les femmes avec la différence qu'il n'est pas question qu'elles portent des pantalons. Il ne faut pas oublier le chapeau qui doit être porté pour entrer à l'église. Quant à cette dernière pièce de vêtement, les chapelières y mettent tout leur talent pour en faire des œuvres d'art. C'est le nec plus ultra du vêtement

féminin. Les sous-vêtements consistent d'un corset à baleines avec brassière intégrée et d'un sous-vêtement appelé *bloomers* qui va de la taille jusqu'aux genoux. Tout comme les hommes, en hiver, elles s'ajoutent un paletot de drap et des pardessus. Les plus chanceuses s'habillent d'un manteau de fourrure. Pas question de bas de soie encore moins de nylon, c'est en coton.

Je ne peux pas décrire le vécu des femmes sans mentionner les jeunes filles. La nature les a faites belles. Elle les a en plus, dotées d'hormones qui les incitent à se rendre le plus séduisantes possibles, afin de mieux piéger les hommes. Et ça fonctionne, parce que les hommes aussi ont des hormones. Mais le clergé veille au grain et chaque printemps, le curé du haut de la chaire, leur prêche la modestie, c'est-à-dire, pas de manches courtes. Il leur faut cacher toutes les parties du corps qui pourraient attiser la convoitise de la gent masculine. Je suis heureux de rapporter que les curés ont perdu la bataille. N'oublions pas, non plus, que dans ce temps-là, une jeune fille qui se met du rouge à lèvres est considérée comme une femme légère, affublée du surnom de *guidoune*. Encore là, c'est la vie qui a gagné.

APPAREILS MÉNAGERS

C'est à la maison que j'ai été exposé aux appareils qu'utilisaient nos mères pour le travail inhérent aux tâches familiales. En voici une liste approximative :

Le fer à repasser : cet appareil est en fer. Il est muni d'une poignée montée sur deux tiges métalliques qui permettent à l'utilisateur de ne pas se brûler. On le dépose sur le poêle pour le faire chauffer. Les vêtements fripés par le lavage et le séchage sont étendus sur une planche recouverte d'une pièce de linge légèrement matelassé. Il n'y a qu'à glisser le fer chaud de manière à faire disparaître les plis.

La planche à laver : est un outil de travail formé d'une pièce centrale équipée de stries transversales soulevées en relief d'environ

un demi-pouce (un centimètre) et fixée entre deux côtés dont les extrémités dépassent d'environ deux pouces (cinq centimètres). On l'installe dans une cuve pleine d'eau chaude. L'opération consiste à frotter vigoureusement le vêtement imbibé de savon pour en extraire la saleté. On s'en sert surtout pour laver les habits de travail qui sont les plus sales à cause de l'usage que l'on en fait. Ensuite, ils sont rincés à l'eau claire et essorés. Ils sont maintenant prêts à être suspendus pour le séchage.

Laveuse à linge : c'est un appareil formé d'une cuve similaire à un tonneau monté sur quatre pattes. Il est étanche parce qu'il doit être rempli d'eau chaude destinée à laver le linge. Habituellement, le couvercle est équipé d'un agitateur actionné manuellement par un bras. Quant au couvercle, il est rattaché à la cuve par une penture qui permet à la fois d'introduire l'agitateur dans la cuve et de l'en retirer. Le but étant d'agiter le linge qui trempe dans l'eau savonneuse. Les plus perfectionnées ont de plus uneessoreuse formée de deux rouleaux de caoutchouc. On y fait passer le linge tout en actionnant manuellement les rouleaux qui, en pressant le linge, en font sortir l'eau.

Moulin à coudre : je ne saurais dire à quelle date se situe l'arrivée de cet appareil dans nos maisons, mais d'aussi loin que je me souviens, il y a une machine à coudre de marque Singer dans notre foyer. Elle est actionnée avec les pieds. L'opératrice y introduit les deux pièces de tissu entre une fourchette ajustable et une base fixe. Le mouvement des pieds sur le pédalier, entraîne un va-et-vient vertical à une aiguille à laquelle est attaché un fil qui traverse le matériel et le joint à un autre fil qui lui est entraîné par une navette dans un mouvement d'avant et arrière.

Glacière : le mot « réfrigérateur » est absent du langage courant. En d'autres mots et pour autant que je sache, cet appareil ménager n'existe tout simplement pas. Il y en a peut-être chez les riches, mais, dans ce texte-ci, je fais référence au quartier ouvrier dans lequel je vis à cette époque.

Ce qui porte le nom de glacière est un meuble en bois d'environ 1,20 m (5 pieds) en hauteur, 70 cm (2 pieds et demi) de largeur et 50 cm (2 pieds) de profondeur. Il consiste en trois compartiments : celui du haut, muni d'un couvercle, est destiné à recevoir la glace. L'intérieur est équipé d'une doublure métallique étanche avec un drain pour amener l'eau de la fonte dans une bassine installée dans le compartiment du bas. La section centrale est dotée d'une porte pour donner accès à l'entreposage de nourriture. J'imagine que les parois devaient être isolées avec un produit quelconque pour assurer le maintien de la fraîcheur nécessaire à la préservation des aliments.

Le marchand de glace passe tous les jours et selon les besoins de chacun. Au moyen d'une pince spécialement adaptée, il y dépose un bloc de glace dans l'espace réservé à cet effet.

Le poêle : de tous les appareils ménagers qui meublent nos maisons, le plus imposant et le plus utile est sans aucun doute le poêle. Il est fabriqué de fer forgé apte à soutenir les très hautes températures nécessaires à la cuisson des aliments, au chauffage de l'eau chaude pour les besoins de la famille et pour nous maintenir au chaud en hiver. Il comporte plusieurs sections. Ce sont 1)- la section « combustion », 2)- la section « four », 3)- la section « surface » et finalement, 4)-la section « évacuation ».

Description sommaire des sections :

1)-La section « combustion » a un compartiment où brûle le carburant, soit du bois ou du charbon. À la base de cette section, il y a un contenant pour recevoir la cendre, produit de la combustion.

2)-La section « four » est formée d'un caisson à double paroi. La chaleur de la combustion est forcée d'emprunter ce passage avant d'être évacuée, contribuant ainsi à amener et à maintenir le four à la température nécessaire pour faire cuire les aliments.

3)-La section « surface » est une surface parfaitement plane équipée de 4 ou 6 ouvertures rondes, amovibles. Les deux ronds au-dessus de la section combustion font partie intégrante d'une surface

rectangulaire servant d'ouverture pour introduire le combustible, soit le bois ou le charbon.

4)-La section « évacuation » consiste en une ouverture ovale formée de façon à recevoir un tuyau qui laisse échapper, vers l'extérieur, les fumées et les gaz résultant de la combustion.

L'appareil le plus utile : chez nous, l'appareil électrique, qui, je pense, s'avère le plus important, est la laveuse à linge. Papa la fait venir du magasin Eaton. (Cette grande chaîne de magasins est disparue avec le siècle en 1999.) Pour maman, c'est vraiment une invention formidable, et pour nous aussi. En effet sur l'ancien modèle, décrit précédemment, c'est nous les plus vieux, qui avons la tâche, soit d'actionner l'agitateur, soit de faire tourner le tordeur à l'aide d'une manivelle. Quant à moi, cette nouvelle machine me fascine. J'aime faire fonctionner l'essoreuse électrique en y faisant passer du linge mouillé. Je regarde l'eau ruisseler et s'écouler dans la cuve.

À l'occasion, ça me sert de jeu, jusqu'au jour où je me prends la main dans le tordeur. Tout le bras est en train d'y passer. J'imagine que j'ai dû crier. Ce n'est pas long que maman arrive et me délivre de ma fâcheuse position. Aujourd'hui, je me demande pourquoi elle me laisse m'amuser avec cet appareil. Sans doute, elle n'avait aucune idée des risques inhérents à ce jeu.

Par ailleurs, à mesure que les années passent, s'ajoutent des améliorations parfois minimales, mais à long terme, ça finit par faire un appareil encore plus utile. C'est ainsi que s'ajoute un moteur électrique à la machine à coudre. Au fer à repasser, s'ajoute un fil de cuivre pour amener l'électricité à un élément chauffant. Aux appareils ménagers, s'ajoute un réservoir à eau. De là des tuyaux en fer, achemine l'eau à une pièce en fonte, avec un espace intérieur évidé, qui est ajoutée à la section combustion du poêle. Il n'y a qu'à allumer le poêle. L'eau froide y arrive par gravité et y retourne toujours par gravité, l'eau chaude étant plus légère.

LES CHANGEMENTS ÉCONOMIQUES

La mondialisation : le capitalisme est le moteur de la mondialisation. C'est le mécanisme le plus puissant pour étendre et mettre en application ce que je suis tenté d'appeler la culture *du veau d'or*. En effet, les décisions importantes de nos gouvernants, à tous les échelons décisionnels, sont presque toutes prises en fonction des bénéfices qu'en retirent les mieux nantis. Il y a cent ans, on pouvait compter les millionnaires sur les doigts de la main, si j'ose dire. Aujourd'hui, ce sont les milliardaires que l'on compte. Quant aux pauvres, on ne les compte plus, on nous mentionne seulement qu'il y a un milliard d'humains qui ne mangent pas à leur faim chaque jour.

C'est ce qui s'appelle *la loi du marché* qui justifie le fait que les riches sont de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres. Je vous invite à scruter avec moi les fonctionnements de nos sociétés, item par item, dans tous les domaines. Le premier que je retiens est la dépossession du territoire, de l'économie et de l'environnement. Je les ai regroupés parce qu'ils sont tous interdépendants. Ils agissent en fonction des uns et des autres. Arrêtons-nous à examiner l'économie par exemple.

Tout d'abord, analysons ce qui se passe dans les activités qui sont inhérentes à l'industrie alimentaire. Il fut un temps où pratiquement chaque quadrilatère d'habitations comprenait une petite épicerie, incluant parfois une boucherie. L'environnement y gagnait. Les gens pouvaient s'approvisionner sans utiliser une automobile. Donc, éviter la pollution due aux carburants pétroliers.

Bien sûr, nous ne retrouvons pas l'abondance des produits qu'offrent les supermarchés des années 2000, mais nous avons l'essentiel. L'impact sur la société s'est fait sans douleur. Tous semblaient contents d'aller magasiner dans un de ces grands magasins. Imaginez, les consommateurs trouvaient tout, sous le même toit et à meilleur coût.

Le prix à payer pour cet avantage, c'est d'avoir une auto et tout ce que ça implique c'est-à-dire : avoir un endroit pour la garer, payer les frais d'entretien et de réparations, les frais d'assurance, d'enregistrement et de permis de conduire. Quant au propriétaire de la petite épicerie, il perd son gagne-pain. Le coût de la vie augmente ainsi que le nombre de pauvres.

Dans la logique du changement, ce que je viens de décrire, n'en est que le début. Les propriétaires de magasins se regroupent pour avoir un plus grand pouvoir d'achat. Les grossistes se centralisent. Et voilà pour les fournisseurs. L'achat local, il n'en est plus question. Les petites fermes d'autrefois prennent le même chemin que les petites épiceries. Avec, un peu d'imagination, on peut deviner, que dans la traînée de ces changements, les villes se développent, sans considération pour l'environnement.

Ces changements sont l'essence même du capitalisme. Il s'en nourrit. C'est un concept qui est régi par l'argent et pour l'argent. Est-ce qu'il y a une alternative ? Je pense que oui. Mais ce n'est pas évident. Commençons par la dimension négative. La mondialisation, à mon sens, est une erreur monumentale. Jugeons-la à ses fruits. J'énumère :

- 1) Le dépeuplement des régions au profit des grands centres.
- 2) Augmentation du chômage et des emplois précaires.
- 3) Diminution de la loyauté patrons-employés.
- 4) Augmentation de l'écart entre riches et pauvres.

Je n'en cite que quatre, mais un examen attentif en ferait certainement découvrir plusieurs autres.

L'alternative, à mon sens, est une société basée sur la vie communautaire, la solidarité, l'entraide et la coopération. Les humains n'ont que faire de la compétition qui favorise l'égoïsme et la domination des plus riches. Mais ceci n'est pas l'objet de ce texte.

Les événements qui se déroulent à la grandeur de la planète, combinés aux découvertes et aux inventions technologiques sont venus bouleverser nos schèmes de pensées et notre façon de vivre. Je

les nomme : la crise économique de 1929 à 1939, la Deuxième Guerre mondiale, avec toutes ses horreurs, de 1939 à 1945, l'immigration et le concile Vatican II.

LES CHANGEMENTS TECHNOLOGIQUES

L'électricité : l'électricité est un de ces éléments que les hommes n'avaient pas su découvrir en dépit de manifestations telles que les orages électriques et l'électricité statique. Mais le cerveau humain n'avait d'autres préoccupations que celles de survivre dans un monde qu'il apprivoisait peu à peu, à mesure que l'évolution lui ajoutait des neurones et que les nécessités de la vie le forçaient à rechercher des produits plus pratiques et plus facilement disponibles. C'est ainsi que le mieux adapté a survécu et a transmis à ses descendants un cerveau de plus en plus développé et performant. Après avoir inventé les appareils, il fallait quand même leur trouver un usage et apprendre à s'en servir.

Le monde sans électricité : essayons d'imaginer un monde sans électricité : les autos, s'il y en avait, seraient probablement mues à la vapeur, les avions pas question, pas de téléphone, pas de radio, pas de télévision, pas d'ordinateurs. Certains petits malins seraient tentés de dire qu'il n'y aurait rien. En réalité, il est presque impossible d'imaginer ce que serait ce genre de monde. Pas plus que pour nos ancêtres, concevoir le monde d'aujourd'hui et pour nous de visualiser d'une façon réaliste le monde de l'an 2500.

Ce que l'électricité nous apporte : en 1752, Benjamin Franklin découvre la nature électrique de l'éclair. Cette découverte voit le jour bien avant mon temps. C'est surtout au dix-neuvième siècle qu'elle se développe et s'étend à tous les domaines de l'activité humaine. Quand j'étais enfant, seules les villes étaient approvisionnées en électricité et encore, c'était strictement pour l'éclairage. C'est donc dire que pour la plupart des gens, l'électricité n'existait pas. Chez nous, je dois avoir 7 ou 8 ans quand nous avons notre premier

appareil électrique, c'est un grille-pain, suivi d'une laveuse pour le linge et d'un fer à repasser. Un peu plus tard nous acquérons un appareil radio, ensuite, un aspirateur.

C'est aux environs de 1935 que le gouvernement du Québec, sous la gouverne de l'Union nationale et du premier ministre du temps, M. Maurice Duplessis, établit le programme de l'électrification rurale.

Quand nous allons chez un de nos oncles qui vit à la campagne, aussitôt que la noirceur s'installe, on allume la lampe à l'huile dans la maison et le fanal pour aller à la grange. Tous les travaux de la ferme se font de main d'homme et à l'aide de chevaux. La généralisation de l'usage de l'électricité force l'homme à changer de vitesse l'obligeant à s'adapter à ce nouveau rythme. Fini le temps où les hommes évoluent à la vitesse de leurs pas.

Tous les moyens modernes de communication en dépendent totalement, tels que le téléphone, la radio, la télévision, l'automobile et l'avion. L'électricité a ouvert la porte à l'informatique avec tout ce qui en découle, sans oublier la conquête de l'espace et la découverte de l'atome.

Les hydrocarbures : c'est probablement par accident que les humains ont découvert ces deux éléments : pétrole et gaz. Le dictionnaire me dit qu'un ingénieur français Philippe Lebon, découvrit le gaz d'éclairage en 1801 et le mit au service du public. Le Belge Jean Lenoir, inventa le moteur à explosion en utilisant le gaz d'éclairage.

La télévision : comme dans toute chose, la télévision nous apporte du bon et du moins bon. Le bon, à mon avis, c'est d'avoir contribué à mettre l'information visuelle à la portée de tout le monde. On y voit tout ce qui se passe sur terre en temps réel.

Nous achetons notre première télévision aux environs des années 60. Elle est de marque *Admiral* et la réception se fait en noir et blanc. Il faut s'équiper d'une antenne constituée de deux tiges métalliques, appelées oreilles de lapin, montées en V sur une base de bakélite.

Il faut l'orienter comme si les deux tiges sont deux bras ouverts en direction de l'antenne émettrice, comme pour en accueillir les ondes. La réception est relativement bonne.

Une des émissions que nous ne manquions jamais, était celle de Jackie Gleason, qui passait le samedi soir. L'ensemble des émissions apporte le monde dans notre maison. Depuis plusieurs années maintenant, nous avons la télévision couleur, les oreilles de lapin ont été remplacées par une antenne extérieure orientable. J'ai hésité longtemps avant de me mettre à la couleur. J'ai toujours été allergique à la société de consommation. Mais une fois qu'on y a goûté, on ne veut plus s'en passer.

L'informatique : cependant, le changement majeur qui n'en finit plus de changer nos vies, c'est l'arrivée de l'informatique. L'ampleur et la vitesse des changements que cette invention nous apporte sont impossibles à concevoir. L'Internet entre autres permet de mettre en communication la totalité des humains. Ce qui à mon avis est un gage de développement incommensurable pour l'humanité tout entière.

Cette innovation détient une classe à part parmi toutes les autres que les humains ont pu se donner dans les 150 ans qui ont précédé l'an 2000. Ça fonctionne presque comme un cerveau humain avec certaines limites comme l'impossibilité d'éprouver des sensations et des émotions telles la colère, la joie, la tristesse, la frustration, etc. C'est une révolution dans le monde de l'information.

Avec cet outil, le monde apprend à vivre à la vitesse de la lumière. Ça accélère énormément la recherche et les découvertes qui en découlent. L'Internet surtout, qui raccorde les hommes entre eux, un peu comme les synapses raccordent les neurones de notre cerveau. Encore là, il y a du bon et du moins bon dans cet outil, mais cela fait de l'humanité un immense cerveau qui ne demande qu'à se développer davantage chaque jour.

LES INNOVATIONS

Toutes ces découvertes et inventions sont l'objet d'innovations au cours des années, à mesure que la recherche y apporte certaines améliorations pour les rendre plus pratiques ou plus performantes pour les utilisateurs.

Ainsi, le fer à repasser est doté d'un réservoir pour vaporiser de la vapeur sur les vêtements à défroisser. Le réfrigérateur muni d'un congélateur intégré remplace la glacière maison. La plupart des logements possèdent un réservoir à eau chaude électrique. Un chauffage central est installé dans les résidences soit à l'air chaud à circulation forcée ou au moyen de chaufferettes électriques dans chaque pièce. L'été, la circulation d'air se fait au moyen d'éventails électriques et d'appareils à air conditionné.

Il serait fastidieux d'essayer, dans cette histoire de ma vie, de faire une liste exhaustive de toutes les inventions et innovations que le génie humain a développées suite à la découverte de l'électricité. Je laisse à ceux qui liront ces lignes le soin d'en faire l'inventaire.

Des innovations de moindre importance contribuent néanmoins à améliorer notre qualité de vie telles que : le papier hygiénique, les papiers mouchoirs, les fermetures éclair, le velcro, les serviettes hygiéniques et une multitude d'autres.

L'innovation la plus pratique : je pense que la réfrigération se révèle l'invention la plus importante pour l'amélioration de la qualité de vie des gens. Entre autres, elle permet la conservation des aliments. En deuxième, je donne la palme à la cuisinière électrique, surtout pour faire la cuisine durant les chaleurs d'été. En troisième position, c'est à mon avis la laveuse à linge automatique et la sècheuse qui rendent tellement plus facile la tâche d'entretenir le linge de la famille. En quatrième position, le grille-pain et en cinquième position la radio et la télévision qui font entrer le monde dans nos maisons. Enfin, l'informatique, qui met tous les hommes en communication.

CHAPITRE XXI

LE MONDE EN MOUVEMENT

L'atome : j'avais déjà lu ou entendu quelque chose qui ressemblait un peu à ce mot-là. Mais je n'en connaissais pas le sens. Pour moi, c'est du domaine de la science-fiction. Je n'y porte aucune attention. Ça nous est arrivé sans crier gare. Le 5 août 1945, la radio nous apprend que les Américains qui font la guerre aux Japonais ont détruit totalement la ville d'Hiroshima, avec une seule bombe. Trois jours plus tard, ce fut au tour de Nagasaki. Ce n'est que quelque temps plus tard et par bribes que le monde a compris toute l'horreur de cet engin de guerre. Que d'innocents sont morts dans cette hécatombe et de nos jours, il en meurt encore, après des années de souffrances.

Et pourtant l'atome n'est pas que destructeur. L'étude de sa nature et de ses particularités permet aux hommes de pénétrer au cœur de la matière pour en découvrir les secrets. Qu'est-ce que ça va donner exactement, je ne sais pas, mais je suis sûr qu'à long terme, ça va servir l'humanité.

Le concile Vatican II : le concile Vatican II, commandé par le pape Jean XXIII, a fait naître beaucoup d'espérance dans le cœur de la plupart des catholiques. Il me semblait que c'était un moyen de rajeunir l'Église. Malheureusement, les autorités religieuses qui se sont succédé après le décès de Jean XXIII se sont empressées de mettre les freins sur le rajeunissement de l'Église.

La conquête de l'espace : notre siècle est témoin et acteur dans la grande aventure de la conquête de l'espace. L'univers est à découvrir et je dirais même, à conquérir. Nous sommes témoins des premiers satellites artificiels, des premiers hommes qui vont sur la lune et je suis sûr que l'homme va mettre le pied sur la planète Mars d'ici l'an

2025. En attendant, il y a des sondes qui partent de la terre et qui vont explorer le système solaire dans son entier.

Le génome humain : vers la fin du vingtième siècle, les scientifiques entreprennent d'établir la cartographie physique du génome humain. C'est un objet de recherche qui devrait atteindre son but en 2005. Cet ambitieux projet promet d'importantes découvertes dans le domaine de la santé. C'est un projet de recherche d'une ampleur sans précédent.

Les OGM : depuis quelques années déjà, on a trouvé le moyen d'altérer la cellule de certaines plantes afin de leur donner des caractéristiques qui ne se retrouvent pas dans la nature, mais que l'homme désire. C'est ainsi qu'il y a des animaux transgéniques qui permettront, on espère, un jour de transplanter des organes d'animaux sur les humains. Le potentiel du génie génétique est incommensurable. Bénédiction ou malédiction ? Les avis sont partagés. Quant à moi, je suis du côté des optimistes.

On les appelle « organismes génétiquement modifiés ». Ils sont, pour les plantes, la même chose que le transgénisme pour les animaux. Il y a beaucoup de controverse à leur sujet à savoir s'il sont nocifs ou non pour les humains.

Les changements et leurs effets sur la société humaine : il y a des gens qui se nourrissent constamment du « bon vieux temps » et qui voient surtout du négatif dans les changements qui nous arrivent à tous les jours. Je ne comprends pas cette attitude.

Faut-il que la société soit sclérosée pour penser que ça va bien ? S'il n'y avait jamais eu de changements, nous serions encore à l'âge de l'homme des cavernes. Et si c'est bon que l'homme sorte des cavernes, à quel moment dans l'histoire de l'humanité aurait-il fallu qu'il s'arrête d'évoluer. S'il fallait que l'enfant qui naît n'évolue pas, qu'il reste tout petit, sans jamais marcher, quel drame ce serait ! L'humanité est dans son enfance et la force de la vie rend le changement inévitable. C'est une loi de la nature. Nul ne peut y échapper.

Tout cela pour dire qu'à mon avis, il n'y a pas de changements négatifs. Par contre, quand je regarde le monde par mon bout de la lunette, je constate que tout n'est pas rose. Je ne voudrais certainement pas vivre en Algérie, ni au Soudan, ni au Zaïre en ce moment et pour eux le changement qui se passe actuellement dans leur pays respectif n'est pas réjouissant du tout. Mais les crises sont toujours un signe de changements, et quelque chose de positif en sortira un jour.

Les pessimistes pourraient se demander, suite à la lecture de ce qui précède si je vis sur une autre planète. Je dois avouer que, parfois je me le demande moi-même, quand je m'arrête à écouter les prophètes de malheur. Mais moi, je suis un éternel optimiste et je m'aime comme cela.

Le 11 septembre 2001 : ce jour-là, le monde bascule. À 8h50, un avion de ligne percute une des tours du World Trade Center à New York. À 9h03, c'est la deuxième tour jumelle qui est frappée, elle aussi par un avion de ligne. À 9h45, un autre avion frappe le Pentagone, symbole de la puissance militaire américaine, enfin un quatrième avion, probablement dirigé contre la Maison-Blanche, s'écrase dans un champ, possiblement suite à l'intervention de certains passagers qui n'acceptent pas de mourir sans au moins essayer de contrecarrer les projets des terroristes.

Je suis convaincu que le monde vient d'entrer dans une nouvelle ère. Fini les guerres classiques. Inutile désormais, les bombes nucléaires et le bouclier antimissile, si cher à l'intelligentsia du complexe militaro-industriel américain. Aucune de ces deux armes, ni même les deux ensembles n'auraient pu prévenir cette tragédie. Dans le monde actuel, aucun pays ne peut s'attaquer au géant américain sans courir à sa perte. Le terrorisme est la seule arme du tiers-monde.

Depuis la seconde guerre mondiale, de 1939 à 1945, les Américains s'arrogent le rôle de gendarme du monde, de justicier dépositaire de la conscience universelle et seul juge de ce qu'est la démocratie

chez les autres nations. Dans les nations du tiers-monde, ils mettent en place des dirigeants serviles et sanguinaires. En cas d'échec de cette politique, ils recourent aux armes comme au Viêt Nam et à Panama, ou au renversement des gouvernements légitimement élus comme au Chili.

Pendant que je regarde les scènes que la télévision nous transmet, les sensations se bousculent dans mon esprit. Étrangement, ce n'est pas le drame humain que les prisonniers des tours et leurs familles vivent qui m'habite, mais les causes profondes de ces actions terroristes, qui surgissent de la misère des laissés pour compte du monde dans lequel nous vivons.

D'un côté, quelques hommes à la fortune fabuleuse et certaines nations puissantes, dont une entre autres qui cherche à imposer sa domination, basée sur la richesse économique, la mondialisation du commerce, la liberté du capital. De l'autre, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui souffrent de la faim et qui sont souvent victimes de leurs propres dirigeants, mis en place par les grands financiers. Ces malheureux habitent souvent dans des pays dont les richesses naturelles sont exploitées au bénéfice des puissants de la planète.

Les guerres et autres conflits sont toujours déclenchés par des individus assoiffés de pouvoir, dont les victimes sont, presque toujours des innocents. Durant ma vie, j'ai suivi la tragédie d'un monde secoué par des chefs qui déclenchent des guerres pour le pouvoir, entre autres, celle de 1939-45, avec la destruction presque totale de villes comme Coventry en Angleterre par les Allemands, de Dresde en Allemagne par les Anglais, de Nagasaki et Hiroshima au Japon par les Américains au moyen de l'arme nucléaire, le Viêt Nam par les Français d'abord, suivi des Américains, l'Algérie en quête de liberté contre la France colonisatrice.

Toutes ces guerres résultent du refus de négocier de la part de l'un ou l'autre des deux protagonistes. Et pourtant, toute guerre finit

un jour par la paix. Celui qui refuse de dialoguer avec les modérés donne la parole aux extrémistes.

Ces réflexions me viennent après avoir entendu les propos vengeurs et manipulateurs de George Walker Bush, président des États-Unis. Dans cette rhétorique guerrière, il n'y a aucune place pour l'analyse profonde des causes premières de ce terrorisme, lui-même vengeur. De part et d'autre, ces discours ne sont que préjugés sans égard aux droits et aux intérêts des peuples en cause. « Ils sont pour ou contre nous », dit le Président, tout en cherchant du regard l'approbation de sa cour. « L'Occident nous opprime », dit Oussama Ben Laden, sachant que la communauté islamique mondiale l'écoute.

Le monde actuel : le terrorisme que nous vivons actuellement est probablement le début d'une révolution mondiale que je crois devoir arriver, pour nous libérer du capitalisme à outrance que nous connaissons avec la prédominance incontestable des États-Unis.

Malheureusement, les révolutions que le monde connaît depuis le début de l'humanité ne font que changer de tyran. La véritable solution en est une à long terme. La révolution mondiale est peut-être le seul moyen qui peut purger le monde des sociétés hiérarchiques.

Le monde est malade de **pouvoir**. Son frère jumeau, le veau d'or, est un ogre qui dévore son peuple. Il se nourrit de la richesse des classes moyenne et pauvre et toutes leurs ressources, au moyen de leurs taxes. Elles lui fournissent aussi les soldats pour assurer la domination sur les autres nations et préserver le pouvoir si sa prédominance devait être contestée.

La solution : le jour où le monde sera libéré de ce type de société, il devra nécessairement inventer une alternative valable. Quant à moi, je propose d'abolir les frontières, d'éliminer tous les armements, d'avoir un organisme central destiné à coordonner les activités d'environnement, le respect des droits de la personne et la primauté de la vie humaine. Tout cela dans un monde, composé de petites communautés de personnes qui se reconnaissent entre

eux par des valeurs communes et qui savent mettre toutes leurs ressources au service de la communauté. C'est peut-être le monde que nous connaissons dans 5000 ans.

CHAPITRE XXII

LES PÉRIPÉTIES DE MA VIE

Le bonheur : quoi dire sur le bonheur ? D'abord, je ne suis pas sûr de savoir ce qu'est le bonheur. Je ne pense pas l'avoir connu. Le dictionnaire écrit ceci : « Le bonheur est un état de parfaite satisfaction intérieure. » Si c'est ça, non, je ne le connais pas. Pourtant, je ne me suis jamais senti malheureux.

Je récapitule ma vie : né trop tôt, après mon aîné, qui lui, était venu trop tôt dans un mariage mal parti, parce que mal préparé par une culture judéo-chrétienne imprégnée de jansénisme. De plus, je suis du mauvais sexe, papa veut une fille. Mauvaise arrivée !

Je ne me sens pas bien. Je ne sais pas à ce moment-là ce qui me manque. Je le réalise sur le tard de la vie. Mon père m'ignore. Ma mère a d'autres préoccupations. Elle attend un troisième enfant. C'est encore un garçon. Lui, il sent bien qu'il est de trop, du mauvais sexe, lui aussi. Au bout d'un mois, il décide de partir. Je me réfugie dans la solitude.

Je suis un enfant docile pour ne pas dire soumis. La soumission, ça protège contre les punitions. Pas tout le temps, parce que quoi qu'un enfant fasse, il lui arrive de faire quelque chose que la personne en autorité perçoit, comme méritant une punition. L'enfant, n'en sort pas gagnant. Il entre dans sa vie d'adulte avec le sentiment qu'il n'a pas vécu. Pour survivre, l'enfant soumis, refoule sa colère au point que, plus jamais il ne pourra l'exprimer. Beaucoup de regret, beaucoup d'amertume, voilà ce que la personne soumise récolte dans sa vie d'adulte.

Le bonheur là-dedans ? J'aime mieux n'en rien dire.

PRÉFÉRENCES, SYMPATHIES ET ANTIPATHIES

Livres : je lis peu de livres. Mes lectures favorites sont les revues de vulgarisation scientifique telles que *Science et Vie* et *Discover*. Entre deux revues, je trouve le moyen de lire un livre par-ci un livre par-là. Je n'ai aucune attirance pour les romans d'amour. À l'occasion, je lirai un roman d'aventures, que j'aime bien, même s'il y a souvent des intrigues amoureuses là-dedans.

Un livre qui me revient souvent à l'esprit, c'est *Une histoire sans fin*. On y raconte le vécu d'un petit bonhomme qui vit une suite d'aventures. Chaque chapitre commence par une des lettres de l'alphabet dans l'ordre, depuis A jusqu'à Z. À chaque chapitre, c'est une nouvelle aventure. Le dernier chapitre, comme il se doit, débute avec la dernière lettre de l'alphabet. Le héros s'aperçoit qu'il n'a pas atteint la réussite désirée. Il demande alors la faveur de recommencer. On lui refuse sous prétexte qu'étant donné ce qu'il est et ce qu'il vit, il n'aurait pu agir autrement. S'il avait l'occasion de se reprendre, il ferait les mêmes erreurs.

Ce dernier chapitre m'a profondément impressionné, car, je me suis identifié à ce personnage. Comme lui, je rêvais de recommencer ma vie, si on m'en donnait la chance. Il me semblait que j'agisrais autrement, Je pense que c'est le destin qui a mis ce livre dans mes mains. Et, justement, ces temps-ci, je suis en train de lire *Fear of life* d'Alexander Lowen. Il se questionne sur la possibilité d'échapper à son destin. Il rappelle la légende d'Œdipe, qui a tout fait pour échapper au sien et c'est justement en tentant d'y échapper qu'il fait inconsciemment tout ce qui l'amène à tuer son père et à marier sa mère, comme l'oracle l'avait prédit.

Il y raconte entre autres, la légende d'un serviteur qui, un jour, alors qu'il va au marché, à Bagdad, y rencontre la mort. Pris de panique, il revient en vitesse chez son maître qu'il supplie de lui prêter un cheval. Il désire s'enfuir à Samara afin d'échapper à son destin. Aussitôt le serviteur parti, le maître se rend lui-même au marché. Il y rencontre la mort. « Pourquoi, » lui dit-il « as-tu fait

peur à mon serviteur ? » « Je n'ai pas voulu lui faire peur. », qu'elle lui répond, « J'ai levé les bras en l'air tellement j'étais surprise de le voir ici, parce que j'ai rendez-vous avec lui, ce soir, à Samara. »

Autres livres : j'aime beaucoup les livres qui traitent de psychologie et de sociologie. Ils confirment mes opinions et contribuent à préciser ma pensée sur la société dans laquelle je vis. Du même coup, ça m'aide à me connaître et à m'expliquer certains comportements aberrants.

Chansons, opéras, danses, musiques : tout ce qui est relié à la musique m'est difficile, car je n'ai pas l'oreille musicale. Ce handicap est source de grandes frustrations pour moi. Ce qui ne m'empêche pas d'aimer un bon nombre de chansons qui me viennent de Vigneault, Félix Leclerc, Ferland, Charles Trenet, Jacques Brel, Claude Léveillée et quelques autres dont le nom m'échappe. Ce qui m'accroche dans leurs chansons, ce sont les mots, non la musique. L'opéra, ça me laisse complètement indifférent. Pour moi, c'est un show. C'est tout.

La danse, c'est là-dedans que ma souffrance est la plus grande. Je dirais même que dans ce domaine je suis, ce que j'appellerais un handicapé. Car non seulement je suis incapable de suivre la musique, mais en plus j'ai des jambes de bois.

Émissions de télévision : je regarde très peu la télévision. Non par manque d'intérêt, mais par manque de temps. Toujours mon problème de gestion du temps. Malgré tout, j'aime bien regarder les actualités, les documentaires surtout sur la vie animale. J'ai une passion pour les films policiers même si je suis bien conscient, qu'en général, ils sont cousus de fil blanc.

Il y a des émissions que je suis tout simplement incapable de regarder. Ainsi, pendant quelques années, il y a eu les insolences d'une caméra. Les metteurs en scène simulent un incident spécial auquel participe, bien inconsciemment, monsieur et madame Tout-le-Monde. Leur confusion me rend mal à l'aise. Dans mon esprit, c'est abuser de la confiance d'un individu pour le tourner en ridicule.

Il y a aussi, certaines émissions humoristiques comme *La petite vie* qui me rebutent totalement.

Rêve : il y a en moi un rêve qui dort et que je ne réaliserai probablement jamais. C'est celui de refaire mes études. En fait, c'est un rêve fou qui ne fait aucun sens. Il me semble que j'y mettrais beaucoup d'ardeur et d'attention si je pouvais recommencer. Malheureusement, je n'ai pas su profiter de la chance qui m'était donnée d'acquérir des connaissances dans des domaines comme les mathématiques, la physique, la chimie, l'histoire et beaucoup d'autres sujets encore. Je n'ai aucune idée si j'essaierai un jour de réaliser ce rêve du moins en partie. Ce n'est pas important de le savoir. Mais je sais qu'il y a en moi un rêve qui dort.

Mais j'ai aussi d'autres rêves, moins fous peut-être, comme celui d'écrire un roman basé sur l'histoire de ma vie pour y décrire tout ce que je n'ose pas écrire dans le projet actuel. Si ma mémoire est fidèle, je pense que c'est Lamartine qui écrivait que « la vie est faite de l'étoffe de ses rêves ». Je rêve.

Guide de vie : pour conduire ma vie, je me base sur des valeurs très humaines comme la solidarité, l'entraide, la fraternité, une compassion très grande pour les pauvres, les malheureux, ceux qui souffrent, ceux qui n'ont pas de voix, les laissés pour compte.

J'enrage contre la philosophie du pouvoir et la puissance destructrice de la haute finance. Il n'y a rien de sacré pour les dirigeants des multinationales. Ce sont des clones modernes de notre Séraphin national. Le capitalisme, c'est l'avarice érigée en système. Ils sont obnubilés par le veau d'or, qui lui, est taché du sang qui coule pour l'engraisser. Les laissés pour compte crient vengeance. Ce sont les enfants qui meurent de faim dans le monde. Ce sont les victimes du sida, qui, dans les pays pauvres, ne peuvent se payer les médicaments que les grandes compagnies pharmaceutiques réservent pour les pays riches et combien d'autres encore, auxquels on nie le droit à l'instruction.

Je n'ai pas besoin de commandements et je n'ai pas de conseils à donner à qui que ce soit. Que ceux qui ont des yeux, voient et que ceux ont des oreilles, entendent. Ils vont comprendre à moins qu'ils ne soient aveuglés par leur soif d'argent et de pouvoir.

COMMANDEMENTS ET CONSEILS

Voici deux thèmes qui m'horripilent. Des commandements, je n'en veux pas. Cependant, dans mon enfance, les commandements de Dieu et de l'Église m'ont guidé dans tout ce que je faisais. Je pense que l'interprétation que l'on a enseignée a rendu un mauvais service aux fidèles de cette église. Oui, j'ai essayé de vivre selon ces principes. Aujourd'hui, quand je regarde en arrière, je n'ai qu'amertume et colère. En effet, la manière dont j'ai assimilé les enseignements des prêtres m'a empêché de vivre la vraie vie. Par contre, étant donné mon caractère, dans une autre religion, la musulmane par exemple, j'aurais peut-être été un extrémiste, un pur et dur. Dieu merci, ce n'est pas le cas. Cela explique mon aversion pour les commandements. Le mot « aversion » exprime très faiblement, ce que je ressens en moi en écrivant ceci. Dans mon intérieur, il y a une colère terrible, quand j'aborde ce sujet.

Quant aux conseils, je n'en ai guère à donner. Tout au plus, je dirai une maxime par-ci par-là, sans obligation aucune pour ceux qui m'entendent. Par exemple : « Il y a un prix à payer pour tout ce que l'on fait et tout ce qu'on ne fait pas. » Une phrase comme cela n'engage personne. On en fait ce que l'on veut. Lafontaine nous en présente une dans chacune de ses fables. En voici quelques-unes : « Rien ne sert de courir, il faut partir à temps, » « Patience et longueur de temps, font plus que force et que rage, » « Suivant que vous êtes riches ou pauvres, les tribunaux vous rendront blancs ou noirs. » Ce sont tous des dictons qui font partie de la sagesse populaire, sans obligation aucune.

J'ai toujours en tête une maxime qui s'applique parfaitement : « les conseillers ne sont pas les payeurs. » Le problème, c'est que le conseiller s'attend à ce que le conseillé applique le conseil en question. Lequel est souvent suivi de : « Je te l'avais pourtant dit. Tu ne m'as pas écouté. » Quant à moi, je préfère exprimer ma pensée en précisant formellement que ce n'est pas un conseil. C'est tout simplement ma réflexion sur un sujet donné.

Vivre en société : la vie en société nous invite à tenir compte des autres. Ainsi, l'organisation du pouvoir est omniprésente. Quotidiennement, quand on achète, on pose un geste politique, selon que l'on privilégie l'achat local ou l'achat des multinationales. Quant à la politique partisane, je pense qu'il faut tenir compte de nos valeurs et n'être prisonnier d'aucun parti.

L'argent : l'argent est un bien mauvais maître. Nous vivons dans le système capitaliste qui n'est rien d'autre que l'avarice érigée en système. Il n'y a qu'une chose qui compte : l'argent. La bourse, en particulier, est un racket légal. Il n'y a aucune valeur morale dans les transactions boursières. Les fluctuations de la bourse déterminent les décisions de nos gouvernements. Combien de fois entendons-nous cette phrase « Le marché est nerveux. » C'est la meilleure excuse pour l'augmentation des prix et parfois des taxes. Il demeure que c'est dans ce système que l'on vit. Il faut faire avec. Il ne tient qu'à nous de faire la part des choses. Mais ce n'est pas facile de savoir quel geste poser.

Le système capitaliste porte en lui la semence de sa propre destruction parce qu'il est basé sur l'appât du gain. Ce principe est aveugle. Non seulement il ne connaît pas ses amis, mais il considère comme ennemi tous ceux qui osent critiquer ses politiques néfastes ou proposer des alternatives moins dommageables pour l'environnement et le mieux-être des plus démunis.

Entre autres, il *démonise* l'anarchie en ignorant le développement anarchique de nos villes qui s'étendent à *la va-comme-je-te-pousse* sur les meilleures terres agricoles du Québec. Si cette façon d'agir

n'est pas de l'anarchie, je ne sais pas comment la nommer, mais ça se fait au détriment de la communauté humaine.

QUI SUIS-JE RÉELLEMENT ?

Qui suis-je ? : je suis Normand, le deuxième d'une famille de dix enfants, fils d'Ida Desrochers et de François Paquette. Je porte en moi leurs gènes et une partie de la culture qu'ils tenaient eux-mêmes de ceux qui les ont précédés, avec les qualités et les défauts inhérents à chaque personne.

Je véhicule en moi, des valeurs d'être qui me valorisent énormément. Je les nomme : un sens profond d'appartenance, un souci très grand d'honnêteté, un besoin de solidarité, de fraternité, de justice, de générosité, le goût de la vérité, la compassion, un vouloir-vivre intense, plus fort que toutes les adversités que j'ai rencontrées sur mon chemin.

Malheureusement, je traîne avec moi des blocages et des carences importantes qui m'empêchent de vivre pleinement les valeurs énumérées plus haut. Ce sont : une peur viscérale qui m'habite depuis le sein de ma mère, un manque de confiance total qui me fait douter de moi-même dans tout ce que je fais, un doute permanent à savoir si je mérite d'être aimé. J'essaie de cacher cette partie de moi que je n'aime pas, en étant d'une amabilité à toute épreuve. Je refoule un tas de choses, car j'ai peur de blesser ceux que j'aime.

Je suis un optimiste invétéré. Je me sens partie intégrante de l'humanité et, pour insignifiante qu'une seule personne puisse être dans cette masse d'humains, je crois que j'ai quelque chose à apporter à mes sœurs les femmes et à mes frères les hommes.

Beau, bon, bien : j'aborde ce sujet avec réticence. Je le fais par souci de vérité et d'honnêteté intellectuelle. Je ne peux me décrire en cachant une réalité qui m'a accompagné chaque minute de ma vie.

Je plonge. La première fois que j'ai entendu une remarque sur ma personne, c'était une de mes tantes qui disait que j'étais beau. Dans ma mémoire d'enfant, il me semble que tout le monde disait que j'étais beau. J'étais trop jeune pour en tirer quelques réflexions que ce soit. Ce n'est que plus tard dans ma vie que lentement j'ai commencé à être mal à l'aise. Je ne voulais pas être beau, je voulais juste être un petit gars. Pour compliquer cet état de fait, je savais inconsciemment que mon père aurait voulu que je sois une fille. Je le répète, je voulais juste être un petit gars. Et un petit gars, ça n'a rien à voir avec la beauté.

Un malheur ne vient jamais seul. C'est bien connu. Voilà maintenant que je me dois d'être *bon*. Comment cet adjectif s'est-il ajouté à ma personne ? Est-ce que j'avais besoin de cela ? Peut-être que ma tante, encore elle, en pointant son index vers la statue du Sacré-Cœur qui trône dans son logement, me dit « Quand tu es tannant, je le sais parce qu'elle pleure. » Est-ce que c'est à cette occasion que j'ai senti qu'il fallait aussi que je sois *bon* ? Être beau et bon, ça oblige à faire le bien.

Ces trois qualificatifs prennent le contrôle de ma petite personne insidieusement. Je m'oblige à être tout ça à la fois, en contrôle de mes comportements. C'est ainsi qu'au soir de la vie, j'ai l'impression de ne pas m'être vécu. Malgré tout, au fond de moi-même, je suis content de ce que je suis devenu.

Mon moi intellectuel : je me considère comme un intellectuel. Ça fait peut-être prétentieux, je le dis par opposition à *manuel*. Je m'intéresse à tout. Mes lectures favorites, ce sont les magazines de vulgarisation scientifique. On y trouve tous les sujets : l'astronomie, la géologie, les découvertes médicales, l'exploration de l'espace, la psychologie, la technologie et plein d'autres sujets. Je m'intéresse aussi à la politique avec un grand **P**, mais aussi à la politique partisane même si j'essaie de me garder un esprit très critique envers le parti que je favorise.

Je pense qu'un peu de controverse et une réflexion intense au sujet de quelque manifestation que ce soit des activités humaines, favorisent l'émergence d'idées créatrices et innovatrices.

Mon moi spirituel : comment décrire mon moi spirituel ? Pour moi, le spirituel ne se limite pas aux « croyances religieuses ». Oui, je crois que l'univers ne s'est pas fait tout seul. Je me refuse cependant à essayer d'inventer des scénarios pour expliquer la période d'avant le *Big Bang*. Je suis convaincu que l'esprit humain ne pourra jamais l'imaginer. Pour moi, qui suis curieux, ce serait intéressant à savoir, mais pas plus. Ça n'a vraiment pas d'importance.

Est-ce qu'il y a un Dieu, je ne sais pas. L'Église catholique nous a enseigné qu'il y a un être suprême, appelé Dieu, qui précipite en enfer, pour toujours, celles de ses créatures qui ont le malheur de lui désobéir. Et pourtant, Il les a créées imparfaites, pleines de défauts et de faiblesses de toutes sortes. L'humanité n'a pas besoin d'un dieu comme cela. Je crois cependant, qu'il y a une puissance quelconque qui a présidé à tout ce qui existe et que j'appelle le *CRÉATEUR*. Qu'y avait-il avant ? On nous a enseigné qu'il a toujours existé, je n'ai rien contre cela. Ce n'est pas plus difficile à croire que de croire que l'univers s'est fait tout seul. La réalité, c'est que l'esprit humain est tout simplement incapable de conceptualiser cela. Qu'y a-t-il après la vie, je ne sais pas, mais je crois que la vie se continue sous une autre forme.

Ma croyance profonde, c'est que le *CRÉATEUR*, en créant l'univers, a en même temps ordonné toutes les lois qui le régissent de sorte qu'il n'a pas à intervenir pour changer le cours des choses. Ce sont les hommes qui, en utilisant le cerveau qu'ils ont reçu en héritage, forgent ce monde dans lequel nous vivons. Mais comment expliquer les guerres, les massacres, les meurtres, les famines et autres misères qui affligent l'humanité ? Mon explication à moi, c'est que l'homme est encore au stage d'apprendre à se servir de ce cerveau qu'il possède depuis peu. Il a fallu des millions d'années pour que l'évolution nous amène du mammifère animal au bipède

capable de penser et d'avoir des sentiments. Le processus évolutif n'est pas encore terminé. Soyons patients.

Mon moi émotionnel : je suis un éternel optimiste quand le cours des choses dépend strictement de moi et de nul autre. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir des inquiétudes et des angoisses, surtout quand il s'agit de mes enfants. En général, j'exprime facilement mes émotions, surtout depuis que j'ai pris un certain âge. J'ai beaucoup de choses à pleurer : des regrets, des amertumes, des souffrances et des injustices. Je n'ai pas le rire facile.

Je me satisfais d'à peu près n'importe quoi. Mes insatisfactions sont habituellement à retardement. Elles doivent prendre le temps de cheminer dans mon intérieur pour conscientiser que quelque chose est blessant ou injuste. Haïr, je ne sais pas, mais je peux avoir beaucoup de ressentiment contre quelqu'un qui d'une façon ou d'une autre me cause du tort volontairement. J'ai très peur du rejet. Quand je le subis, ça me fait mal très longtemps.

CHAPITRE XXIII

LES HAUTS ET LES BAS DE LA VIE

LES JOURS SOMBRES

La peur : la peur de mon père a été la compagne de ma vie. Je suis terrifié par ses colères. Le mot « peur » est un euphémisme. C'est viscéral. Cette terreur est logée au plus profond de mon être depuis toujours. L'image qui m'apparaît a les yeux mauvais, le visage rouge et les mains menaçantes. Certains événements, que je raconte, expliquent en détail les circonstances qui ont amplifié et entretenu cette sensation.

Comment décrire cette peur ? Je me souviens de cette fois où j'avais brisé un carreau. Je l'avais fait d'une façon bien spéciale, considérant l'âge que j'avais, cinq ans peut-être. J'avais utilisé un oreiller pour pousser contre une vitre. Ce qui devait arriver, arriva. Sous la pression de mes deux mains, elle se brisa.

Où me cacher ? Je ne me souviens pas pourquoi, j'ai posé ce geste, mais j'ai tout de suite réalisé que j'avais fait une gaffe qui m'attirerait sa colère. Que faire d'autre que d'aller me cacher sous mon lit. À son retour du travail, papa est venu me chercher. Je le vois encore qui se penche et qui regarde sous le lit. Je me pousse le plus loin possible vers le fond et j'ai terriblement peur. Je ne me souviens pas avoir été puni. Seule la sensation de frayeur reste imprégnée dans ma mémoire.

J'ai porté cette peur dans mes rapports avec les personnes en position d'autorité, qui comme mon père, avaient les yeux menaçants et la voix forte. C'est l'enseignante de ma première d'école, qui ne sait que crier. Oh ! Que j'en ai peur ! Vers la troisième ou quatrième année, c'est le principal qui me semble menaçant. Lui aussi parle fort. Plus tard, dans les forces armées, les supérieurs sont tout puissants. Là aussi, je me sens menacé.

Jour de colère : assis près de la porte arrière, il y a un *quêteux* pour qui maman est en train de préparer un sandwich aux œufs. Pendant ce temps, ma petite sœur Rachel pleure à fendre l'âme. Je la prends dans mes bras et je la promène en essayant de la consoler. Elle a environ deux ans, moi, j'en ai huit. Rien n'y fait. En désespoir de cause, je me positionne face au *quêteux* et lui dit : « Regarde papa ! » C'est tout. Pour moi, c'est la chose à faire. J'ai passé à autre chose.

Pourquoi maman raconte-t-elle cet événement à papa, sachant qu'il est jaloux ? Peut-être n'y voit-elle pas matière à le provoquer. Peut-être trouve-t-elle cet incident amusant, mais papa le prend au sérieux. Emporté par une folle colère, il m'accroche par un bras et commence à me frapper, en disant : « je vais te montrer qui est le père dans cette maison. » C'est comme si un ouragan me passait sur le dos. J'en déduis que la jalousie intoxique le cerveau et cause des comportements imprévisibles, aveugles et fous. Même s'il n'a aucune raison de s'en prendre à moi, il a sans doute ses raisons à lui. Pour sûr, la raclée comme telle ne me fait plus mal, mais l'injustice et la peur sont toujours là.

Je suis convaincu qu'une punition injuste de cette ampleur laisse des traces. Mon manque de confiance et mes doutes dans les actes de ma vie en sont peut-être la conséquence.

JOURS DE PEINE

Lagifle : l'expression *élever des enfants*, vient de bonnes intentions, mais elle peut venir de préjugés parentaux. Malheureusement, les méthodes utilisées ne sont pas toujours accompagnées de gestes qui viennent du cœur. Oh ! Que non ! Je me dois de raconter un événement qui confirme cette affirmation. Tout jeune je suis un enfant curieux, fouineur, un peu explorateur. J'ai quatre ou cinq ans. C'est un dimanche midi. Nous avons la visite, de mon oncle Arsène et son épouse.

J'avais remarqué que, quand maman nous aide à nous vêtir, elle a un creux à la poitrine que papa n'a pas. C'est le moment que je choisis pour poser ma main sur son sein en lui demandant ce qu'elle a à cet endroit de son corps. Je n'ai pas le temps de compléter ma question, que je reçois une gifle retentissante. Ce n'est qu'au soir de la vie que j'ai entendu la question, que le petit gars que j'étais, aurait voulu poser à sa mère : « Pourquoi maman ? »

Le paresseux : ce mot me ramène un mauvais souvenir. Pour aider notre mère, Marcel et moi, les deux aînés, faisons la vaisselle. Quand c'est lui qui lave, je ne fournis pas à l'essuyer et la vaisselle s'accumule. Quand les rôles sont inversés, il attend toujours le prochain morceau. Le problème vient du fait que je suis minutieux à l'extrême. Quand j'essuie, je passe et repasse plusieurs fois à la même place. Il faut que le linge glisse facilement, signe évident qu'aucune trace d'humidité n'y persiste. Quand je lave, je répète le même scénario, pour m'assurer que c'est bien propre. Ma mère ne réalise pas cela et me traite de paresseux sur un ton méprisant et une mimique faciale du même ordre. Ça me blesse énormément.

La poule couveuse : je suis le deuxième d'une famille de dix enfants. J'ai un jeune frère qui partage mon lit. Je l'aime bien et le prends sous mon aile. Aussi bien le dire, je suis mère poule. Parfois le soir, quand il a peur, je lui tiens les mains pour le sécuriser. Pour son malheur, il prend du temps à devenir propre. Quand, il se salit dans ses vêtements, maman lui donne la fessée. Je m'y oppose quand j'en suis témoin. En conversant avec une voisine, maman lui dit, en me regardant, comme pour rire de moi, que je suis *poule couveuse*. Ça me blesse profondément.

Prisonnier d'une certaine vocation : cette vocation que je crois avoir, depuis mon enfance, a été pour moi une tragédie qui m'a tourmenté jusqu'au début de la vingtaine. Je me suis senti prisonnier d'une vocation que je n'avais pas choisie. Pour mon malheur, j'y adhère intensément. Je crois tout ce que l'Église enseigne à propos

d'un Dieu à la fois juste et vengeur. Aucune mention d'un Créateur qui veut sauver toutes ses créatures.

C'est l'enfer qui nous attend si par malheur on devait mourir sans s'être confessé, après avoir fait un péché mortel. Il me semblait qu'il était plus facile de commettre un péché mortel que de vivre en *état de grâce*.

Que j'y ai cru à cet enseignement ! On m'avait dit qu'il était difficile de se sauver si on refusait un appel à la prêtrise. Et pourtant, j'avais honte de ce destin. J'avais même choisi la communauté des Oblats par ce qu'ils avaient leurs missions dans le Grand Nord canadien et qu'ainsi, les personnes qui me connaissaient, ne me verraient pas en soutane. Je me sentais condamné pour la vie. J'étais à la fois soumis et malheureux. Je me sentais comme une brebis que l'on mène à l'abattoir.

Pour ceux qui ne l'ont pas vécu, il est difficile d'imaginer ce qu'implique cette vocation pour un adolescent. À l'arrivée de la puberté, je trouvais les jeunes filles tellement belles. Il fallait que j'en fasse le sacrifice. C'est comme si j'étais condamné à la prison à vie. Quelle tragédie ! De plus, l'adolescence, c'est l'âge où les deux sexes s'apprivoisent l'un à l'autre. C'est une période de ma vie que j'ai ratée. Ça explique peut-être l'échec de mon mariage.

Je me suis finalement décidé à entrer chez les Oblats. J'y suis demeuré 9 mois. Période pendant laquelle j'ai prié pour avoir un signe du ciel, pour me confirmer que j'avais fait le bon choix. Une apparition de la Sainte Vierge, peut-être. Rien de moins. Disons que j'étais désespéré. J'en suis venu à avoir peur de me suicider. Vint un jour où je n'en pouvais plus. Je suis entré chez le Père Maître en pleurant. Il a compris ma détresse et n'a pas essayé de me retenir.

LE PLUS BEAU JOUR DE MA VIE

C'est quand je sors de cette prison qui m'étouffe. C'est une belle journée de juin, ensoleillée et chaude. Je reviens chez moi à pied,

une distance d'environ 15 kilomètres. Je ne marche pas, je flotte. Quelle délivrance ! Tout ce dont je me rappelle de mon arrivée, c'est que j'ai enfilé mon costume de bain et je suis allé me baigner.

LA DÉCOUVERTE DE L'AMOUR

Il me reste un souvenir ineffaçable de mon séjour sur la base militaire d'Oshawa. Rien à voir avec l'entraînement militaire. Ce séjour m'a permis de rencontrer Olga. J'aimerais être poète pour décrire l'émerveillement que cette rencontre m'a apporté. Quel nom de rêve ! Quel nom romantique ! Quel nom d'amour ! Nom qui me fait encore rêver après tant d'années. Olga, c'est mon premier véritable amour. Non, ce n'est pas une beauté fatale. Olga, c'est un rêve impossible, mais quel beau rêve !

Son père est Russe, et sa mère Polonaise. J'apprends à faire du *necking*. Ce n'est pas un amour torride. C'est un amour tout en douceur et en caresses. Le temps nous manque pour nous apprivoiser mutuellement, car quelques jours après notre rencontre, je suis affecté à une autre base.

De toute façon, il y a cette supposée vocation à la prêtrise qui m'empêche de vivre un amour autre que platonique. Je n'en dirai pas plus, car il me faudrait dévoiler une partie de moi-même que je n'aime pas et qui me fait mal. Dans ce souvenir, à part le merveilleux, il y a de l'amertume, de la honte et de la colère.

Je la rencontre d'une manière bizarre. Oshawa est une très petite base, à peine 200 militaires. C'est la première fois que je suis sur une base desservie exclusivement par du personnel civil. C'est merveilleux. La nourriture est extraordinaire. On nous sert aux tables. Et quel service ! Les serveuses sont des jeunes filles toutes plus belles les unes que les autres. Nous avons deux ou trois choix du mets principal, la même chose pour le dessert. Jamais dans ma vie, je n'avais été aussi gâté. Quel souvenir merveilleux ! Si ce que je ressens en ce moment pouvait s'écrire, j'en ferais un livre.

Piège ingénieux : mais revenons à ma rencontre avec Olga. Dans ce temps-là, j'étais très timide. De plus, il y a cette vocation qui me colle aux tripes. Je ne parle pas aux filles. Je me contente de les admirer en silence et d'en rêver. Olga est peut-être timide, elle aussi. Je pense qu'elle a dû parler de moi à une de ses amies, car un bon soir, après le souper, je suis à peine sorti de la salle à manger que je m'entends interpellé par une des filles de table : « Olga veut te parler » me dit-elle. Puis elle répète à Olga que je veux lui parler. Quelques secondes plus tard, la jeune fille se présente et me demande ce que je veux. Je comprends tout de suite l'astuce, en réalisant que tous les deux, nous avons un point d'interrogation sur la tête. Pour briser la gêne, je l'invite à aller au cinéma. C'est le début d'une belle romance qui ne dure pas longtemps cependant, car, au bout de quelques semaines, je suis affecté à la base militaire de Mont-Joli.

Fin d'un rêve : la base d'Oshawa est une école d'entraînement pour pilotes d'avion. Comme la guerre en Europe est pratiquement gagnée, il n'y a plus aucun besoin pour ce genre d'entraînement. La base est fermée et elle perd son emploi. Elle m'écrit pour me demander de lui trouver du travail à Mont-Joli, car elle désire venir me retrouver. Quel dilemme ! Je l'aime bien, mais il y a cette vocation à la prêtrise que je traîne comme un boulet. Il faut que je lui avoue cet empêchement. Oh ! Que j'ai honte ! Je pensais pouvoir échapper à cet aveu grâce à l'éloignement et au temps qui passe. Olga n'a pas les mêmes raisons que moi, de se faire oublier. Je me résigne à lui écrire pour fermer cette parenthèse dans ma vie. Je n'ai jamais oublié.

MOMENTS D'ÉMERVEILLEMENT

Les visites de l'oncle Alfred : oncle *Fred* est célibataire et vit à Montréal. L'été, il travaille comme débardeur au port de Montréal et, l'hiver, comme bûcheron dans les chantiers. Aux changements de saison, correspond un changement de métier et une visite chez

nous. Pour nous, les enfants, cette visite est tout un évènement. Il a toujours des anecdotes excitantes à nous raconter. Nous sommes pendus à ses lèvres pour entendre le récit de ses aventures, réelles ou fictives, qu'il vit à un endroit ou à un autre, selon les saisons.

Dans les chantiers, il y a toujours quelqu'un qui se fait poursuivre par un orignal. Ils sont généralement deux bûcherons. Pour y échapper, l'un grimpe dans un arbre, pendant que l'autre s'empresse de grimper à l'arbre suivant. Ils vont ainsi d'un arbre à l'autre jusqu'à ce que l'animal cesse de les poursuivre. Je me souviens aussi d'un piège à ours, formé d'un baril dont le pourtour intérieur est hérissé de clous dont la pointe est dirigée vers le fond, auquel est attaché un morceau de lard. L'ours y entre pour manger et ne peut en ressortir.

Au printemps, quand il se prépare à retourner au port comme débardeur, il revient nous visiter. Nous voilà de nouveau, face à lui, les oreilles grandes ouvertes pour ne pas manquer une seule de ses paroles. Une année, il promet de nous ramener un singe. L'année suivante, c'est un perroquet. Nous attendons encore.

C'est un original. Il ne pratique pas sa religion. « Je ne crois pas à ces affaires-là », dit-il. À chaque visite, il raconte à ma mère qu'il a rencontré une vieille dame riche qui veut le marier. Mais il tient beaucoup trop à sa liberté pour s'engager.

Pendant la dernière saison où il est monté au chantier, il disparaît. Quelques jours plus tard, on le retrouve au fond d'un ruisseau, à La Sarre en Abitibi. À l'occasion de ses funérailles, maman et ma tante Clara, mettent des médailles dans ses poches, dans l'espoir, je suppose, de soudoyer Saint-Pierre.

Vacances chez tante Clara : s'il y a un moment de mon enfance qui me laisse un bon souvenir, c'est celui où, durant les vacances d'été, Hervé et moi allons passer deux semaines chez tante Clara, une sœur de maman, qui demeure à Sainte-Brigide, dans le neuvième rang. Ma tante vient au marché chaque samedi et y apporte des poulets et des œufs. Elle laisse sa voiture et son cheval chez nous. Nous retournons avec elle en fin de journée, quand le marché est

fini. Nous demeurons deux semaines chez elle, et revenons chez nous de la même façon, toujours avec tante Clara.

Pour nous, petits gars de la ville, les deux semaines à la campagne représentent le meilleur moment des vacances. Durant cette période, nous partageons les tâches de nos cousins. Leur besogne commence le matin, au lever du jour, en allant chercher les vaches au bout de la terre. Nous sommes pieds nus dans l'herbe mouillée de la rosée du matin. Les deux ou trois premiers jours, c'est dur pour nos pieds de citadins, même si nous avons l'habitude de marcher pieds nus chez nous. C'est beaucoup plus douloureux de marcher là où le foin vient d'être coupé. Mais on s'endurcit assez vite.

Le chien de la maison nous est très utile pour rassembler les vaches. Une fois en route nous n'avons qu'à les suivre, car elles connaissent le chemin. Rendue à l'étable, chaque vache reconnaît sa place sans aide. Ensuite, c'est la traite que nous apprenons à faire.

C'est là que j'ai, pour la première fois, apprécié le goût merveilleux du lait chaud que nous dirigeons adroitement vers notre bouche, à même le trayon. Quel délice ! Cela n'a rien à voir avec le goût du lait qui est chaud, d'être resté hors du réfrigérateur, pendant une chaude journée d'été. Nous apprenons du même coup à diriger le jet de lait vers quelqu'un, pour lui jouer un tour. Après la traite, nous faisons sortir les vaches qui retournent toutes seules au bout de la terre.

Ensuite, c'est le déjeuner. Pas question de café, de rôties et de confitures. Nous avons déjà deux ou trois heures de travail dans le corps et la faim se fait sentir. Le déjeuner consiste de patates, de sauce, de viande et de pain de ménage. Puis, nous retournons au champ pour faire les foin. Un de nous passe le râteau attelé à un cheval. On laisse sécher le foin pendant un certain temps et on le met en *veilloche* avec une fourche. Ensuite, la charrette suit, traînée par deux chevaux. Comme nous sommes trop jeunes pour ce travail, les *veilloches* sont lancées sur la charrette par les plus grands. Là, il y a encore un grand, dont la tâche consiste à placer le foin, avec une

fourche, de telle sorte qu'il tienne bien sur la charrette et qu'on ne perde pas le chargement en chemin.

Les poulets au marché : le vendredi, il faut préparer les poulets pour le marché. Nous utilisons un crochet au bout d'une longue perche pour les capturer. Nous approchons les volailles qui se tassent toutes dans le même coin et tentons d'accrocher une des pattes qui fuient. C'est relativement facile. Puis, nous les pendons par les pattes et les tuons en leur insérant un couteau dans le bec et en le relevant à travers le palais jusqu'au cerveau. Les poulets ne se débattent pas longtemps. La mort est rapide. Je ne sais pas comment je faisais pour faire cela. Aujourd'hui, je n'aurais pas le courage de refaire la même chose.

Retour à la maison : deux semaines, c'est vite passé, et déjà, c'est le retour à la maison, la tête pleine de bons souvenirs.

ANECDOTES DIVERSES

Le feu de tuyau : le tuyau du poêle passe dans la chambre du fond. Cela a l'avantage de la réchauffer en hiver. Un matin, nous sommes réveillés par des bruits hors de l'ordinaire. Le feu est pris dans le tuyau. Il est tout rouge. Papa ne veut pas appeler les pompiers, car dit-il, « Ils font beaucoup de dégâts quand ils éteignent un feu. » Nous nous sommes tous mis en frais de refroidir le tuyau en le recouvrant de torchons gorgés d'eau. Heureusement, papa a gagné son pari. Nous avons réussi à éteindre le feu sans aide extérieure et sans aucun dégât ni dommage.

La première cigarette : Marcel et moi avons environ sept et six ans respectivement. Marcel a un paquet de cigarettes de marque *Turret*. À cette époque, on vend des petits paquets de cinq cigarettes pour cinq sous. Je ne sais pas où il a pris les sous, mais, peu importe, c'est la cigarette qui compte. Le hangar du milieu nous semble l'endroit idéal pour commettre notre méfait. Nous sommes pris lorsque maman voit de la fumée se dégager du bâtiment. À son

arrivée du travail, papa prend la relève en nous menaçant. C'est l'école de réforme qui nous attend. Moi je pleure à chaudes larmes, Marcel, ne pleure pas. Nous attendons la fin du sermon, assis côte à côte, près de la porte arrière. Finalement, il n'y a pas eu d'école de réforme.

Les poules : nous avons des poules, pour nous approvisionner en œufs frais tous les jours. Marcel et moi découvrons un nouveau jeu. Nous faisons sortir les poules dans le jardin et nous nous amusons à les poursuivre. Malheur ! Au même moment, papa revient de son travail et nous aperçoit en entrant dans la cour. De toute évidence, pour lui, ce n'est pas un jeu. Il brise une petite branche pour l'utiliser comme fouet. Naturellement, j'ai très peur et pour l'éviter, je cours vers la maison. Mais là, maman veille au grain. Elle tient la porte bien fermée de l'intérieur et arbore un grand sourire. Je suis pris au piège. Je me sens trahi. Cette histoire me laisse un souvenir amer.

L'œuf, le coq et la poule : encore un mauvais coup. Les humains apprennent par l'observation. Nous savons que les poules se couchent sur les œufs pour les couvrir et qu'à l'occasion le coq saute dessus. Marcel et moi, décidons de couvrir un œuf. Nous en prenons un dans le poulailler et je me couche sur le siège arrière de l'auto de papa, avec l'œuf sous moi. Marcel saute sur moi pour imiter le coq. Ce qui devait arriver, arriva. L'œuf se brise et nous le laissons là, croyant, dans notre innocence, que personne ne s'en apercevra. Comme mon père n'utilise plus son auto à cause de la crise économique, il s'en aperçoit beaucoup plus tard. Je n'en ai pas le souvenir, mais ma sœur Réjane me dit que papa en était très fâché. Le dégât devait être plus facile à enlever, une fois séché.

La citrouille, Hervé et moi : j'ai environ 15 ans, Hervé en a 11. J'élabore un mauvais plan dont Hervé fait les frais. Je remarque chez madame Rancourt, notre voisine, qu'une belle citrouille jaune orne son jardin. Je suggère à Hervé d'aller chercher la citrouille. Pendant qu'Hervé traverse la clôture pour exécuter mes consignes, de mon côté, j'attends l'énorme courge tant convoitée. Tout se passe comme

prévu, mais je ne sais pas ce que nous voulons en faire. Madame Rancourt s'aperçoit que sa citrouille manque et qu'il y en a une chez nous.

La voisine s'en plaint, c'est sûr. Pour réparer ce méfait, papa en achète deux au marché et Hervé hérite de la tâche de les rapporter. Moi, le cerveau de l'affaire, je l'accompagne jusque sur la galerie de la voisine. Je revois encore la porte qui s'entrouvre et Hervé qui lance les citrouilles dans la maison. Pendant que j'écris cela, je ne me sens pas fier d'avoir entraîné mon frère dans cette aventure. Je ne me souviens pas avoir été puni pour ce délit.

Une journée d'été : alors que je suis assis sur la galerie arrière, je vois arriver monsieur Lefebvre, le locataire, et lui demande quel âge il a. Aussitôt qu'il me dit son âge, je lui dis : « Vous êtes assez vieux pour faire un singe. » J'avais dû entendre cette boutade à l'école. Comme je la trouve drôle, je désire l'expérimenter. Je ne me souviens pas avoir été puni, mais je me souviens m'être fait dire, par ma mère, que ce n'était pas correct de dire cela à un vieux monsieur.

Les beignes de monsieur Fontaine : ce sont les meilleurs beignes que j'ai eu l'occasion de manger dans toute ma vie. Il demande à maman si je peux travailler pour lui et elle accepte. Mon travail commence à 4h00 du matin. Il consiste à saucer les beignes dans un sirop pour en faire *des beignes au miel*. Il me donne dix sous l'heure. Maman range l'argent gagné, dans un petit pot, sur la plus haute tablette du *sideboard*. Toute ma fortune, chèrement gagnée en me levant à cette heure du matin, y est placée, attendant une occasion pour être utilisée.

Comment dépenser une fortune : enfin, le jour arrive où je peux utiliser mes gains à bon usage. C'est la fin de semaine où un cirque arrive en ville. On annonce toutes sortes de choses à voir et entre autres, un mouton à cinq pattes, des éléphants et des lions. Depuis longtemps, je meurs d'envie de voir cette attraction spectaculaire. Ma curiosité d'enfant est à son paroxysme. Pendant que ma mère n'est pas dans la cuisine, je monte sur une chaise et prends 40 sous

dans ma fortune. Je suis allé le voir ce fameux mouton à cinq pattes. Quel désappointement ! Si c'est ça un mouton à cinq pattes, moi j'en ai trois. C'est une excroissance à la hauteur des pattes avant qui, en fait, n'est qu'un bout de patte avec un sabot fourchu.

Mais l'histoire ne finit pas là. Je ne sais pas, d'où vient à ma mère, l'idée de vérifier ma banque. (Peut-être de son petit doigt.) Elle s'aperçoit qu'il y manque 40 sous. J'apprends vite que cette banque-là n'est pas à moi. Je dois lui expliquer l'usage que j'en ai fait. « Petit cochon ! », me dit-elle. Ces mots résonnent encore à mes oreilles. Je me suis senti coupable comme ce n'est pas possible. Pourtant, il fallait que je le vois ce fameux mouton. Il y a deux morales à cette histoire : « Se faire avoir fait partie de la vie » et « Nous ne possédons pas toujours ce que l'on croit nous appartenir ».

Le cirque et le lion : ce matin-là, je suis en route pour me rendre chez monsieur Fontaine. Il est quatre heures du matin, il ne fait pas encore très clair. Soudain, j'aperçois, au beau milieu de la rue, un animal qui ressemble à un lion comme deux gouttes d'eau. J'ai quand même un doute : « C'est presque impossible qu'il y ait un lion en liberté dans la ville. », me dis-je. Mais j'ai une peur bleue. « Et si c'était un vrai lion ? ».

Je monte sur une galerie, prêt à crier au secours si le lion se dirige vers moi. L'animal a dû s'éloigner, car je me sens assez en sécurité pour redescendre et retourner chez moi. Je ne me souviens plus à quel moment je me suis senti capable de retourner travailler. Je ne saurai jamais d'une façon sûre, si j'ai rencontré un chien St-Bernard, qu'on aurait rasé pour qu'il ressemble à un lion ou à un vrai de vrai. Aujourd'hui encore, je me pose la question.

Le tonnerre : l'emploi de mon père exige que les heures de travail se fassent en rotation sur deux semaines : de 7h à 15h pour le quart de jour, de 15h à 23h pour le deuxième et de 23h à 7h pour le troisième. Or, il arrive, durant les mois d'été qu'il y ait des orages au moment du deuxième quart de travail. Il me semble que, dans ce temps-là, les orages étaient plus intenses et duraient plus longtemps

qu'aujourd'hui surtout la nuit. Maman avait très peur du tonnerre. Quand le hasard fait coïncider les orages avec les périodes où papa travaille de nuit, elle nous réveille et nous installe sur le divan- lit, au rez-de-chaussée, jusqu'à la fin du danger.

LES ÉTÉS CHEZ L'ONCLE ÉMILE

Ti-Mile, comme nous l'appelons familièrement, est le plus jeune de la famille Desrochers. Il vient demeurer chez nous quand grand-mère déménage à Drummondville avec tante *Tidée*. Il fait un peu partie de la famille. Sa relation avec nous, ses neveux, est on ne peut pas plus fraternelle. Nous le considérons comme un frère.

C'est une période économique difficile. Il n'a pas d'ouvrage. Il décide de s'installer à Sainte-Brigide sur la ferme familiale, située sur la route 104 appelée localement le *rang double*, parce qu'il y a des maisons des deux côtés du chemin. L'été, Laurier, Hervé et moi passons quelques semaines chez lui dans le but de lui donner un coup de main. Pour nous, et pour lui aussi, je pense, c'est plus une partie de plaisir que de l'aide. Nous nous jouons toutes sortes de tours. Nous nous lançons de l'eau. Nous installons des trappes avec des chaudières d'eau attachées dans le haut d'une porte. Elles se renversent sur la tête du premier qui l'ouvre.

Bruit de chaîne dans la nuit : nous couchons tous les quatre au deuxième. Oncle décide de nous jouer un tour. Ça lui prend un complice, ce sera moi. À l'étage, il y a une deuxième chambre qui est condamnée. La porte est toujours fermée. Oncle Émile y installe une chaîne sur la surface intérieure. Il y attache une corde qui se termine sous son oreiller. Dans le silence de la nuit, il tire sur la corde. Hervé me crie de réveiller l'oncle. Comme je ne réussis pas. Il lui lance ses bottines. Qu'ils ont peur ! Quant à moi, j'étais heureux d'être dans le coup, étant le plus vieux, j'aurais eu honte que ma peur paraisse.

La bécosse : un jour, Hervé et moi décidons de bâtir une nouvelle *bécosse*, (vient du mot anglais *back house*, toilette extérieure utilisée autrefois dans les campagnes). Nous décidons de l'installer à l'intérieur de la grange. Nous pensons que c'est plus pratique et plus confortable qu'à l'extérieur. Nous commençons par démolir celle qui existe. Le problème, c'est que nous n'avons jamais terminé la construction de la nouvelle.

Nous allons jusqu'à jucher des poules dans les arbres. J'oublie les détails de toutes les conneries que notre imagination fertile peut inventer. Pour dire le fond de ma pensée, nous étions en pique-nique continu.

Courir des risques : je m'en voudrais de passer sous silence une anecdote qui aurait pu avoir un dénouement tragique. Je dois avoir environ vingt ans et René, mon jeune frère, peut-être onze. Nous revenons de nous baigner. Il prend place sur la barre de ma bicyclette et nous empruntons le chemin de fer. Je roule dans l'espace entre les deux voies. Tout à coup, j'aperçois, dans le lointain, une locomotive qui s'en vient. Je crois avoir le temps de me rendre à la prochaine traverse à niveau. C'est une course contre la montre. Je réalise, un peu tard, que je n'y arriverai pas. Mais je n'ai pas le choix. M'arrêter, c'est risquer de tomber sur la voie en avant de la locomotive. Un moineau s'envole et passe entre nous et la locomotive. Au même moment, le conducteur du train laisse sortir de la vapeur qui m'aveugle complètement. Je pense qu'il nous a probablement vus et qu'il applique les freins. Enfin, je sens la roue avant de la bicyclette s'engager sur la traverse de la rue Bouthillier. Ouf ! Est-ce mon adresse, mon ange gardien ou la chance ? Oh que j'étais soulagé ! René décède le 27 février 2010. Je me demande, si de son ciel, il peut répondre à cette question : « À qui devons-nous la vie, lors de cet évènement ? » « À ma dextérité ou à notre ange gardien ? »

CHAPITRE XXIV

AU SOIR DE MA VIE

Enfin : quinze ans déjà que je me suis engagé dans ce projet d'écrire l'histoire de ma vie. Ce n'est pas encore fini, mais ça achève. Le seul fait que j'y travaille encore, confirme ce que je suis vraiment. Jamais totalement satisfait. C'est comme une marque de commerce. Quoi de mieux pour une autobiographie.

Retour au début : nous sommes en septembre 1998. C'est avec monsieur Olivier Fillion que je m'engage dans cette aventure. Je suis dans son cinquième groupe. Depuis cette date, il a coulé beaucoup d'eau dans la rivière Richelieu. Si je m'écoutais, je retournerais à la première page, pour y regarder chaque mot, chaque phrase, chaque virgule. Mais, rendu au soir de ma vie, je ne peux pas me permettre ce luxe. Il y a certains détails qui ne sont pas importants. Par contre, j'ai décidé de mentionner un événement de ma vie que j'ai partagé seulement avec ma thérapeute. Au départ, je n'avais pas l'intention de le dévoiler.

Monsieur Fillion est retourné vers le Père. Je n'ai aucun doute, que d'où il est, il regarde son œuvre et conseille ceux qui le suivent. Depuis ce temps, nombreux sont ceux de ses adeptes qui l'ont rejoint. Je sais que mon tour va venir, mais je ne sais pas quand ni comment. Par contre, je me sens obligé de la finir et de la rendre disponible pour ceux qui seraient intéressés.

Ceux et celles des miens qui sont partis : ma jeune fille Michèle, ça, ça fait mal. Trois de mes frères : Marcel, mon aîné; Hervé, quatre ans plus jeune que moi, René, l'avant-dernier de la famille et Réjane qui me suit de deux ans.

Ma petite Michèle : Quelle douleur de perdre la plus jeune de mes enfants. Elle était atteinte du cancer du sein, depuis quelques années. J'espérais malgré tout, car il y avait beaucoup de vie dans

sa voix. Maintenant qu'elle est partie, je me console en me disant qu'elle est allée rejoindre sa mère. Je suis sûr que de là où elle est, elle nous aide.

Une grande perte pour les hommes et les femmes de la terre : Mandela. S'il était catholique, on en ferait un saint. Il donne l'impression de ne pas avoir de rancune. Un exemple pour tous les hommes de bonne volonté.

Les caisses populaires : dans le texte au chapitre XIII, je souligne l'importance du Mouvement Desjardins dans l'économie du Québec. Mais, force m'est de constater, à regret, ce que je considère comme un détournement de la formule coopérative pour mieux se rapprocher des banques. Quand la haute direction se paie des salaires dans les millions de dollars, ce ne sont plus les membres qui sont importants, c'est l'argent. On ferme les petites caisses qui fleurissaient les villages québécois et qui rendaient service aux personnes âgées qui les avaient fondées.

J'en ai personnellement fait l'expérience alors que j'ai dû faire un prêt personnel, conjointement avec mon fils au taux usuraire de 13,5 pour cent. Je me suis enfin décidé à m'informer à une banque, à quel taux je pourrais emprunter pour me libérer de ce prêt. J'ai payé 9,15 pour cent. Cherchez l'erreur.

DÉVOILEMENT

Il faut que je le dévoile. Voici : j'ai été émasculé psychologiquement. *Pour mon bien sûrement.* Quand, j'étais plus jeune, les hormones mâles ont compensé un peu. Mais à mesure que je prenais de l'âge, c'était de plus en plus difficile. Arrive un jour où les hormones ne sont plus capables de surmonter la difficulté. Je raconte le plus clairement possible cette partie de ma vie.

À partir d'ici, les souvenirs, l'imagination, les rêves et les thérapies s'entremêlent pour donner une image de ce qui s'est probablement passé. J'avais 5 ans peut-être, je suis d'un caractère

espiègle. Ma petite sœur est assise sur les toilettes. Je veux qu'elle écarte ses jambes pour que je fasse pipi. À partir de là, tout est noir. En thérapie (*focussing*), je me suis vu avec mon père qui me tient les deux bras dans le dos, pendant que ma mère, en avant de moi, brandit une paire de ciseaux. Je crie comme un perdu. Je n'ai pas souvenir que ça se soit passé comme cela. C'est en thérapie que je l'ai vu.

Il y a aussi autre chose qui s'est passé dans un autre genre de thérapie. Je suis couché sur le dos, j'ai une pièce de bois sous le bassin, et les genoux pliés et écartés. Le psy me demande comment je me sens. Je suis très inconfortable, mais je ne sens rien de spécial. Dans ma tête, ça dit que je suis capable d'en prendre. Je décide de faire une boutade. Je m'apprête à lui dire, que placé comme cela, il pourrait me couper le pénis. Ce faisant, mon esprit lâche prise. Je n'ai pas fini ma phrase que je commence à crier comme un cochon qu'on égorge. Le petit gars dans mon intérieur, crie sa terreur. Car c'est bien ce que je vis à ce moment-là. Fin de la séance. Je ne me souviens plus du reste. Je ne suis pas retourné en thérapie parce que, quelques jours plus tard, je suis entré d'urgence à l'hôpital, pour une chirurgie cardiaque. Cet événement m'a confirmé que, ce que j'avais vu en *focussing* était le reflet de la réalité.

Conséquence sur ma vie : en fait, cette menace de me couper le pénis était une agression sexuelle. Je suis sûr que mes parents ont voulu me prémunir contre les débordements sexuels. L'effet réel a été tragique et désastreux pour ma vie amoureuse. J'en ai payé le prix dans mon mariage. Mon épouse aussi.

SPIRITUALITÉ

Le spiritisme selon Allan Kardec : je suis devenu un adepte de la spiritualité *spirite* telle que codifiée par Allan Kardec. Finis le péché mortel, l'enfer et toutes sortes d'obligations inventées par l'autorité religieuse. L'essence de l'enseignement repose sur la réincarnation

et la continuité du cheminement de l'esprit de chaque individu dans un au-delà, en attendant le moment de la réincarnation. À bien y penser, c'est d'une logique implacable, considérant que la vie humaine est trop courte pour développer tout le potentiel de notre cerveau. Les seules obligations sont morales. Elles consistent à partager avec nos frères et sœurs les talents que le Créateur nous a donnés. Je me limite à cette information. Il nous appartient d'accepter ou non, cette spiritualité.

LE BONHEUR

Rencontre avec le bonheur : mais pourtant, le bonheur, je l'ai rencontré au soir de la vie, en compagnie d'une personne qui m'accepte tel que je suis. La seule contrainte que je vis, vient de moi. J'ai beaucoup de réticence à dire mes besoins et à les vivre. Toute ma vie, j'ai essayé de me faire aimer, en m'effaçant et en adoptant les comportements qui me semblaient être les plus susceptibles de plaire. Ce n'est pas facile de changer cette attitude. Elle est imprégnée en moi de longue date. Malgré tout, ma compagne et moi vivons la plus belle période de toute notre vie. Merci Seigneur.

DEUX ANS DE « *J'ÉCRIS MA VIE* »

SATISFACTION

Oui, je suis satisfait d'avoir entrepris ce travail d'écriture. C'est quelque chose que je désirais faire un jour. Mais je ne commençais jamais. Je suis reconnaissant envers M. Olivier Fillion de m'avoir donné l'occasion de m'y mettre et du même coup de m'avoir fait partager sa passion. Je suis conscient que j'en ai encore pour plusieurs mois, car, non seulement je découvre du nouveau à raconter, mais je m'applique à mieux dire ce qui a déjà été raconté.

Joie de donner : je ne sais pas jusqu'à quel point mes enfants apprécieront ce cadeau que je leur ferai. Pour le moment, je ne détecte pas beaucoup d'enthousiasme chez eux. Je pense qu'ils l'apprécieront vraiment quand ils arriveront au moment de la retraite. Je tiens à leur laisser ce que j'aurais aimé recevoir de mes parents. Ils en feront ce qui leur plaira.

Guérir : il y a une peine surtout, qui était enfouie profondément dans mon intérieur depuis le début de mon mariage et qui s'est révélée à mon esprit d'une façon tout à fait inattendue. Je ne sais pas ce qui a été guéri, mais je ne doute pas qu'une blessure qui est demeurée muette tant d'années devait m'affecter plutôt négativement. Je sais en particulier que cela a permis de clarifier un malaise qui existait entre mon épouse et moi sur une période extrêmement difficile de notre vie de couple.

Découverte de soi : j'ai réalisé que j'aimais écrire et que j'écrivais bien. Et cela m'a donné le goût de continuer. Je ne sais pas encore ce que j'en ferai, l'avenir le dira.

ÉPILOGUE

À mesure que les ateliers de « *J'écris ma vie* » me faisaient inexorablement progresser vers la finalisation de mon histoire, je prenais conscience de l'importance de laisser un témoignage de ce que j'ai vécu dans une période donnée et dans un contexte spécifique.

C'est un document unique en ce sens que personne d'autre que moi, n'a vécu les événements de la vie courante, comme moi je les ai vécus. J'ai essayé de raconter ma vie, non pas comme une suite d'événements neutres et sans signification, mais plutôt comme une vie pleine de joies et de peines, pleine d'échecs et de réussites et aussi de rêves non réalisés. Je suis conscient qu'il n'y a pas d'événements insignifiants, je les ai racontés tel que je les ai vécus, parfois avec un certain malaise, toujours avec le souci de raconter ma réalité à moi.

Au moment où je m'apprête à mettre un point final à cette rédaction, je supprime le dernier paragraphe que j'avais écrit le 16 mai 1999 dans cet épilogue. Je me dois d'inclure certains événements importants qui se sont passés durant les 13 dernières années et des changements qui sont intervenus dans ma vie. C'est ainsi que j'ose dévoiler un événement de mon enfance que, jusqu'à tout récemment, j'avais décidé de garder en veilleuse. C'est pour quoi, j'ai ajouté un dernier chapitre intitulé « Au soir de ma vie ».

Normand Paquette

AVIS

Je suis un mordue de l'autobiographie et de L'Association *J'écris ma vie* qui en fait la promotion. Je souhaite que ceux qui me liront, puissent se faire une idée, à savoir, est-ce le genre d'écrit que je désire laisser ou non ? Qu'est-ce que je peux dire ou ne pas dire ? Je ne veux surtout pas que ce soit un modèle à suivre, car il faut que votre histoire vous ressemble. J'espère que ça va vous aider à décider du genre qui vous convient le mieux.

ALBUM DE FAMILLE



1^{re} rangée : Lumina (Henri Dion), Rose- Anna (Adélarde Dion), grand-
mère, grand-père, Virginie (Joseph Brien), Arsélia (Joseph Paquette)
2^e rangée : Exéus, Hormidas, Guillaume, Salvanie, Alfred, Anthime, stan-
islas, Anselme, Philias



Famille Alfred Paquette / Frigilda Paquet

1^{re} rangée : Rose-Armande, Louise-Anna, grand-père Alfred, Marie-Rose
2^e rangée : Dieudonné, Réналd, Arsène, Elzéar, François.



Famille François Paquette / Ida Desrochers

1^{re} rangée : Rachel, François, Christiane, Ida, Monique

2^e rangée : René, Laurier, Marcel, Réjane, Normand, Hervé, Yvan



Famille François Paquette / Ida Desrochers

1^{re} rangée : Monique, François, Christiane, Ida, René

2^e rangée : Hervé, Yvan, Rachel, Normand, Réjane, Laurier. Marcel.



Famille Normand Paquette / Lucille Desforges
Normand, Jocelyne, Isabelle, Julien, François, Lorraine, Michèle,
Gabrielle, Alain.



Normand Paquette
et Lucille Desforges



Normand Paquette



Grand-mère Frigilda Paquet, grand-père Alfred Paquette



Grand-mère Malvina Brodeur, grand-père Octave Desrochers

ANNEXES GÉNÉALOGIQUES

ANNEXE 1 – Lignée paternelle – Les Paquette	223
ANNEXE 2 – Les Paquette et Calixa Lavallée	225
ANNEXE 3 – Lignée Desrochers.....	228
ANNEXE 4 – Lignée Brodeur.....	233
ANNEXE 5 – Lignée Paquette-Desrochers.....	234
ANNEXE 6 – Lignée des Forges.....	236
ANNEXE 7 – Les Langlois	237
ANNEXE 8 – Liens Paquette-Desforges.....	239

LIGNÉE PATERNELLE – LES PAQUETTE

8- Alfred Paquette marié à Alphérina Frigilda Paquet
à St-Césaire, le 5 mai 1885

9- François Paquette marié à Ida Desrochers
à Ste-Brigide, (Octave Desrochers et
le 17 octobre 1922 Malvina Brodeur)

10- Normand Paquette marié à Lucille Desforges,
à St-Jean, (Irène Langlois et
le 2 juillet 1949 Arthur Desforges)

ANNEXE 2

LES PAQUETTE ET CALIXA LAVALLÉE

Mathurin Paquet (Pasquier)
France

Marie Frémillon
France

1- Isaac Pasquier dit Lavallée marié à Élizabeth Meunier
à Château-Richer le 30-06-1670

2- Charles Paquet marié à Jeanne Coulombe
à St-Laurent, Île d'Orléans, le 01-02-1694

3- Charles Paquet dit Lavallée marié à Charlotte Dallaire
à Beaumont, le 29-10-1725

4- André Paquet dit Lavallée marié à Agathe St-Jean
ou Boitou
à Verchères, le 15-02-1758 (1^{er} mariage)
marié à Marie-Louise Pinel
à Verchères, le 06-11-1786 (2^e mariage)

5- Jean-Baptiste Paquet marié à Josette Dansereau
dit Lavallée à Verchères, le 23-09-1793 (1^{er} mariage)
marié à Monique Moreau
à Verchères, le 22-07-1822 (2^e mariage)

6- Jean-Baptiste marié à Charlotte Lalue
dit Lavallée à Verchères, le 06-11-1815

7- Augustin Paquet marié à Caroline Valentine
dit Lavallée à Verchères, le 05-04-1842

8- Calixa Paquet marié à Joséphine Gently
dit Lavallée

Il est intéressant de noter que Calixa Lavallée, compositeur de la musique de l'hymne national du Canada est de la lignée d'Isaac Pasquier.

ANNEXE 3

LIGNÉE DESROCHERS

Julien Brien

Bourg de Plaine-en-Isle, 1650
Évêché St-Malo, Bretagne, Ile-et-Vilaine

Jeanne Liou

1- Louis Brien (maître tailleur), né en 1648 à Ploërmel, diocèse de St-Malo, Bretagne arrivé en Nouvelle-France vers 1675 marié à **Suzanne Bouvier**, à N.D. de Montréal, le 16-04-1681

Suzanne Bouvier, fille de Michel Bouvier (maître-maçon) et de Mathurine Desboude

Enfants

- 1- Louis bapt. 09-07-1682 (Mtl)**
- 2- Pierre bapt. 30-03-1684 (P.-a.-T.)
- 3- Urbain bapt. 1686 (Mtl) décédé 16-07-1754
- 4- Isaac baptisé le 15-01-1688 (P.-a.-T.)
- 5- François-Marie baptisé le 18-01-1690 (P.-a.-T.)
- 6- Jean baptisé le 14-02-1693
- 7- Marie-Madeleine baptisée le 02-04-1695 (N.D.)
- 8- Marguerite née le 03-03-1697 à Mtl, décédée à Mascouche
- 9- Agnès née le 26-08-1698 (P.-a.-T.)
- 10- Julien né le 02-07-1700 (Mtl)
- 11- Séraphin b. 05-05-1702 engagé pour l'Ouest 13-06-1727
- 12- Joseph-André né le 27-12-1703 (Varennes) décédé le 31-05-1704
- 13- Anne née le 07-06-1705

2- Louis Brien

(décédé le 25-09-1771) marié
à Pointe-aux-Trembles, le 24-
04-1718
à Catherine Desrochers
(décédé 26-12-1775)
fille de Nicolas et Jeanne
Perthuis

Enfants

- 1- Marie-Catherine née
le 18-01-1719 (Varennnes)
- 2- Angélique née le 03-06-1720
(P.-a.-T.)
- 3- Françoise-Élizabeth née le
10-02-1722 (Varennnes)
- 4- Marie-Anne née le 08-04-
1723 (P.-a.-T.)
- 5- **Louis Benoit** né le 25-03-
1725 (P.-a.-T.)
- 6- Marie née le 07-12-1726 (P.-
a.-T.)
- 7- Jean-Marie né le 08-09-1728
(P.-a.-T.)
- 8- Suzanne née le 26-02-1730
(P.-a.-T.)
- 9- Urbain né le 06-12-1738

3- Louis D. Brien

marié à L'Assomption, le
14-02-1752
à **Suzanne Chevalier-
Lépine**
décédée le 28-06-1763
fille de Jacques et de
Madeleine Lanthier

Enfants

- 1- Louis né le 25-07-1753
- 2- Marie-Josephite née le 24-07-
1754 décédée le 24-10-1754
- 3- Marie-Angélique née le 29-
09-1755 décédée le 02-12-
1755
- 4- Marie-Agathe née le 16-10-
1754
- 5- Marie-Judith née le 20-10-
1758
- 6- Jean-Baptiste né le 20-09-
1759
- 7- Marie-Suzanne née le 30-12-
1760 décédée le 24-01-1762
- 8- **Louis-Jérôme** né le 12-12-
1761
- 9- Pierre-Amable né le 31-03-
1763
- 10- Ambroise

4- Jérôme Brien

marié à Lavaltrie le 11-10-1790

à **Amable Richard**

filles de Jean-Baptiste et de Louise Laporte

Enfants

1- Pierre né le 11-09-1794

2- Abraham né le 09-09-1796

3- Clémence née le 24-11-1797

4- Françoise née le 30-05-1800

5- Pierre Brien

marié à St-Jacques de Montcalm

le 15-05-1832

à Marguerite Langlois-Lachapelle

filles de Pierre et de Louise Payette

Enfants

1- Liste des enfants non disponible

6- Octave Brien

dit Desrochers

marié à St-Alexis de Montcalm

le 12-01-1858 à

Euphémie Turgeon

filles de Louis et de Charlotte Posé

Enfants

1- Liste des enfants non disponible

7- Octave Desrochers

marié à St-Hyacinthe à
Malvina Lina Brodeur
 le 02-02-1888
 décédée en juillet 1945
 fille de Toussaint et de M.V.
 Brodeur

Enfants

- 1- Clara (9 enfants dont 2 couples de jumeaux)
- 2- Dorila (13 enfants dont 1 couple de jumeaux) d.c.d. 12-01-1983
- 3- Alfred (célibataire, mort noyé à La Sarre en Abitibi)
- 4- Albert né le 25-11-1898 (décédé 14-03-1970)
- 5- Ida** (11 enfants dont un décédé à un mois) (née le 20-10-1900) (décédée le 12-03-1993)
- 6- Mathilde (4 enfants) (née le 27-05-1905)
- 7- Émile (une fille) (née 23-04-1909)
- 8- et 9- Henri et Aristide
 décédés vers l'âge de 9 ans

8-Ida Desrochers

née le 20 octobre 1900
mariée à François Paquette
le 17 octobre 1922

Enfants

- 1- Marcel, né le 19-08-1923
décédé en décembre 1999
- 2- Normand, né le 16-09-1924
- 3- Germain, né le 08-09-1925
(décédé à un mois)
- 4- Réjeanne, née le 08-10-1926,
décédée le 07-12-2013
- 5- Hervé, né en juillet 1928,
décédé le 25-05-2010
- 6- Laurier, né le 22-09-1929
- 7- Rachel, née le 17-06-1931
- 8- Yvan, né le 31-12-1932
- 9- Monique, née le 19-04-1934
- 10- René, né le 02-09-1935,
décédé le 27-02-2010
- 11- Christianne, née le 31-10-
1943

ANNEXE 4

LIGNÉE BRODEUR

Jean Brodeur 1640 **Françoise Frogent**
de Nieul, diocèse de Luçon.

1- **Jean Brodeur** marié à **Marie-Anne Messier**
à Boucherville le 31 janvier 1679

2- **Christophe Brodeur** marié à **Marguerite Bousquet**
à Varennes, le 8 février 1734

3- **Jean-Baptiste Brodeur** marié à **Josephte Hébert**
à Varennes, le 12 octobre 1772

4- **Pierre Brodeur** marié à **Louise Loïselle**
à Beloeil, le 15 janvier 1798

5- **Pierre Brodeur** marié à **Charlotte-Louise Martel**
à Beloeil, le 14 juin 1823

6- **Toussaint Brodeur** marié à **Marie-Victoire Brodeur**
à Sainte-Angèle-de-Monnoir, le 10 juillet 1852

7- **Octave Desrochers** marié à **Malvina Brodeur**
à St-Hyacinthe, le 1^{er} février 1888

8- **François Paquette** marié à **Ida Desrochers**
à Sainte-Brigide, le 17 octobre 1922

ANNEXE 5

LIGNÉE PAQUETTE-DESROCHERS

François Paquette marié à Ida Desrochers

Enfants	Date de naissance	Enfants
Marcel 1 ^{er} mariage - Rita Légaré 2 ^e mariage - Cécile Nepveu	19 août 1923	Décédé en décembre 1999 Francine, Manon. Sylvie
Normand marié à Lucille Desforges	16 septembre 1924	Lorraine, Jocelyne, François, Michèle.
Germain	8 septembre 1925	Décédé en octobre 1925
Réjeanne mariée à Jean Dextras décédée le 7 déc. 2013	8 octobre 1926	Michèle, Jean-Richard, Catherine.
Hervé marié à Yvette Tanguay décédé le 25 mai 2010	7 juillet 1928	Robert, Céline, Lucie, Carole, Louis, Jean-François
Laurier marié à Cécile Marcoux	22 septembre 1929	Laurier, Marie, Michel, Dominique, etc.
Rachel mariée à Réal Blais né le 10 juillet 1930 fils de Léopold Blais et d'Alma Bélanger. Leurs enfants : Joanne née le 18 mai 1954, époux : Pierre Trahan parents de Marie-Pierre, née le 25 mars 1981; Louis-Philippe, né le 26 décembre 1983; Éliane 8 septembre 1984; Guylaine mariée à John Nyman le 26 septembre 1950; Yvon et Lynda Lessard	16 juin 1931	Joanne, Yvon, etc.

Yvan	31 décembre 1932	Marie-Claude, Pierre, Martine marié à Françoise Morin (décédée le 23 juin 1993)
Monique	19 avril 1934	Bertrand, Christian, Diane, etc. mariée à Pierre Laroque
René	2 septembre 1935 décédé le 27 février 2010	Bruno, Benoit, Martin. marié à Ghislaine Leblanc
Christianne	31 octobre 1943	Patrick, Marie-Hélène. mariée à Patrick Scully

ANNEXE 6

LIGNÉE DESFORGES

Nicolas Desforges marié à Marie Lemoyne
à d'Athys sous Laon, Picardie, Aisne

1- Robert Desforges marié à Marie Malboeuf
dit Picard à Ste-Anne de Beaupré,
le 6 février 1758 dit Beausoleil

2- Benjamin Desforges marié à Marie-Rose Gagné
dit Picard à St-Mathieu de Beloeil,
le 15 janvier 1787

3- François Desforges marié à Marie-Esther Patenaude
dit Picard à St-Jean-Baptiste
de Rouville, le 22 février 1819

4- Isaac Desforges marié à Marie-Louise Pépin
à St-Pie de Bagot, le 6 février 1844

5- Toussaint Desforges marié à Caroline Bessette
à Indian Orchard, Massachusett, le 23 juin 1873

6- Arthur Desforges marié à Marie- Irène Langlois
à la cathédrale de St-Jean, le 29 septembre 1923

7- Lucille Desforges mariée à Normand Paquette
à la cathédrale de St-Jean, décédé le 7 déc. 2013
le 2 juillet 1949

ANNEXE 7

LES LANGLOIS

Guillaume Langlois marié à Jeanne Millet
à St-Léonard des Parcs, Évêché de Séez, Normandie

1- Noël Langlois marié à Françoise Grenier
à Québec, le 25 juillet 1634

2- Jean Langlois marié à Charlotte-Françoise
dit Boisverdun Bélanger
à Château-Richer, le 19 octobre 1665

3- Joseph Langlois marié à Louise Nolin
à St-Thomas de Montmagny, le 11 août 1705

4- Jean-Baptiste Langlois marié à Marthe Fortin
(bapt. 4 nov. 1709)
à St-Thomas de Montmagny, le 14 octobre 1734

5- Joseph Langlois marié à Marie Chartier
à Chambly, le 18 août 1788

6- Jean-Baptiste Langlois marié à Olive Grégoire
à L'Acadie, le 2 octobre 1808

7- Julien Langlois marié à Césarie Richard
à St-Jean, le 13 août 1847

8- Henri Langlois marié à Lumina Marsan
à L'Acadie, le 22 janvier 1889

9- Irène Langlois mariée à Arthur Desforges
à St-Jean, le 29 septembre 1923

10- Lucille Desforges mariée à Normand Paquette
à St-Jean, le 2 juillet 1949

ANNEXE 8

LIENS PAQUETTE-DESFORGES

Mathurin Pasquier marié à Marie Frémillon
de St-Jean de Montagu, diocèse de Luçon, Poitou

1- Isaac Paquet marié à Élisabeth Meusnier
dit Lavallée à Château-Richer, le 30 juin 1670

2- François-Jean marié à Marguerite De Blois
à Ste-Famille, Isle d'Orléans, le 10 avril 1714 (Grégoire)

3- Antoine Paquet marié à Anne-Chevigny-Durand
à Verchères, le 22 février 1748

4- Antoine Paquet marié à Marie-Louise Guillet
à St-Charles-sur-Richelieu, le 28 septembre 1772

5- Marie-Anne Paquet mariée à François Patenaude
à Beloeil, le 7 octobre 1793

6- Esther Patenaude mariée à François Desforges
(fille de François Patenaude)
à St-Jean-Baptiste-de-Rouville le 22 septembre 1819

7- Isaac Desforges marié à Marie-Louise Pépin
à St-Pie de Bagot, le 6 février 1844

8- Toussaint Desforges marié à Caroline Bessette
à Indian Orchard, le 23 juin 1873

9- Arthur Desforges marié à Irène Langlois
à St-Jean, le 29 septembre 1923

10- Lucille Desforges mariée à Normand Paquette
à St-Jean, le 2 juillet 1949

ÉVÈNEMENTS DE L'AN 1000 À L'AN 2000

La vie m'a fait vivre le passage du millénaire # 1000 à 2000. J'inclus cette annexe dans mon histoire pour permettre à ceux qui me suivent de mesurer, si possible, le chemin que la vie sur terre a parcouru depuis l'an 1000.

Je tire mes informations du journal La Presse et des revues « Discover » et « L'Actualité » de janvier 2000.

J'inclus aussi les dates de certains événements qui se sont passées durant le XX^e siècle qui ont paru dans le journal La Presse sous le titre « Les sagas du XX^e siècle »

- 1000- * Les Vikings débarquent à L'Anse aux Meadows, à Terre-Neuve.
- * Naissance de Snorri, premier Européen à naître en Amérique.
- 1054- * Le schisme d'Orient divise l'Église chrétienne.
- 1066- * Invasion de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant. (battle of Hastings)
- 1095- * Le pape Urbain II appelle les chevaliers à la croisade contre l'Islam.
- 1099- * Jérusalem est reprise par les croisés.
- 1100- * Fondation de l'Empire inca par Manco Capac I^{er}.
- 1118- * Fondation de l'ordre du Temple, à Jérusalem.
- 1143- * Révolte de la ville de Rome contre le pape.
- 1147- * Louis VII part pour la deuxième croisade.
- 1160- * Naissance de Gengis Khan (National Geographic, déc. 1996)
- 1163- * Début de la construction de Notre-Dame de Paris.

- 1170- L'archevêque de Canterbury est assassiné dans sa cathédrale.
- 1187- * Le sultan Saladin I^{er} chasse les croisés de Jérusalem.
- 1200- * Le nouvel empire Maya entre dans une phase de déclin.
- 1211- * Gengis Khan conquiert la Chine du Nord.
- 1215- * Les barons anglais imposent la Grande Charte.
- 1224- * Saint-François d'Assise publie le Cantique des créatures.
- 1227- * Décès de Gengis Khan (National Geographic, déc. 1996)
- 1249- * Fondation du University College d'Oxford.
- 1257- * La Sorbonne accueille ses premiers étudiants.
- 1280- * Mort du théologien Albert le Grand.
- 1294- * Philippe le Bel déclenche la guerre franco-anglaise.
- 1298- * Marco Polo publie le récit de ses voyages en Chine.
- 1310- * Apparition des premières horloges mécaniques.
- 1321- * Le poète italien Dante Alighieri termine La Divine Comédie.
- 1337- * Déclenchement de la guerre de Cent Ans.
- 1347- * La peste noire (47 à 52) dévaste l'Europe.
- 1368- * La dynastie des Ming, en Chine, supprime celle des Yuan.
- 1378- * Grand schisme d'Occident : un pape à Rome, un autre à Avignon.
- 1381- * Tamerlan commence sa conquête de l'Asie.
- 1389- * Les Turcs ottomans conquièrent la Serbie.
- 1406- * Construction de la cité interdite à Pékin.
- 1429- * Campagne victorieuse de Jeanne d'Arc à Reims.
- 1453- * Prise de Constantinople par les Turcs.
- 1455- * Publication de la première Bible, imprimée à Mayence par Gutenberg.
- 1475- Le 6 mars, naissance de Michel-Ange, décédé en 1564.
- 1492- * Les souverains espagnols chassent les Maures d'Espagne.
 - * Christophe Colomb met pied à terre à Cuba et à Saint-Domingue.
- 1494- * Le navigateur Jean Cabot découvre Terre-Neuve.

- 1517- * Martin Luther expose ses 95 thèses, c'est le départ de la Réforme.
- 1521- * Magellan entreprend son premier tour du monde.
- 1521- * Destruction de l'Empire aztèque par Cortés.
- 1531- * Henri VIII fonde l'Église d'Angleterre.
- 1534- * Cartier prend possession du Canada au nom de la France.
- 1541- * Jean Calvin fonde l'Église réformée.
- 1543- * Nicolas Copernic publie sa théorie de l'héliocentrisme.
- 1572- * Le massacre de la Saint-Barthélemy.
- 1588- * L'Invincible Armada vaincu par la marine anglaise.
- 1608- * Samuel de Champlain fonde Québec.
- 1619- * Kepler publie la loi du mouvement des planètes.
- 1620- * Arrivée des Pilgrims fathers (Pères pèlerins) au Massachusetts.
- 1626- * Fondation de La Nouvelle-Amsterdam (New York) par les Hollandais.
- 1632- * Dialogue sur les deux principaux du monde, de Galilée.
- 1642- * De Maisonneuve fonde Ville-Marie, la future ville de Montréal.
- 1649- * Charles I^{er} est décapité; l'Angleterre devient une république.
- 1652- * Fondation du Cap par les Hollandais en Afrique du Sud.
- 1685- * Naissance de Jean-Sébastien Bach, virtuose, compositeur visionnaire.
- 1687- * Publication des Principes mathématiques de Newton.
- 1689- * Début du règne du tsar Pierre LeGrand.
- 1698- * Les Vietnamiens fondent Saïgon.
- 1713- * Traité d'Utrecht : La France perd l'Acadie et Terre-Neuve.
- 1718- * Fondation de La Nouvelle-Orléans par Le Moyne de Bienville.
- 1735- * Classification des espèces par Linné.
- 1755- Le 28 juillet, journée souvenir en mémoire de la déportation des Acadiens par les Anglais. Appelée : « Le grand Dérangement ».

- 1756- * Début de la guerre de Sept Ans en Europe.
- 1756- * Victoire des Anglais sur les Plaines d'Abraham.
- 1763- * Traité de Paris : La France cède le Canada.
- 1775- * Déclaration d'indépendance des États-Unis.
- 1777- * Mise au point de la machine à vapeur par James Watt.
- 1787- * Signature de la première Constitution américaine.
- 1789- * Révolution française; Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.
Le 17 juillet, prise de la Bastille.
- 1795- * Adoption du système métrique en France.
- 1796- * Edward Jenner réalise la première vaccination.
- 1804- * Napoléon Bonaparte se proclame empereur des Français.
- 1809- * Jean-Baptiste de Lamarck élabore la théorie de l'évolution.
- 1815- * Le 18 juin, Napoléon voit son rêve brisé à Waterloo.
(Défaite)
- 1821- * Proclamation de l'indépendance du Mexique.
- 1837- * Révolte des Patriotes du Bas et du Haut-Canada.
* Invention du télégraphe optique par Samuel Morse.
- 1838- * Louis Jacques M. J. A. Daguerre invente la photographie.
- 1841- * Lafontaine et Baldwin forment le gouvernement du Canada-Uni.
- 1842- * La Chine cède Hong Kong aux Britanniques.
- 1848- * Publication du Manifeste du Parti communiste, de Marx et Engels.
* Les États-Unis annexent le Texas, la Californie et le Nouveau-Mexique.
- 1850- * Louis Pasteur énonce sa théorie des germes.
- 1859- * Darwin explique l'évolution par la sélection naturelle.
- 1861- Le 24 mai, arrivé en Nouvelle-Calédonie de 291 hommes condamnés à la colonie pénitentiaire.
- 1861- * Création du royaume d'Italie. Victor-Emmanuel devient roi.
- 1863- * Fondation de la Croix-Rouge par le Suisse Henri Dunant.

- 1865- * Abolition de l'esclavage aux États-Unis.
- 1867- * Formation de la Confédération canadienne.
- 1869- * Inauguration du canal de Suez, œuvre de Ferdinand de Lessepsé.
- 1884- * Conférence de Berlin : les pays d'Europe se partagent l'Afrique.
- 1886- Au mois d'août, 8 hommes furent condamnés à mort pour cause d'anarchisme, par le juge Joseph Gary.
- 1887- Le 11 novembre, quatre de ces hommes furent pendus.
- 1895- * Première séance de cinéma au Café de la Paix, à Paris.
- 1899- * Début de la guerre des Boers en Afrique du Sud.
Le 8 août 1899, invention du réfrigérateur.
- 1900- * Publication de la théorie des quanta, de Max Plank.
- 1906- Le 18 avril, un tremblement de terre de 7,8 détruit San Francisco.
- 1914- * Début de la Première Guerre mondiale. (28 juillet)
Le 29 mai : L'Empress of Ireland sombre au large de Pointe-au-Pic. 1012 victimes, 465 survivants.
- 1916- * Publication de la théorie de la relativité générale, d'Einstein.
- 1917- * Révolution russe qui donne naissance à l'URSS.
- 1917- Début de l'épidémie de la grippe espagnole qui causa de 50 millions de morts.
- 1917- Le 6 décembre 1917, le Imo, navire de ravitaillement, entre en collision avec le cargo Mont-Blanc, chargé de 400 000 livres de TNT. L'explosion et le feu qui s'ensuivit tuent au-delà de 2 000 personnes et firent quelque 9 000 blessés.
- 1918- Le 18 juillet, naissance de Nelson Mandela.
- 1918- Le 11 novembre : fin de la Première Guerre mondiale.
Signature de l'armistice.
- 1919- * Création de la Société des Nations à la suite du traité de Versailles.
- 1921- Découverte de l'insuline.

- 1926- * Invention de la télévision par John Baird.
- 1927- Le conseil privé de Londres attribue le Labrador à Terre-Neuve.
- 1928- Découverte de la pénicilline par Alexander Fleming.
- 1929- * Le 27 octobre, un crash à la bourse de New York provoque une crise économique mondiale sans précédent. Elle prend fin en 1939 au début de la Deuxième Guerre mondiale.
- 1931- * Le Canada devient formellement indépendant.
- 1933- * Prise du pouvoir par Hitler en Allemagne.
- 1934- Le 4 juillet, décès de Marie Curie/Selodowska
- 1936- * Coup d'État de Franco : début de la guerre d'Espagne.
- 1939- * Début de la Deuxième Guerre mondiale.
- 1940- * Première utilisation de la pénicilline (découverte par Fleming en 1928).
- 1941- Le 7 décembre, les Japonais attaquent Pearl Harbor.
- 1942- Le 18 août, le raid allié de Dieppe.
- 1944- * Le 6 juin, débarquement des forces alliées en Normandie.
- 1945- * Le 6 août, Hiroshima est détruite par la bombe atomique.
Le 9 août, Nagasaki est détruite par la bombe atomique.
- 1945- Le 7 mai, l'Allemagne capitule.
- 1948- * Ben Gourion proclame l'État d'Israël.
* Assassinat de Gandhi par un extrémiste hindou.
- 1948- * Blocus de Berlin; début de la guerre froide.
- 1954- * Prise du pouvoir par Mao Tsé-toung et le Parti communiste chinois.
Le 7 mai : chute de Diên Biên Phu : aux mains du général Võ Nguyên Giap.
- 1956- * Mise en marché de la pilule anticonceptionnelle.
* L'URSS mate la rébellion à Budapest.
- 1958- Le 4 avril : meurtre de Martin Luther King.
- 1962- * Indépendance de plusieurs pays d'Afrique, dont l'Algérie.
- 1963- * Le 22 novembre, assassinat de J.F. Kennedy.
- 1965- Le 7 mars, Marche des noirs en Alabama.

- 1968- * L'URSS écrase le Printemps de Prague.
Le 6 avril, Pierre Elliott Trudeau est élu chef du Parti libéral du Canada et devient premier ministre du Canada.
Le 11 octobre, fondation du Parti québécois.
- 1969- Le 20 juillet, Neil Armstrong est le premier homme à mettre le pied sur la lune. Décédé le 25 août 2012.
- 1970- Le 5 octobre, le FLQ enlève le diplomate britannique James Richard Cross.
Le 10 octobre, le FLQ kidnappe Pierre Laporte, ministre du Travail du Québec.
Le 16 octobre, P.E. Trudeau, impose la loi des mesures de guerre.
- 1971- Le 4 mai, un glissement de terrain à Saint-Jean-Vianney (près d'Arvida au Saguenay) emporte 37 maisons et fait 32 morts.
- 1971- Le 4 mars, une importante de neige poussée par des vents de 100 kilomètres/heure paralyse la région de Montréal pendant 4 jours.
- 1973- Le 27 janvier, signature des accords de Paris pour mettre fin à 10 ans d'engagement américain au Vietnam. 45 997 soldats tués.
- 1974- Le 8 août, le président américain démissionne suite au Watergate.
- 1875- Le 30 avril, les Américains quittent Saïgon.
- 1977- Le 16 août, Elvis Presley meurt subitement à Memphis.
Le 18 novembre, 400 fidèles de la secte de Jimmy Jones se suicident en Guyane.
- 1979- Le 1^{er} février, le shah d'Iran fuit l'Iran.
- 1979- Le 4 novembre, émeute à Téhéran, l'ambassade américaine est prise d'assaut. 90 employés de l'ambassade sont pris en otages. Ils seront détenus 444 jours.
- 1980- Le 8 décembre, John Lennon est assassiné à Central Park, New York.

- 1980- Le 18 mai, aux États-Unis, le volcan St-Helen explose. Une partie de la montagne s'effondre.
- 1981- Le 20 janvier, les 81 otages de l'ambassade américaine de Téhéran sont libérés.
Le 13 mai, le pape Jean-Paul II est victime d'un attentat.
Le président de l'Égypte, Anouar el-Sadate est assassiné.
- 1982- Le 18 septembre, les milices chrétiennes au Liban, massacrent plus de 1000 réfugiés palestiniens des camps Sabra et Chatilla.
- 1983- Le 6 septembre, l'aviation russe abat un Boeing 747 sud-coréen; 269 morts.
- 1986- Le 26 avril, la centrale nucléaire Tchernobyl explose à 1h23.
- 1989- * Massacre de la place Tian'anmen, à Pékin.
- 1990- * Réunification des deux Allemagnes.
- 1990- Le 24 avril, mise sur orbite du télescope spatial Hubble.
- 1991- * Chute du régime soviétique et fin de l'URSS.
- 1993- * Le 2 décembre, réparation du télescope Hubble qui était aveugle à cause d'une erreur de fabrication.
- 1994- * La comète Schumaker-Lévy s'écrase sur Jupiter.
* Guerre contre l'Iraq.
Le 6 avril, début du génocide au Rouanda.
- 2001- * Le 11 septembre, des terroristes détournent quatre avions de ligne et en écrasent deux sur les tours du World Trade Center, à New York, un sur le Pentagone et le quatrième s'écrase dans un champ.
* Début de la guerre des États-Unis contre l'Afghanistan.
- 2003- Le 20 mars, début de la guerre en Iraq.
- 2004- Le 26 décembre, un séisme de force 9,3 au large de l'île de Sumatra déclenche un tsunami causant 200 000 morts.
- 2008- Le 4 novembre, Barack Obama, un homme de race noire est élu à la présidence des États-Unis d'Amérique.

- 2010- Le 12 janvier, à 16h53, un séisme de force 7,2 dévaste Haïti. La plupart des édifices importants sont démolis, y compris le palais gouvernemental. Il y aurait 250 000 morts.

LE SIÈCLE DU CANADA

- 1832- * Le parlement du Québec vote la loi qui proclame la pleine émancipation politique des Juifs.
- 1896- * Wilfrid Laurier, élu premier ministre du Canada, déclare que « le 20^e siècle sera celui du Canada ».
- 1905- * Deux nouvelles provinces sont créées : l'Alberta et la Saskatchewan. Le Dominion du Canada est désormais une entité géographique continue de l'Atlantique au Pacifique.
- 1910- Le 10 janvier, parution du premier numéro du journal *Le Devoir*.
- 1914- * Première Guerre mondiale. Plus d'un demi-million de soldats canadiens y participent.
Le 9 mai, naufrage de l'*Empress of Ireland*.
- 1917- Explosion d'un bateau chargé de munitions, le *Mont-Blanc*, dans le port d'Halifax. 1600 morts, 9000 blessés.
- 1917- * Crise de la conscription. En juillet, le premier ministre du Canada, Sir Robert Borden décrète la conscription, ce qui réveille les rancœurs nées lors de l'affaire Riel, une trentaine d'années plus tôt et renforce les nationalistes du Québec.
Des émeutes éclatent dans la ville de Québec et font 4 morts et 70 blessés.
- * Bataille de Vimy. Cette première grande victoire d'une armée canadienne renforce le sentiment national.
- 1921- Découverte de l'insuline.
Mise en marché de la première serviette hygiénique sous le nom de Kotex.

- 1922- L'épiscopat catholique demande au premier ministre du Québec de ne pas accorder le droit de vote aux femmes.
- 1924- Mise en marché des premiers mouchoirs de papier jetables sous le nom de Kleenex.
- 1929- * Le Krach de la bourse de New York déclenche une crise économique mondiale.
- 1931- * Le statut de Westminster officialise l'indépendance du Canada.
- 1936- * Création de Radio-Canada.
- 1939- * Deuxième Guerre mondiale.
- 1940- Le droit de vote pour les femmes acquis au Québec.
- 1942- Péblicite sur la conscription.
- 1948- Le 21 janvier, adoption et levée du drapeau fleurdelisé québécois.
- 1949- * Terre-Neuve se joint au Canada. Suite à deux référendums.
- 1952- * Premier Canadien nommé gouverneur général.
- 1956- * Crise de Suez. Lester B. Pearson agit comme médiateur.
- 1958- * Programme d'assurance-hospitalisation national et universel.
- 1964- Le 10 octobre, une visite de la reine à Québec vire à l'émeute. Cette journée fut baptisée « le samedi de la matraque ».
- 1965- * Adoption de l'unifolié comme drapeau du Canada.
 - * Rapport préliminaire de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme.
- 1966- * La politique d'immigration.
- 1966- Le premier avril, début du régime de rentes du Québec.
- 1967- Le 27 avril, inauguration de l'Exposition universelle de Montréal.
 - Le 19 septembre, Monica Proetti, « Monica la mitraille » tombe sous les balles de la police.
 - Le 14 octobre, René Lévesque quitte le Parti libéral du Québec.
- 1967- * Centenaire de la Confédération.

- 1967- * Exposition universelle de Montréal.
* Visite du Général Charles de Gaulle. « Vive le Québec libre. »
- 1969- * Livre blanc sur les Amérindiens.
- 1970- * Crise d'octobre. Recours à la loi sur les mesures de guerre. Quatre cents nationalistes québécois sont emprisonnés arbitrairement.
* Sept députés du Parti québécois sont élus à l'Assemblée nationale du Québec.
- 1971- Le 4 mars, c'est la tempête du siècle, comme on l'appelle communément. Tout est bloqué pour deux ou trois jours. Seule la motoneige peut circuler.
Le 4 mai, glissement de terrain à St-Jean Vianney, 32 morts.
- 1972- Le 8 mai, les 3 présidents des centrales du Québec sont condamnés à un an de prison pour outrage au tribunal.
- 1973- Le 2 février, les 3 présidents se livrent et sont emprisonnés au pénitencier d'Orsainville. Ils seront libérés 14 semaines plus tard.
- 1974- Le 1^{er} juin, un autobus de personnes âgées plonge dans un ravin à St-Joseph-de-la-Rive : 14 morts, 30 blessés.
Le 31 octobre, c'est le « week-end rouge » à Montréal, les pompiers sont en grève à Montréal, 25 incendies dans le Centre-Sud.
- 1975- Le 19 janvier, création de Radio-Québec.
Le 22 janvier, Richard Blass met le feu au Bar Gargantua, 13 morts.
Le 24 janvier, Blass est abattu par la police dans un chalet de Val-David.
Le 4 octobre, inauguration de l'aéroport de Mirabel.

- 1976- * Le 22 juin, le Canada abolit la peine de mort; 135 contre 125 votes.
Le 17 juillet, ouverture des Jeux olympiques de Montréal.
Le 15 août, la ceinture de sécurité devient obligatoire au Québec.
Le 15 novembre, élection du Parti québécois à l'Assemblée nationale du Québec.
Le 28 décembre, Montréal- Matin ferme ses portes.
- 1977- * Le 26 août, adoption de la loi 101.
* Le 15 avril, découverte, par 2600 m de fond, de volcans sous-marins, dans un environnement plein de vie, au large des Galapagos.
- 1980- * Le 1^{er} janvier, à l'occasion d'une « fête de l'amitié », un jeune allume, pour faire une blague, un incendie qui fait 48 victimes.
Le 20 mai, référendum sur la souveraineté-association; 59,6 % pour le non, 40,4 % pour le oui; 85 % des Québécois ont voté.
Le 12 décembre, le premier ministre Jean Lesage décède.
- 1981- Le 3 novembre, c'est « la nuit des longs couteaux », le Québec se fait avoir par le gouvernement fédéral et les provinces anglophones.
- 1982- * Rapatriement de la Constitution en dépit de l'opposition du Québec.
* Adoption de la Charte canadienne des droits et libertés par Ottawa.
- 1984- Le 29 février, Pierre Elliott Trudeau abandonne la direction du Parti libéral du Canada et quitte la politique.
- 1994- Le 12 mai, le caporal Lortie, une mitrailleuse à la main, pénètre à l'Assemblée nationale du Québec, tire, tue 3 personnes et en blesse 15.

- 1985- Le 20 juin, René Lévesque quitte la politique et est remplacé par Pierre-Marc Johnson.
Le 2 décembre, Robert Bourassa est élu premier ministre du Québec.
- 1986- Le 26 juin, Jean Drapeau se retire de la politique montréalaise.
- 1987- Le 1^{er} novembre, décès de René Lévesque à 65 ans.
Le 10 novembre, Pierre-Marc Johnson démissionne.
Jacques Parizeau est intéressé à le remplacer.
Le 11 juin, les magasins Steinberg ferment leurs portes.
- 1988- * Conclusion du traité de libre-échange avec les États-Unis.
Le 8 août, Félix Leclerc décède à 74 ans.
- 1989- Le 6 décembre, tuerie à l'École Polytechnique de Montréal.
Le tueur, Marc Lépine tue 15 étudiantes et se suicide.
- 1990- Le 22 juin, l'Accord du lac Meech est rejeté.
Le 25 juillet Lucien Bouchard fonde le Bloc québécois.
- 1995- Le 30 octobre, Jacques Parizeau perd le référendum sur la souveraineté et démissionne.
- 1996- Entre le 18 et le 21 juillet, il tombe 277 millimètres de pluie sur le Saguenay.
C'est une catastrophe, on le surnomme le déluge du Saguenay.
Le 2 octobre, Robert Bourassa meurt du cancer.
- 1998- Du 4 au 9 janvier, une pluie verglaçante tombe sur une grande partie de la Montérégie (400 000 km²).
- 1999- * Création du Nunavut.
- 2013- Le 6 juillet, un train de citernes chargées de pétrole déraile au centre-ville de Lac-Mégantic, faisant 47 morts. Le feu brûle pendant plusieurs jours et dévaste le centre-ville.

DATES IMPORTANTES POUR NOTRE FAMILLE

Le 5 mai 1861	Naissance d'Alfred Paquette (grand-père), décédé le 19 janvier 1942 1 ^{er} mariage avec Frégilda Paquet le 5 mai 1885, décédée le 12 avril 1900 2 ^e mariage avec Arsélia Gingras le 7 septembre 1914
Le 11 octobre 1898	Naissance de François Paquette (père), décédé le 20 juillet 1964
Le 20 octobre 1900	Naissance d'Ida Desrochers (mère), décédée le 12 mars 1993
Le 17 octobre 1922	Mariage d'Ida et de François
Le 19 août 1923	Naissance de Marcel, décédé le 11 décembre 1999
Le 16 septembre 1924	Naissance de Normand
Le 8 septembre 1925	Naissance de Germain, décédé en octobre 1925
Le 8 octobre 1926	Naissance de Réjane, décédée le 7 décembre 2013
Le 7 juillet 1928	Naissance d'Hervé, décédé le 25 mai 2010
Le 22 septembre 1929	Naissance de Laurier
Le 16 juin 1931	Naissance de Rachel
Le 31 décembre 1932	Naissance d'Yvan
Le 19 avril 1934	Naissance de Monique.
Le 2 septembre 1935	Naissance de René, décédé le 27 février 2010
Le 31 octobre 1943	Naissance de Christiane
Le 20 juillet 1964	Décès de François
Le 12 mars 1993	Décès d'Ida

Le 11 décembre 1999	Décès de Marcel
Le 27 octobre 1951	Naissance de Lorraine
Le 23 août 1953	Naissance de Jocelyne
Le 7 juin 1956	Naissance de François
Le 17 décembre 1965	Naissance de Michèle, décédée le 17 novembre 2013
Le 15 décembre 1973	Naissance de Gabrielle (fille de Lorraine et de Ghislain Patoine)
Le 17 juillet 1997	Naissance de Julien (fils de François et d'Isabelle Gagnon)
Le 7 mai 2009	Naissance de Colin (fils de Gabrielle et de Philippe Garon)
Le 5 novembre 2011	Décès de Lucille

BIBLIOGRAPHIE

*Les Paquette, une histoire de famille d'Alain Paquette, fils de Marcel Paquette, fils d'Israël, fils de Philias.

**Carignan-Salière, 1665-1668 de Michel Langlois. Éditeur : La maison des ancêtres.

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	9
-------------------	---

AVANT-PROPOS.....	11
-------------------	----

CHAPITRE I — Ma famille p. 13

Ma mère p. 13; Le destin p. 14; Veuve p. 17; Le Manoir Soleil p. 17; Son décès p. 18; Le testament p. 18; Le terrain du cimetière p. 18; **Mes grands-parents maternels** p. 19; Frères et sœurs de maman p. 20; Tante Dorila p. 20; Tante Clara p. 20; Tante Mathilde p. 21; Oncle Alfred p. 21; Oncle Émile p. 21; Oncle Albert p. 21; **Mon père** p. 22; Son enfance p. 22; La vie commence p. 23; Amour et mariage p. 24; Le déménagement p. 24; La porphyrie p. 25; Ses colères, ma terreur p. 25; **Grands-parents paternels** p. 26; Frères et sœurs de papa p. 27; Oncle Dieudonné p. 27; **La famille François Paquette/ Ida Desrochers** p. 28; Marcel p. 29; Normand p. 31; Germain p. 32; Réjane p. 32; Hervé p. 33; Laurier p. 34; Rachel p. 35; Yvan p. 36; Monique p. 36; René p. 37; Christiane p. 37; Pauline p. 37; **La famille de Lucille** p. 38; Le père de Lucille p. 38; La mère de Lucille, Irène p. 39; Frères et sœurs de Mme Desforges p. 39; **Caractéristiques de notre famille** p. 39; Le chapelet en famille p. 41; La vie en famille p. 41.

CHAPITRE II — Mon arrivée et ma petite enfance p. 43

Ma Naissance p. 43; Ma place dans la famille p. 44; La première maison (l'originale) p. 45; La maison agrandie p. 47.

CHAPITRE III — Être un enfant (de zéro à 6 ans) p. 49

Mon Enfance p. 49; Peurs et Angoisses p. 50; Les araignées p. 51; Les chiens p. 51; La maladie p. 51; La toiture qui coule p. 51; **Les jours difficiles** p. 51.

CHAPITRE IV — Au fil des jours de mon enfance p. 53

L'école p. 53; Un premier échec p. 54; Le « p'tit » Foucault p. 55; Monsieur Charrette p. 56; L'OTJ p. 57; Les enterrements p. 57; Les mouches p. 58; Les calendriers p. 59; La vie à la maison p. 59; Ouverture au monde p. 60.

CHAPITRE V — Au fil des jours de mon adolescence p. 61

Mon adolescence p. 61; **Activités d'été** p. 62; Le jardin p. 63; Les jeux p. 63; Les incontournables p. 63; Bourada p. 63; Les bananes p. 63; Mayi Robert p. 64; **Activités d'automne** p. 64; **L'hiver** p. 65; Les sasures p. 65; La maison et l'hiver p. 65; Noël p. 66; La messe de minuit p. 66; Les jeux d'hiver p. 66; La fin de l'hiver p. 67; Le printemps p. 67; **La rue Cousins** p. 68; Nos voisins p. 68; Menus travaux p. 69; Notre maison p. 69; **Le collège** p. 69; Le feu du collège p. 70; **Mes idoles** p. 71; Le festival d'été p. 71; Se faire avoir p. 72; Prendre des risques p. 72; Entre deux âges p. 73.

CHAPITRE VI — L'amitié p. 75

Réflexions p. 75; L'abandon p. 76; Autres amis p. 77.

CHAPITRE VII — Départ de la maison p. 79

Partir p. 79; Le salut militaire p. 80; L'obéissance p. 80; Mon premier pépin p. 81; Mon deuxième pépin p. 81; Premier congé p. 82; Ma première affectation p. 82; Ma deuxième affectation p. 82; **Ma vie comme militaire durant la guerre** p. 83; Hospitalisation p. 83; **L'après-guerre** p. 84; **Retour à la vie militaire** p. 86.

CHAPITRE VIII — Romance, amour et mariage p. 87

Rencontre p. 87; Les fréquentations p. 87; La demande en mariage p. 88; Le coffre de cèdre p. 88; Le mariage p. 88; La vie commence p. 89; La guerre de Corée p. 89; Notre couple p. 89; La cassure p. 90.

CHAPITRE IX — Vie de famille p. 91

Point de vue p. 91; **Ma famille** p. 92; **Nos enfants** p. 93; **Lorraine, notre aînée** p. 94; Lorraine, son départ p. 95; **Jocelyne** p. 97; **François** p. 99; **Les talents de François** p. 100; Bandes dessinées p. 100; Photographie p. 100; Revue de presse p. 100; Traduction p. 101; **Michèle** p. 101; Études universitaires p. 101; **La ménagerie** p. 102; **Les pour et les contre** p. 103; Les chiens, les pour p. 103; Les contre p. 103; Les chats, les pour p. 103; Les contre p. 103; **Nos chiens** p. 104; Miquette p. 104; Mousse p. 104; Georges p. 105; Blanche p. 105; Teddy p. 105; **Nos chats** p. 106; Kasso p. 106; Natacha p. 107; Minoucha p. 107; La chatte de Lorraine p. 107.

CHAPITRE X — Emplois et carrières p. 109

Mes emplois p. 109; Fontaine les beignes p. 109; Mon premier vrai travail p. 109; La conserverie Windsor p. 110; La *Dominion Skyways* p. 111; **Forces armées canadiennes. (RCAF)** p. 111; Septembre 1943 à mars 1945 p. 111; **L'entre-deux** p. 112; Mars à août 1945 p. 112; Août 1945 à juin 1946 p. 112; Septembre 1946 à mars 1951 p. 112; 1951 à 1957 p. 113; Septembre 1957 à janvier 1987 p. 113.

CHAPITRE XI — La vie en cours p. 117

La crise p. 117; **La guerre, 1939-1945** p. 118; Émeute au Forum le 17 mars 1955 p. 118; La Révolution tranquille p. 119; L'équipe du tonnerre p. 119; Hydro-Québec p. 119; Caisse de dépôt p. 119; Le F.L.Q. (Front de libération du Québec) p. 120; La crise d'octobre p. 120; Le mouvement indépendantiste p. 121; Le Parti québécois p. 122; Le rapatriement de la constitution 1982 p. 122; Autres considérations p. 123; **Les référendums** p. 123; 20 mai 1981 p. 123; 31 octobre 1995 p. 124.

CHAPITRE XII — Le grand verglas p. 125

La tempête p. 125; Le verglas et les arbres p. 126; Les neuf premiers jours p. 126; Vers la terre promise p. 127; Et vogue la galère p. 128; Notre séjour chez Michèle p. 128; Retour au bercail p. 129; Conséquences à long terme p. 129.

CHAPITRE XIII — Le mitan de la vie p. 131

Prise de conscience p. 131; **Engagement social** p. 132; Caisse populaire p. 132; **Engagement politique** p. 134; **Association *J'écris ma vie*** p. 134; **Animateur J.M.V.** p. 135.

CHAPITRE XIV — Points tournants p. 137

Réflexions p. 137

CHAPITRE XV — Se vanter un peu p. 141

Mon image intérieure p. 141.

CHAPITRE XVI — Religion et foi p. 143

La religion p. 143; Ma foi p. 144; La confession p. 144; La communion p. 145; L'enfer p. 145; Les retraites paroissiales p. 146 **Mes enfants et la religion** p. 148; **Éthique** p. 148; **Calendrier liturgique** p. 149.

CHAPITRE XVII — Être quelqu'un d'autre p. 151

Mais qui ? p. 151

CHAPITRE XVIII — Réflexions diverses p. 155

Les saisons p. 155; Le printemps p. 155; L'été p. 155; L'automne p. 155; L'hiver p. 155; **Dictons et maximes populaires** p. 156; **Personnes très importantes** p. 158; L'abbé Raymond p. 158; La p'tite Barrière p. 158; Le « père Beaulieu » p. 158; L'abbé Jacques Côté p. 158; Le curé Charbonneau p. 158; Carmen p. 158; Jean Drapeau p. 159; Pierre

Elliott Trudeau p. 159; Le pape Jean XXIII p. 159; Le pape Jean-Paul II p. 159; Olivier Fillion p. 159; Michel Chartrand p. 159; L'abbé Pierre p. 160; Le général de Gaulle p. 160; Winston Churchill p. 160; Lucille Teasdale p. 160; **Une personne qui m'inspire** p. 160; René Lévesque p. 160.

CHAPITRE XIX — L'âge avancé p. 163

La retraite p. 163; Entrée dans l'âge avancé p. 163; Moi, retraité p. 164.

CHAPITRE XX — Les changements p. 167

Pour comprendre les changements p. 167; Notre patelin p. 167; Le mode de vie au jour le jour p. 167; Les vêtements p. 169; **Appareils ménagers** p. 170; Le fer à repasser p. 170; La planche à laver p. 170; Laveuse à linge p. 171; Moulin à coudre p. 171; Glacière p. 171; Le poêle p. 172; L'appareil le plus utile p. 173; **Les changements économiques** p. 174; La mondialisation p. 174; **Les changements technologiques** p. 176; L'électricité p. 176; Le monde sans électricité p. 176; Ce que l'électricité nous apporte p. 176; Les hydrocarbures p. 177; La télévision p. 177; L'informatique p. 178; **Les innovations** p. 179; L'innovation la plus pratique p. 179.

CHAPITRE XXI — Le monde en mouvement p. 181

L'atome p. 181; Le concile Vatican II p. 181; La conquête de l'espace p. 181; Le génome humain p. 182; Les OGM p. 182; Les changements et leurs effets sur la société humaine p. 182; Le 11 septembre 2001 p. 183; Le monde actuel p. 185; La solution p. 185.

CHAPITRE XXII — Les péripéties de ma vie p. 187

Le bonheur p. 187; **Préférences, sympathies et antipathies** p. 188; Livres p. 188; Autres livres p. 189; Chansons, opéras, danses, musiques p. 189; Émissions de télévision p. 189; Rêve p. 190; Guide de vie p. 190; **Commandements et conseils** p. 191; L'argent p. 192;

Qui suis-je réellement ? p. 193; Qui suis-je ? p. 193; Beau, bon, bien p. 193; Mon moi intellectuel p. 194; Mon moi spirituel p. 195; Mon moi émotionnel p. 196.

CHAPITRE XXIII — Les hauts et les bas de la vie p. 197

Les jours sombres p. 197; La peur p. 197; Où me cacher ? p. 197; Jour de colère p. 198; **Jours de peine** p. 198; La gifle p. 198; Le paresseux p. 199; La poule couveuse p. 199; Prisonnier d'une certaine vocation p. 199; **Le plus beau jour de ma vie** p. 200; **La découverte de l'amour** p. 201; Piège ingénieux p. 202; Fin d'un rêve p. 202; **Moments d'émerveillement** p. 202; Les visites de l'oncle Alfred p. 202; Vacances chez tante Clara p. 203; Les poulets au marché p. 205; Retour à la maison p. 205; **Anecdotes diverses** p. 205; Le feu de tuyau p. 205; La première cigarette p. 205; Les poules p. 206; L'œuf, le coq et la poule p. 206; La citrouille, Hervé et moi p. 206; Une journée d'été p. 207; Les beignes de monsieur Fontaine p. 207; Comment dépenser une fortune p. 207; Le cirque et le lion p. 208; Le tonnerre p. 208; **Les étés chez l'oncle Émile** p. 209; Bruit de chaîne dans la nuit p. 209; La bécosse p. 210; Courir des risques p. 210.

CHAPITRE XXIV — Au soir de ma vie p. 211

Enfin p. 211; Retour au début p. 211; Ceux et celles des miens qui sont partis p. 211; Ma petite Michèle p. 211; Une grande perte pour les hommes et les femmes de la terre p. 212; Les caisses populaires p. 212; **Dévoilement** p. 212; Il faut que je le dévoile p. 212; Conséquence sur ma vie p. 213; **Spiritualité** p. 213; Le spiritisme selon Allan Kardec p. 213; **Le bonheur** p. 214; Rencontre avec le bonheur p. 214.

DEUX ANS DE « **J'ÉCRIS MA VIE** » p. 215

Satisfaction p. 215; Joie de donner p. 215; Guérir p. 215; Découverte de soi p. 215.

ÉPILOGUE	216
AVIS.....	217
ALBUM DE FAMILLE.....	218
ANNEXES GÉNÉALOGIQUES	222
ANNEXE 1 – Lignée paternelle – Les Paquette	223
ANNEXE 2 – Les Paquette et Calixa Lavallée	225
ANNEXE 3 – Lignée Desrochers.....	226
ANNEXE 4 – Lignée Brodeur.....	231
ANNEXE 5 – Lignée Paquette-Desrochers.....	232
ANNEXE 6 – Lignée des Forges.....	234
ANNEXE 7 – Les Langlois	235
ANNEXE 8 – Liens Paquette-Desforges.....	236
ÉVÈNEMENTS DE L'AN 1000 À L'AN 2000	237
LE SIÈCLE DU CANADA.....	245
DATES IMPORTANTES POUR NOTRE FAMILLE	250
BIBLIOGRAPHIE	252
SOMMAIRE.....	253

Les Éditions Belle Feuille
68, chemin Saint-André
Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec) J2W 2H6
Tél. : 450.348.1681

Courriel : marceldebel@videotron.ca

Web : <http://www.livresdebel.com>

Distribué par BND Distribution

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : libraires@bayardcanada.com

Distribution numérique : Agrégateur DeMarque

Web : http://vitrine.entrepotnumerique.com/ressources?publisher=Les+%C3%A9ditions+Belle+Feuille&sort_by=issued_on_desc&view=covers

TITRES PAR CATÉGORIE	AUTEURS	ISBN
Anecdotes de vie		
<i>La magie du passé</i>	Marcel Debel	978-2-9811696-9-3
Autobiographies		
<i>Ça s'est passé comme ça...</i>	Normand Paquette	978-2-923959-65-8
<i>Le crapuleux voleur d'âmes</i>	Monique Richard	978-2-923959-50-4
<i>Une histoire de taxis</i> <i>d'ataxie ou La dernière illusion</i>	Emmanuelle Poirier St-Georges	978-2-923959-67-2
Autofictions		
<i>Tout peut arriver (épuisé)</i>	Roxane Laurin	978-2-923959-47-4
Biographies		
<i>Maman et la maladie</i> <i>« d'Eisenhower »</i>	Anne-Marie Pépin	978-2-923959-54-2
Cas vécus		
<i>Enveloppez-moi de vos ailes</i>	Huguette Lemaire	978-2-923959-48-1
<i>L'insomnie, une lueur d'espoir</i>	Carole Poulin	978-2-9810734-7-1
<i>L'instinct de survie de Soleil</i>	Gabrielle Simard	978-2-9810734-3-3
<i>Récit d'un fumeur de cannabis</i>	Stéphane Flibotte	978-2-9811696-4-8
Essais		
<i>Au jardin de l'amitié</i>	Collectif	978-2-9810734-2-6
<i>De l'aurore à la brunante</i>	Viateur Tremblay	978-2-923959-64-1
<i>Les Jardins,</i> <i>expression de notre culture</i>	Pierre Angers	2-9807865-3-5
<i>Univers de la conscience</i>	Yvon Guérin	2-9807865-7-8
<i>Vivre sur Terre, le prix à payer</i>	Alexandre Berne	978-2-9811696-3-1

Nouvelles

<i>Lumière et vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-1-9
<i>Quelqu'un d'autre que soi</i>	Micheline Benoit	2-9807865-4-3
<i>Une femme quelque part</i>	Micheline Benoit	2-9807865-2-7
<i>La Vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-0-0

Poésie

<i>À la cime de mes racines</i>	Mariève Maréchal	2-9807865-5-1
<i>Un miroir sur ma tête</i>		
<i>Amalg'âme</i>	Angéline Bouchard	978-2-9811691-1-7
<i>Arc-en-ciel d'un ange</i>	Diane Dubois	978-2-9810734-0-2
<i>Bonheur condensé</i>	Magda Farès	2-9807865-8-6
<i>Fantaisies en couleur</i>	Marcel Debel	978-2-9810734-1-9
<i>L'imprévu à L'Isle-aux-Coudres</i>	Lucie Marceau	978-2-923959-63-4
<i>Voyage au centre de la pensée</i>	Louis Rodier	978-2-9810734-8-8

Récits

<i>L'Arnaquée</i>	Gisèle Roberge	978-2-9811696-6-2
-------------------	----------------	-------------------

Récits autobiographiques

<i>La fenêtre de la liberté</i>	Claudette Gauvreau	978-2-923959-55-9
---------------------------------	--------------------	-------------------

Recueils de contes

<i>L'aventure de Vent des Neiges</i>	Sophie Bergeron	978-2-9811696-7-9
<i>Le Diamant inconnu</i>	Pierre Barbès	978-2-9810734-6-4
<i>Contes de l'au-delà</i>		

Recueils de fantaisie pour enfant

<i>L'anniversaire de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9810734-5-7
<i>Les oreilles de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9811696-2-4

Romans

<i>Deux enfants aux petites valises</i>	Yvette Desautels	978-2-923959-57-3
<i>En quête du passé</i>	Chantal Valois	978-2-923959-58-0
<i>Lettre à ma Louve</i>	Lise Vigeant	978-2-923959-52-8
<i>Méditation extra-terrestre</i>	Olga Anastasiadis	2-9807865-9-4
<i>La Ménechme</i>	Chantal Valois	978-2-9811696-8-6
<i>Les millions disparus</i>	Bernard Côté	978-2-9811696-0-0
<i>Oscar et Hélène dans</i>	Fred Ardève	978-2-923959-59-7
<i>la naissance de la nouvelle Terre</i>		
<i>Oscar et les</i>	Fred Ardève	978-2-923959-53-5
<i>Vendanges du Seigneur</i>		
<i>Rose Emma</i>	Gisèle Mayrand	978-2-9810734-4-0
<i>Sous la poussière des ans</i>	Pierre Cusson	978-2-923959-51-1

Romans fantasy

<i>L'Arbre à Bulles :</i>		
<i>Tome 1 - Le Leilos</i>	Anne Gaydier	978-2-923959-60-3
<i>L'Arbre à Bulles :</i>		
<i>Tome 2 - Aquadélis</i>	Anne Gaydier	978-2-923959-90-0 (ePub)

Sciences-fictions

<i>Collection Espadia :</i>		
<i>La nouvelle ère de la Terre</i>	Maxime G. Benjamin	978-2-923959-56-6
<i>Recueil d'événements</i>	Damien Larocque	978-2-923959-49-8
<i>au sein de l'espace</i>		

L'auteur, **Normand Paquette**, raconte sa vie dans son autobiographie, **Ça s'est passé comme ça...** À travers ses états d'âme, il se décrit tel qu'il se voit dans les événements. Ses réflexions intimes donnent à ses souvenirs une couleur unique, la sienne. Cette histoire s'inscrit dans une période où le Québec baigne dans la culture judéo-chrétienne. La religion catholique domine et l'Église contrôle tout. Sous un certain rapport, la plupart des enseignements apportent du bon, par contre, d'autres contribuent à développer une culture d'hypocrisie et de contrôle. Le dimanche, les gens revêtent leurs vêtements de chrétiens pour assister à la messe et les enlèvent aussitôt revenus à leur domicile. C'est le temps des grosses familles. Malheureusement, les femmes souffrent de la soumission qu'exige l'Église catholique envers leur époux. Elles sont obligées d'accepter les demandes sexuelles de ceux-ci. Résultat: aussitôt le petit dernier sevré, la jeune mère repart pour la famille selon l'expression populaire de l'époque.



«Je crois que nous avons tous une mission sur la terre. Il est important de laisser un témoignage de notre passage. On nous a souvent dit que la terre est une vallée de larmes. Ça comprend aussi des joies. J'ai vécu dans la crainte. Enfant, c'était la peur de mon père. À l'adolescence, j'ai pensé avoir une vocation pour la prêtrise qui cadrerait mal avec les filles que je trouvais tellement belles. J'ai vécu aussi avec la peur de l'enfer. Finalement, j'ai dû faire le vide avec la religion. Mais je n'ai pas pour autant laissé tomber la foi en un Créateur qui désire sauver toutes ses créatures. Enfin, au soir de ma vie, je connais le vrai bonheur. Merci Seigneur!»



www.livresdebel.com
info@livresdebel.com



ISBN 978-2-923959-65-8